PORTFOLIO : *CHOCOLAT* SHOW

STUDIO Live MAGAZINE

N° 76 JANVIER-FÉVRIER 2016



Interview exclusive

DEPARDIEU

EASTWOOD, HUPPERT, STATHAM, CYRANO, POELVOORDE ET MOI

The Revenant

DiCAPRIO CETTE FOIS, C'EST L'OSCAR !

ENQUÊTE : LE WESTERN MÊME PAS MORT - PORTRAIT : RAMPLING ET BAER CHEZ EUX
ÉRIC ET RAMZY AU MUSÉE PHOTOS COMMENTÉES : STEVE JOBS

M 03751 - 76 - F: 4,90 € - RD
groupe atticemedia

GER - EXEMPLAIRE NUMERIQUE

LA SCÈNE LA PLUS CRAQUANTE DE L'HISTOIRE DU CINÉMA



FERRERO FRANCE COMMERCIALE 803 769 827 R.C.S. ROUEN

YouTube



Kinder Bueno : si bon qu'on en deviendrait méchant.
Retrouvez toutes nos vidéos sur YouTube.com/KinderBueno

POUR VOTRE SANTÉ, ÉVITEZ DE GRIGNOTER ENTRE LES REPAS. WWW.MANGERBOUGER.FR

ÉDITO



ÊTRE ET **À VOIR**



C'EST LE MOIS DES SOLDES, bientôt celui des crêpes, puis des giboulées et des poissons, avant de faire ce qu'il me plaît au Festival de Cannes. Et hop, cinq mois avalés d'un seul coup. Le temps file si vite qu'il faut savoir s'assoir un moment et prendre quelques bonnes résolutions.

Aller voir *Star Wars : Le réveil de la Force.* Tout le monde m'en dit du bien. La rumeur annonce que ce serait déjà le septième épisode d'une saga. Jamais entendu parler.

Ne pas aller voir *Les délices de Tokyo*, de Naomi Kawase, dont le buzz cannois dit que c'est son meilleur film. Ce n'est pas encore suffisant.

Aller voir *Paris-Willouby* pour vérifier que Stéphane de Groodt n'est pas un bon comédien, alors qu'il est un drôle d'écrivain sachant manier le jeu de mots. Il y a donc jouer et jouer.

Ne pas aller voir *Creed : l'héritage de Rocky Bolbao.* Non, Balbao. Balabao ? Babala ? Nabila ? Bonobo ? Risque pas de faire carrière avec un nom pareil, le gars.

Aller voir *Les premiers, les derniers,* de Bouli Lanners. Étrange polar très réussi. Mes camarades de la rédaction n'ont pas aimé. Fatigue, indigestion, grippe : ils ont sorti toutes les excuses possibles. Ce n'est pas suffisant. Je viens de les obliger à aller voir *Creed : l'héritage de Rocky Bolbobo.* Non, mais. C'est qui le chef ?

Allez voir *Point Break,* d'Ericson Core. En fait, non.

Allez voir *Deadpool* pour vérifier que Ryan Reynolds n'est pas un bon comédien, alors qu'il n'est pas non plus un drôle d'écrivain sachant manier le jeu de mots. Avantage de Groodt.

Allez voir *La tour 2 contrôle infernale.* Un film de toute bôôôté – ça marche moins bien à l'écrit, finalement. Et attendre *La tour 3 Pise infernale* – ça marche moins bien à l'écrit, finalement.

Allez voir *Ave, César !,* des frères Coen, avec Christian Clavier, Gérard Depardieu, Jamel Debbouze, Édouard Baer, Clovis Cornillac, Alain Delon, Fabrice Luchini… Le casting est alléchant en tout cas.

Allez voir *Amis publics,* avec Kev Adams dans le rôle de pas Kev Adams.

Allez voir *The Revenant.* Mais penser à prendre une doudoune, des moufles et une écharpe. Ça caille dans la salle.

Allez voir *Marseille,* de Kad Merad. Ou pas. Bon, d'accord. Tout bien considéré, non. Allez si, je suis professionnel après tout. Allez non, je suis breton. La vie n'est pas facile tous les jours.

Ne pas allez voir *Les visiteurs : la Révolution.* C'est trop compliqué. George Lucas ne veut pas, Disney filtre les entrées, J.J. Abrams n'est pas très content du film.

Allez voir *Tout de suite maintenant,* de Pascal Bonitzer. Mais plus tard.

Allez voir *Ma Loute,* de Bruno Dumont. Et sa suite : *Biloute.*

Allez voir *Miss Peregrine et les enfants particuliers,* de Tim Burton. La film est daté au 28 décembre 2016. Sortir de la salle et faire une liste des bonnes résolutions pour l'année 2017.

Aller au Festival de la comédie de l'Alpe d'Huez (13-17 janvier). *Studio Ciné Live* est partenaire. On y rit, on y raclette, on y écrit des bêtises. Quoi de mieux ?

Bonne année cinéma à toutes et à tous. Et le reste également. ■

Éric Libiot, directeur de la rédaction

DHAMANE

STUDIO ciné live

SOCIÉTÉ ÉDITRICE
Groupe Altice Média,
SA au capital de 47 150 040 €.
Siège social : 29, rue de Châteaudun, 75 009 Paris.
Tél. : 01 75 55 10 00.
RCS Paris 552 018 681.
Président-directeur général : Marc Laufer. **Directeur de la publication :** Christophe Barbier. **Directeurs généraux délégués :** Christophe Barbier, François Dieulesaint. **Secrétaire général :** Richard Karacian. **Principal actionnaire :** Altice Média Group.
Commission paritaire : 0619 K 89892.
Dépôt légal : Décembre 2015.
N° ISSN : 1969-9441. Photogravure : Roularta Publishing/Groupe Express Roularta. Impression : Roularta Printing (Meiboomlaan 33, 8 800 Roeselare Belgique). Distribution : Transport Presse. 4,90 €.
Décembre 2015.

RÉDACTION
Directeur de la rédaction : Éric Libiot. **Directeur artistique :** Michaël Cambour. **Rédacteurs :** Thomas Baurez, Sophie Benamon. **Première secrétaire de rédaction :** Constance Cadoux. **Avec :** Thierry Cheze. **Ont participé à ce numéro :** Sandra Benedetti, Olivier Bonnard (correspondant USA), Pomme Célarié, Julie Chapeau, Laurent Djian, Richard Garreau, Igor Hansen-Love, Julien Jouanneau, Stéphane Lay, Valentin Pimare, Olivier Rajchman, Pierre Serisier, Véronique Trouillet.

E-mail : initiale prénom collée au nom@studiocinelive.com

23, rue de Châteaudun
75 308 Paris Cedex 09
Tél. : 01 75 55 10 00 E-mail : redaction@studiocinelive.com

MANAGEMENT ET PUBLICITÉ
Directeur commercial pôle news culture : Pierre-Étienne Musson. **Directrice de la publicité :** Caroline Ferreira-Pages (44 57). **Directrice de clientèle :** Pauline Luigi (44 53). **Directrice de la publicité nouveaux médias :** Maude Menant (50 37). **Directrice de la Fabrique à idées :** Constance Bucaille. **Directrice développement international :** Alice Macpabro. **Directeur de la fabrication :** Pascal Delépine (11 84). **Chefs de fabrication :** Laurence Bideau (12 14), Marie-Christine Pulejo. **Comptabilité :** Gilles Hervo. **Vente au numéro :** Sophie Guérouazel avec Estelle Collard. Ligne verte diffuseurs/dépositaires : 0800 42 32 22. Fax : 01 75 55 13 03. **Abonnements :** 01 70 37 31 54.

OJD PRESSE PAYANTE Diffusion Certifiée 2013

© 2013 Groupe Altice Média. Tous droits de reproduction réservés pour tous pays. Aucun élément de ce magazine ne peut être reproduit ni transmis d'aucune manière que ce soit, ni par quelque moyen que ce soit, y compris mécanique et électronique, on-line ou off-line, sans l'autorisation écrite de Groupe Altice Média.

JPG FILMS, NO MONEY PRODUCTIONS et NEXUS FACTORY présentent

Gérard **DEPARDIEU** Benoît **POELVOORDE** Vincent **LACOSTE** Céline **SALLETTE**

Saint Amour

Un film écrit et réalisé par Benoît **DELÉPINE** & Gustave **KERVERN**



Avec la participation de

Izïa HIGELIN **Andréa FERRÉOL** **Chiara MASTROIANNI** **Ana GIRARDOT** **Michel HOUELLEBECQ**

LE FIGARO STUDIO ciné live **AU CINÉMA LE 2 MARS** SENSCRITIQUE france inter

troïka • Illustration : Floc'h • Crédits non contractuels • L'abus d'alcool est dangereux pour la santé. À consommer avec modération.

GER - EXEMPLAIRE NUMERIQUE

NUMÉRO 76
JANVIER-FÉVRIER 2016

SOMMAIRE



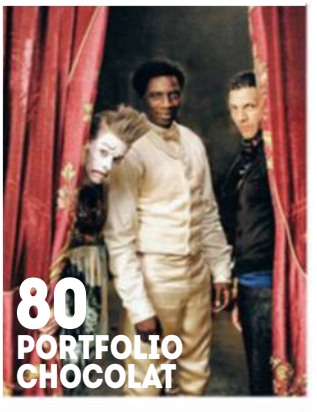












STUDIO Ciné Live

Couverture Gérard Depardieu : Marcel Hartmann
Couverture Leonardo DiCaprio : 2015 Twentieth Century Fox Film Corporation

6 **LE DESSIN DE KAK**

8 **LE GRAND ENTRETIEN :** Jacques Perrin

14 **NEWS** Les premières images de *Elle* et de *Demain tout commence*, la campagne pour les Oscars de *Mustang*, le top 10 2015 de la rédaction…

24 **ZOOOOM**
Nahid, Thomas Blanchard, *Remember, Spotlight, Gaz de France* et *The Wolfpack*.

38 **EN COUVERTURE**
GÉRARD DEPARDIEU
38 Interview : Gérard Depardieu
LEONARDO DICAPRIO
50 Story : *The Revenant*
54 La carrière de Leonardo DiCaprio à la loupe
56 Lettre à Leonardo DiCaprio

46 **ACTU**
46 Story : Le western
58 Portrait : Cate Blanchett
60 Le musée imaginaire d'Éric et Ramzy
64 Portrait : Édouard Baer
66 Les oubliés des César et des Oscars
68 Photos commentées : *Steve Jobs*
72 Portrait : Charlotte Rampling
74 Enquête : Les réalisateurs de l'ombre
78 Filmo commentée : Charlie Kaufman
80 Portfolio : le tournage de *Chocolat*

89 **À L'AFFICHE**
Toutes les critiques des films du mois

114 **SÉRIES TÉLÉ**
114 Enquête : Les séries musicales
117 Billet d'humeur
118 Banc d'essai : *X-Files : Aux frontières du réel, Love, Trepalium…*
120 Décryptage : *Wolf Hall*
122 Pour/contre : *Blunt Talk*
123 Zoom : *Downton Abbey*

124 **VIDÉOCLUB**
Les sorties de films DVD/Blu-ray : *Le tout nouveau Testament, Pleins feux sur l'assassin, Dheepan…*

128 **HIER ET DEMAIN**
128 Mythe parade : Montgomery Clift
132 Flash-back : L'année 1976
136 Carte postale : *Tour de France*
138 Souvenir, souvenir : Rose Byrne

25 PRIX SNCF DU POLAR
114 VINYL EN PARTENARIAT AVEC OCS
120 WOLF HALL EN PARTENARIAT AVEC ARTE

PROCHAIN NUMÉRO EN KIOSQUE LE MERCREDI 2 MARS

MARCEL HARTMANN - UGC DISTRIBUTION/WILSON WEBB - 2015 TWENTIETH CENTURY FOX FILM CORPORATION - PROD DB/DISNEY/J. BRUCKHEIMER FILMS/SILVER BULLET PRODUCTIONS - 2015 LEGENDE/4 MECS EN BASKETS/4 MECS À LUNETTES/NEXUS FACTORY/CINE FRANCE PLUS/FRANCE 2 CINÉMA - RÉMI MALINGREY - JULIAN TORRES/2015 MANDARIN CINÉMA



SAINT-AMOUR

Depardieu retrouve Kervern & Delépine



GER - EXEMPLAIRE NUMERIQUE

Dans les coulisses d'une œuvre mythique



AG20430

Un numéro exceptionnel !

En vente chez votre marchand de journaux

GER - EXEMPLAIRE NUMERIQUE

Jacques PERRIN

LE GRAND ENTRETIEN

Acteur, producteur, réalisateur… Cet homme a vécu mille vies. À l'occasion de la sortie des ***Saisons***, ode à cette nature qu'il aime tant, il a plongé dans le flot de ses souvenirs, où se croisent Marcel Carné, John Wayne, Jacques Demy, Costa-Gavras ou Salvador Allende. Un voyage passionnant au cœur du cinéma et de l'histoire.

✖ **PROPOS RECUEILLIS PAR** THIERRY CHEZE ✖ **PHOTOS** FRÉDÉRIC STUCIN



PASCO.

GER - EXEMPLAIRE NUMERIQUE

«Pour moi, le producteur est avant tout un avocat. Celui qui va défendre le film contre toutes les difficultés.»

Au début de votre carrière d'acteur, vous avez tourné avec deux réalisateurs réputés pour leur caractère difficile : Marcel Carné et Henri-Georges Clouzot. Quels souvenirs gardez-vous d'eux ?

Jacques Perrin : Ils pouvaient en effet se révéler des monstres sur un plateau, en poussant des gueulantes homériques. Sur le tournage de *La vérité*, avec Sami Frey, on s'était d'ailleurs rebellé contre Clouzot en lui disant : «Monsieur, vous arrêtez tout de suite. Sinon, on s'en va. Car on n'est pas venus pour se faire traiter de la sorte.» Quand on vous marche sur les pieds, à un moment ça fait mal, donc on se révolte !

En 1960, vous décrochez votre premier rôle majeur au cinéma, dans *La fille à la valise,* de Valerio Zurlini. Comment êtes-vous passé des personnages secondaires, en France, à tête d'affiche, en Italie ?

Par un processus classique d'auditions. Mais lorsque j'ai su que j'étais engagé, j'ai été dévoré par le remords. Je faisais en effet partie d'une troupe de théâtre, avec ma sœur Eva et Christian Barratier, l'oncle de Christophe. En partant pour l'Italie, j'ai eu le sentiment de les trahir. Mais une fois sur place, entre la fascination qu'exerçaient sur moi le cinéma italien de cette époque et la ville de Rome, héritière de la Renaissance, je me suis tout de suite senti à la maison. D'autant que Zurlini adorait ses acteurs ! J'admirais particulièrement sa manière de décrire les sentiments. Il construisait sa mise en scène en fonction des émotions que devaient vivre ses personnages. Comme acteur, on ressentait cette transformation des sentiments par la manière dont sa caméra évoluait.

À cette époque, la nouvelle vague arrive en France, mais elle ne fait pas appel à vous. En avez-vous souffert ?

Non, mais je ne peux pas expliquer pourquoi cette rencontre ne s'est pas faite. Je connaissais pourtant l'homme de l'ombre de la nouvelle vague, Georges de Beauregard, qui a produit *La 317e section*. Un personnage frustre, un peu vulgaire mais avec un talent inouï de découvreur. J'ai eu la chance qu'il m'aime bien. C'est lui qui m'a présenté à Schoendoerffer.

Vous ne partagiez pas les mêmes idées sur la chose militaire que Pierre Schoendoerffer. Comment s'est passé le tournage de *La 317e section* ?

On avait une vision différente, mais nos relations n'ont jamais été encombrées par des considérations politiques. En fait, c'est le film, et lui seul, qui dicte les rapports entre chacun des acteurs, au sens large. Schoendoerffer l'avait parfaitement compris.

Comment dirigeait-il ses acteurs ?

Il ne nous dirigeait pas ! Pour lui, il fallait être, un point c'est tout. Il avait besoin qu'à l'image, chacun de nous souffre, ait faim ou soit fatigué. Comme ce que lui, soldat, avait connu en Indochine.

Peu après, Jacques Demy vous propose *Les demoiselles de Rochefort*. Avez-vous été surpris ?

Oui. D'ailleurs, je lui ai tout de suite dit que je ne savais ni chanter, ni danser. Mais il m'a expliqué que ça ne le dérangeait pas. Il me demandait, là encore, d'être juste le personnage…

Et vous êtes devenu blond peroxydé…

Comme les coiffeuses étaient très occupées entre Catherine Deneuve et Françoise Dorléac, on m'a amené chez le coiffeur de la place centrale de Rochefort et une assistante m'a plongé la tête dans l'eau oxygénée. J'ai été terrifié quand je me suis vu dans une glace, mais Jacques a adoré. Donc je lui ai fait confiance !

Comment était-il sur un plateau ?

Comme le chef d'orchestre d'une symphonie très douce. Il n'avait jamais besoin de réclamer le silence sur ses plateaux, il se faisait naturellement car personne ne voulait gêner sa «mise en imagination». Jacques était toujours souriant et remerciait la vie à travers ses films. Il avait installé des haut-parleurs pour diffuser les chansons du film en play-back et tous les Rochefortais chantaient «Nous voyageons de ville en ville…» Même les gendarmes entamaient des pas de danse. C'était irréel et hors du temps. C'était Demy !

En 1969, vous passez à la production, avec *Z.* Comment s'est passée la transition ?

Un jour, Costa-Gavras, avec qui j'avais tourné *Compartiment tueurs* et *Un homme de trop,* m'annonce qu'il n'a pas les moyens de réaliser *Z,* dans lequel je devais jouer. Je lui demande alors de me laisser un peu de temps pour trouver une solution. Mon ami Mohammed Lakhdar-Hamina *(Chronique des années de braise)* a apporté 40 % de l'investissement. Et même si je ne connaissais rien aux arcanes de la production, je me suis lancé. Car pour moi, le producteur est avant tout un avocat chargé de plaider la cause du film, pour résoudre les problèmes. Sur *Z,* tout le monde était derrière moi. Une fois encore, le film a guidé le reste, fixé les relations entre ceux qui ont participé au projet et nous a fait avancer. En fait, je n'ai pas l'impression d'avoir poussé pour qu'il existe, mais d'avoir été poussé par lui.

Cette première aventure se termine par un Oscar. Quelles images gardez-vous de cette soirée ?

N'ayant pas revu Claudia Cardinale depuis longtemps (sa partenaire dans *La fille à la valise*), j'ai été ému qu'elle me remette cet Oscar. Cette soirée fut un grand voyage dans un monde que je n'arrive pas très bien à comprendre. C'est pourquoi je suis resté un peu étranger à tout cela. Heureux, mais pas étourdi. Sauf quand je croise John Wayne, ou James Stewart. Ça m'a rappelé ce jour où, enfant, ma mère nous avait raconté avoir monté l'escalator du Grand Rex avec Gary Cooper, lors d'une avant-première !

Dans la foulée de *Z,* vous produisez un documentaire sur la guerre d'Algérie, devenant ainsi le producteur d'un cinéma politique.

Je pensais que les Français n'avaient alors qu'une vision partielle de cette guerre d'Algérie. J'ai eu envie de montrer qu'elle s'inscrivait dans la grande boucle de l'Histoire. Un film apolitique sur un sujet politique.

Mais qui, là encore, n'a pas dû être facile à financer.

Et a même connu des menaces d'attentat dans les cinémas qui le projetaient. Mais même si certains exploitants ont eu peur de le projeter dans leurs salles, il a connu un joli succès.

FILMO

1962 *La fille à la valise*
1965 *La 317e section*
1967 *Les demoiselles de Rochefort*
1969 *Z*
1976 *Le désert des Tartares*
1984 *L'année des méduses*
1989 *Cinema Paradiso*
2001 *Le peuple migrateur*
2005 *Le petit lieutenant*
2015 *Les saisons*

LOGIC. THE SMART WAY OF VAPING.*

VAPOTEZ EN TOUTE SIMPLICITÉ GRÂCE AUX CARTOUCHES PRÉ-REMPLIES D'E-LIQUIDE.



*LOGIC. LA FAÇON PRATIQUE DE VAPOTER. UN SEUL GESTE SUFFIT. INSÉRER LA CARTOUCHE PRÉ-REMPLIE D'E-LIQUIDE AVEC RÉSISTANCE INTÉGRÉE.
**MARQUE Nº 1 À NEW YORK, POUR PLUS D'INFORMATIONS, ALLER SUR LOGICVAPES.COM
LA VAPOTEUSE ET LA CARTOUCHE LOGIC PRO SONT VENDUES SÉPARÉMENT. CONTIENT DE LA NICOTINE. RESPECTER LES PRÉCAUTIONS D'EMPLOI. VAPOTER CE PRODUIT PEUT ÊTRE DANGEREUX POUR LA SANTÉ. UTILISATION DÉCONSEILLÉE AUX NON-FUMEURS. VENTE INTERDITE AUX MINEURS.

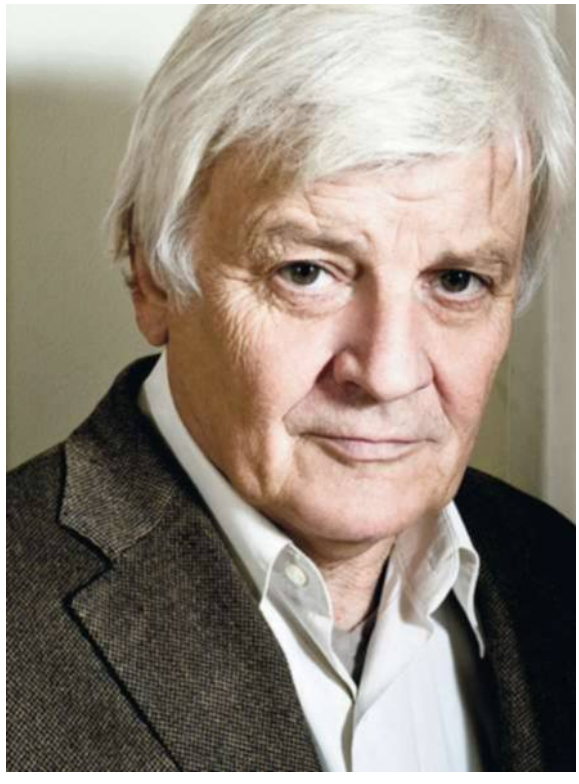
JTI SA, GENEVE CHE-105.274.060

GER - EXEMPLAIRE NUMERIQUE

«Je ne fais plus l'acteur parce qu'on ne m'appelle plus. Et je le regrette car j'aime énormément jouer la comédie.»

Votre parcours de producteur vous a également conduit au Chili, pour *État de siège*.
Oui, et Salvador Allende était encore au pouvoir. Je me souviens de ses mots, quand on l'a rencontré : «Je peux vous donner tout mon cœur, mais rien de plus. Car ce que je pourrais décider ne sera suivi d'aucun effet.» Une phrase terriblement prémonitoire puisque six mois plus tard, Pinochet fomente son coup d'État. Parmi les chefs militaires qui nous ont aidé, se trouvait le futur numéro 2 de Pinochet. Les camions et les armes qu'on voit dans *État de siège* ont servi à renverser Allende…

Vous semblez vous épanouir en tant que producteur. Pourtant, en 1982, après *Les quarantièmes rugissants,* de Christian de Chalonge, vous confiez vouloir arrêter. Pourquoi un tel revirement ?
Je n'avais pas été content du tournage. Mais je suis impatient de voir le remake que vient de tourner James Marsh avec Colin Firth et auquel je suis associé comme coproducteur. Je suis heureux qu'existe une nouvelle version de l'histoire de cet homme parti sans expérience pour une course en mer en solitaire autour du monde. En fait, on ne s'était pas compris avec Christian. Il filmait l'intérieur du bateau reconstruit dans un studio, au lieu de se concentrer sur le personnage essentiel à mes yeux : la mer dans tous ses états.



La nature va d'ailleurs devenir la matière première de votre travail de producteur, lorsque vous financez *Le peuple singe,* de Gérard Vienne. Comment est née cette envie ?
D'un film, *Le territoire des autres*, coréalisé en 1970 par Gérard, François Bel et Michel Fano. J'avais été frappé par leur écoute de la nature, et la manière dont ils la laissaient s'exprimer sans avoir à rajouter de mots. Je suis fatigué de ces documentaires dévorés par une voix off qui parasite les images. Devant un paysage magnifique, il faut se taire et écouter le spectacle de la symphonie naturelle. C'est dans cet état que je veux mettre le spectateur quand je réalise et produis ces films.

Sont-ils aussi, à vos yeux, des films politiques ?
Oui, j'ai le sentiment de faire des films engagés.

Mais entre *Le peuple singe,* en 1989, et *Les saisons,* aujourd'hui, une prise de conscience s'est opérée sur la question écologique. Votre manière de faire du cinéma à travers ces films a-t-elle, par ricochet, changé ?
Non. J'ai toujours envie d'être un instrument au sein de cet orchestre multiforme qu'est la nature. Il serait d'ailleurs temps que la profession pense davantage au documentaire. Les subventions sont ridicules par rapport aux coûts incompressibles de nos films : *Les saisons* est le film français le plus cher de 2015. Le mot même de documentaire reste péjoratif dans la bouche de beaucoup d'investisseurs.

Même pour vous, après autant de succès ?
Oui, chaque aventure est compliquée, même si j'ai la chance d'avoir le soutien de Pathé depuis *Océans*. De la même manière que *Microcosmos* n'aurait jamais pu voir le jour sans l'enthousiasme du distributeur Jean Labadie, qui fut le seul à comprendre la richesse de ce qui pouvait être raconté à travers le monde des insectes. Pour tous mes films, j'ai eu la chance de pouvoir compter sur des soutiens forts.

D'où vient l'idée des *Saisons* ?
Après l'air avec *Le peuple migrateur* et l'eau avec *Océans*, je voulais m'intéresser à la terre. Raconter l'histoire de l'Europe de la nature. Rappeler qu'elle a été sauvage, pleine de végétations différentes au cœur desquelles on avait du mal à marcher. Voilà comment est née l'idée de cette chronique qui montre ce qui reste de ce paradis des animaux, avant que les hommes ne prennent le pouvoir. Une façon de poser la question de la responsabilité de ce que nous en avons fait. J'aimerais que mon film soit vécu comme une prise de conscience, parce qu'il n'est pas trop tard pour agir. Je suis persuadé qu'il faut montrer le beau pour créer l'envie de le défendre. Je manie plus la carotte que le bâton.

Depuis *Le petit lieutenant,* en 2005, on ne vous a plus vu au cinéma comme acteur. Est-ce un problème d'emploi du temps entre vos activités de producteur et de réalisateur ?
Non, tout bêtement parce que personne ne m'appelle.

Le regrettez-vous ?
Oui, car j'aime énormément jouer la comédie. J'ai la chance de pouvoir encore le faire à la télévision, où j'ai récemment incarné Louis XI et Richelieu. Quand je suis submergé par mes soucis de producteur et de réalisateur, être uniquement acteur est un repos extraordinaire. Je peux alors courir dans l'imaginaire d'un autre. Je regrette de ne pas être plus souvent présent sur un grand écran, mais j'ai la chance d'avoir d'autres centres d'intérêt. ■

LES SAISONS De Jacques Perrin et Jacques Cluzaud • Sortie : 27 janvier

FRÉDÉRIC STUCIN/PASCO.

LE TOUT NOUVEAU TESTAMENT

En édition DVD et édition Blu-Ray
incluant l'interview de Benoît Poelvoorde, le making-of et le module effets spéciaux

LA FNAC AIME



Design : TROÏKA • FILM © 2015 © - Terra Incognita Films / Climax Films / Après le déluge / Juliette Films / Caviar / ORANGE STUDIO /VOO et Be tv / RTBF / Wallimage– Le Pacte SAS. DVD et Blu-ray © 2015 Le Pacte. Tous droits réservés.

Le Pacte STUDIO Ciné Live Europe 1

ENCORE PLUS SUR FNAC.COM

fnac



VERHOEVEN MADE IN FRANCE

VOICI LA TOUTE première image d'un film forcément très attendu, puisqu'il s'agit du premier long métrage de Paul Verhoeven sur le sol français. Avec *Elle,* le réalisateur de *Basic Instinct* porte à l'écran «*Oh…*», le roman de Philippe Djian, prix Interallié 2012. Isabelle Huppert tient le rôle central : la patronne d'une entreprise de jeux vidéo, dont la vie bascule quand elle se fait agresser chez elle par un mystérieux inconnu. Elle n'aura, dès lors, de cesse de le traquer, nouant avec lui les bases d'un jeu dangereux propice à tous les dérapages. On perçoit déjà l'ambiance de soufre dans laquelle aime évoluer le cinéaste, où il a convié un très riche casting, de Laurent Lafitte à Charles Berling en passant par Virginie Efira, Alice Isaaz et Anne Consigny. En salle le 21 septembre 2016. ■ **T.C.**

2015 GUY FERRANDIS/SBS PRODUCTIONS



OMAR SY, PÈRE MALGRÉ LUI… MAIS HEUREUX DE L'ÊTRE

TROIS ANS APRÈS *Comme des frères* – nommé à raison au César du premier long métrage – Hugo Gélin est de retour avec une nouvelle comédie, *Demain tout commence,* dont voici la première image exclusive. Omar Sy en tient le rôle central : un homme vivant sans attache dans le Sud de la France. Il voit débarquer l'une de ses anciennes conquêtes qui lui laisse sur les bras… leur bébé, âgée de quelques mois, et disparaît. Et ce n'est que huit ans plus tard qu'elle reviendra dans la vie de celui qui est désormais installé à Londres avec sa fille, pour récupérer cette dernière. Clémence Poesy incarne cette jeune femme dans ce film coécrit, avec Hugo Gélin, par Mathieu Oullion *(Radiostars)* et Jean-André Yerles (*La cage dorée,* que le cinéaste avait produit), et qui sortira le 7 décembre. ■ T.C.

JULIEN PANIÉ/MARS FILMS/VENDÔME



GER - EXEMPLAIRE NUMERIQUE



JE SUIS TON SPOCK

Le montage habile des trailers de *Star Wars VII* et *Star Trek,* réalisés par J.J. Abrams, prouve que le cinéaste possède son style. «Trek Wars : The Darkness Awakens», tabou pour les fans, reste crédible. Sur la chaîne YouTube de Zenlike Productions.



DU PAIN ET DES JEUX

Dans *Hunger Games,* Jennifer Lawrence dévore Peeta des yeux. Son prénom se prononce comme le pain : un petit malin l'a incrusté dans des scènes fortes du film. À déguster sur la chaîne YouTube PistolShrimps.



TERMINATOR RELOADED

***Terminator Genisys* ne cassait pas trois pattes à un cyborg, mais cette vidéo compile les références aux premiers films, qui y pullulent. De quoi faire remonter ce numéro 5 dans l'estime des fans. Sur la chaîne Viméo de Whoispablo.**



LA SUITE AU PROCHAIN ÉPISODE...

GRÂCE À LA «FAN FICTION», LES INTERNAUTES PEUVENT ÉCRIRE ET PARTAGER DES HISTOIRES BASÉES SUR LEUR FILM FÉTICHE, BIEN SOUVENT MEILLEURES QUE LES VÉRITABLES SCÉNARIOS.

✖ PAR JULIEN JOUANNEAU

DANS LE QUATRIÈME épisode de la saga *Indiana Jones,* le célèbre archéologue recherche la fontaine de Jouvence. Des nazis nostalgiques la convoitent aussi, afin de ressusciter Hitler. La confrontation finale dans une jungle sud-américaine est la séquence la plus démente de la tétralogie… Pas de bol, personne ne l'a vue. Il s'agit d'une *fan fiction*, rédigée bien avant 2008, année de sortie du *Royaume du crâne de cristal*, et depuis disparue du web. Pas de bol bis : ce scénario s'avérait bien plus intéressant que celui de ce numéro 4 raté. Anticipation et qualité : deux caractéristiques du récit de fan, dont le site référence, fanfiction.net, propose des milliers de scripts, synopsis ou dialogues écrits par des cinéphiles éclairés. Il faut bien sûr séparer le bon grain de l'ivraie, car le très indigeste et le souvent potache, comme *Citizen Kane 2 la vengeance*, côtoie le Graal.

La *fan fiction* permet en outre d'apaiser les attentes des adulateurs d'un film, de ressusciter ses personnages, de prolonger leur existence, de pallier l'absence de suite. *Star Wars*, *Avengers*, *Pirates des Caraïbes*, *High School Musical* et *X-Men* forment le quinté de tête des œuvres les plus exploitées, leurs *fan fictions* se comptant par dizaines de milliers. Il y a de tout : *Rio Bravo,* ou même *Philadelphia,* inspire aussi les groupies. Pour *Die Hard*, c'est le destin du méchant Hans Gruber qui fascine les fans… L'un d'eux a imaginé un synopsis insolite et alléchant : Gruber survit au premier épisode, pour plonger dans une belle histoire d'amour. Redoutable pouvoir des fans, qui poussent le méchant le plus vil de l'histoire du cinéma dans le piège des noces de cristal. ■

LES TWEETS DU MOIS

@Illan_Ar Francis Lawrence a réutilisé les mêmes zombies de Je suis une légende pour Hunger Games 4.

@ AnneMarieLabbe Au Royaume des singes : les singes de la même espèce se battent à mort pour s'approprier le territoire du voisin : ce sont bien nos cousins.

@ SylvainCharroy J'ai vu Spectre au ciné. Le moment qui m'a fait le plus de frissons, ça reste la bande annonce de Star Wars…

@lhovh Qu'on donne 40 Oscars à l'ingé son du Fils de Saul s'il vous plaît.

Brèves



LA COULEUR DU DIVERTISSEMENT

Dillon Baker, étudiant américain en physique-chimie, reconstitue la palette chromatique de films en isolant la couleur dominante dans chaque plan. Le résultat défrise. Sur Dillonbaker.com ■



J'AI RÉTRÉCI LE POSTER

À partir des affiches de films recréées de façon minimaliste par l'entreprise de design espagnole Atipo, retrouvez le titre du film. Sur Wired. ■

PROD DB/MK2 PRODUCTIONS/GREGORY SMITH - RUE DES ARCHIVES/DILTZ - PISTOLSHRIMPS - WHOISPABLO - DILLONBAKER - ATIPO

Rebelote. Nouveau changement de titre pour la suite de *Prometheus,* prequel «qui n'est pas un prequel» d'*Alien.* Ce sera *Alien : Covenant.*

IL FAUT PARFOIS PLONGER DANS LES TÉNÈBRES
POUR SAUVER CEUX QU'ON AIME

EN IMMERSION

UNE MINI-SÉRIE DE PHILIPPE HAÏM



AUDACIEUX
PUISSANT
ADDICTIF

DISPONIBLE EN DVD
BLU-RAY ET VOD

www.arteboutique.com

Society

TROIS COULEURS

OÜI FM

GER - EXEMPLAIRE NUMERIQUE

L'enquête US



MUSTANG AU TRIPLE GALOP

PROJETÉ AU FESTIVAL DE CANNES, *MUSTANG* EST AUJOURD'HUI EN PISTE POUR DÉCROCHER L'OSCAR DU MEILLEUR FILM ÉTRANGER. C'EST ÉGALEMENT LE DÉBUT DE LA COURSE À OBSTACLES…

✖ PAR OLIVIER BONNARD

C'est l'histoire d'un cheval fou que rien ne semble pouvoir arrêter. *Mustang* galopera-t-il jusqu'à l'Oscar du meilleur film étranger ? Ce dimanche 8 novembre, en plein AFI Fest, le Festival de l'American Film Institute, UniFrance organise un brunch destiné à promouvoir les talents français. Au centre de l'attention : la réalisatrice Deniz Gamze Ergüven, sa coscénariste Alice Winocour, et les jeunes actrices du film. Jacques Audiard, qui présentait *Dheepan,* boude dans sa chambre d'hôtel. Vexé, semble-t-il, d'avoir été snobé par le comité chargé de sélectionner le candidat frenchy, au profit d'une réalisatrice débutante. «La France n'a pas remporté l'Oscar du meilleur film étranger depuis longtemps, constate Charles Gillibert, le producteur de *Mustang* [la dernière fois, c'était pour *Indochine,* en 1992]. Après *Saint Laurent* et *Renoir,* je trouve bien qu'on n'ait pas envoyé un film sur l'histoire de la baguette, mais le premier film d'une réalisatrice, sur un sujet fort comme la condition féminine en Turquie.»

Il y a quelques années, Deniz Gamze Ergüven suivait le LAPD pour les besoins d'un premier long métrage situé pendant les émeutes de South Central. Le film ne s'est jamais fait. Fille de diplomates, formée à la FEMIS, elle est de retour à Los Angeles, en route pour les Oscars. «L'aventure américaine de *Mustang* a commencé en mai lors de la projection du film à Cannes, à la Quinzaine, note la réalisatrice. Le film a été acheté par un distributeur US le jour même de sa présentation.» Le distributeur en question, Cohen Media Group, est expérimenté. C'est lui qui, l'an dernier, a accompagné *Timbuktu* jusqu'à la finale pour l'Oscar du meilleur film étranger. *Mustang* est bien parti pour connaître une trajectoire similaire. À l'AFI Fest, il a remporté le Prix Jeunes Auteurs. Dernière récompense en date : le prix Lux du Parlement européen.

AMBASSADRICE DE CHOC

Mais le chemin est encore long jusqu'à la statuette. Et coûteux. Pour la campagne de *Mustang,* Cohen Media Group devra débourser entre 200 et 300 000 dollars. Ce qui ne veut pas dire qu'un Oscar, ça s'achète : un bon film est une condition nécessaire, mais pas suffisante. Il faut encore aller chercher les voix une par une, envoyer des DVD aux très sollicités membres de l'Académie. Voire des petits cadeaux, façon Harvey Weinstein ? Gillibert, lui, croit davantage aux ambassadeurs de choc. Quand Lena Dunham, la créatrice de *Girls,* twitte que «*Mustang* est l'un des films les plus puissants qu'elle ait jamais vus», elle touche quelque 3,26 millions d'abonnés. Mais c'est le fruit d'une stratégie réfléchie. «À Cannes, j'ai montré le film à la présidente de l'association Women in Hollywood, à laquelle Lena est rattachée, raconte Gillibert. À ce moment-là, je choisis mon axe, sur lequel on va travailler pendant toute la campagne.» Et depuis peu, c'est un axe assez porteur. Alors que les actrices, de Jennifer Lawrence à Emma Watson, en passant par Sandra Bullock, n'en finissent plus de dénoncer le machisme d'Hollywood, les membres de l'Académie pourraient avoir envie de voter *Mustang* pour se racheter une conduite. Un vote d'expiation, en quelque sorte. On peut s'attendre également à ce que les membres de l'Académie prennent en compte les attentats du 13 novembre à Paris, qui ont suscité une vive émotion aux États-Unis, et votent contre l'obscurantisme, pour un film qui célèbre la liberté, la vie, et la beauté d'un corps de femme. Tout cela suffira-t-il ? Le 17 décembre, l'Académie dévoile une première liste de

PROD DB/CG CINEMA

Télex : C'est *Mad Max : Fury Road* que la National Board of Reviews a désigné comme son meilleur film de 2015. Oscar en vue ?

GER - EXEMPLAIRE NUMERIQUE

9 demi-finalistes, sur 81 candidats représentant autant de pays. Le 15 janvier, il n'en restera plus que cinq. Pour le journaliste et blogueur new-yorkais Stevie Wong, «*Mustang* a de bonnes chances d'être nommé, mais la statuette ira au *Fils de Saul* pour la Hongrie, ou bien à *The Assassin* pour Taïwan, qui se classent très haut dans les listes des meilleurs films de l'année». Mais Charles Gillibert veut y croire. «Une fois dans le carré des finalistes, tout est possible. La catégorie Meilleur film étranger est particulièrement imprévisible. Il faut rester au galop.» Et ne pas tomber en franchissant le dernier obstacle. ■

DÉPÊCHES AMÉRICAINES

VICE VERSA



→ ADAM DRIVER, le méchant du nouveau *Star Wars,* met le cap sur le cinéma indé. L'acteur jouera un chauffeur de bus poète dans le prochain film de Jim Jarmusch, *Paterson.* On parle également de lui (et de Rooney Mara) pour la comédie musicale que Leos Carax prépare avec les Sparks. ■

GOSLING SUR LA LUNE



→ RYAN GOSLING pourrait jouer l'astronaute Neil Armstrong dans *First Man,* le prochain film de Damien Chazelle *(Whiplash).* ■

BARBIE, LE FILM



→ C'EST en préparation, et c'est Reese Witherspoon *(La revanche d'une blonde)* qui est pressentie pour incarner Ruth Handler, la créatrice de la célébrissime poupée. ■

PROD DB/EMBASSY FILMS - RUE DES ARCHIVES/BCA - RUE DES ARCHIVES/EVERETT COLLECTION - RUE DES ARCHIVES/IPA

LE BILLET D'HUMEUR

D'OLIVIER BONNARD

Y A QUOI CE SOIR À LA TÉLÉ ?



Vous vous rappelez l'époque où il n'y avait que trois chaînes à la télé ? Tout était si simple. Alors qu'aujourd'hui, c'est l'horreur : vous avez le choix. Surtout en matière de séries. C'est vendredi soir, à Los Angeles, et vous regardez ce que proposent HBO et Showtime, vous vérifiez les nouvelles arrivées sur Hulu et Amazon avant de vous perdre dans l'arborescence de Netflix et son algorithme redoutable qui vous fait des suggestions pointues. Vous ajoutez de nouveaux titres à votre liste déjà obèse, en vous demandant quand vous aurez le temps de les regarder. Le temps de vous décider, c'est l'heure d'aller se coucher. Les experts appellent ça une «content bubble», une bulle des contenus. C'est Netflix, à l'origine un simple vidéoclub en ligne, qui a montré le chemin avec *House of Cards,* la série produite par David Fincher, début 2011. Depuis, tout le monde s'est mis aux «contenus originaux», de Hulu à YouTube en passant par Amazon. À quand des séries MacDo, H&M ou Colgate-Palmolive ? Mais vous savez quoi ? Certaines de ces séries sont meilleures que tout ce que j'ai pu voir récemment au cinéma. C'est horrible. Prenez Amazon. C'est à ce supermarché en ligne qu'on doit *Transparent,* un bijou d'humour et d'émotion qui ringardise toutes les sitcoms à rires préenregistrés qui sévissent encore sur les networks. Ou encore le charmant *Red Oaks,* produit par Soderbergh, qui suit les employés d'un country-club dans le New Jersey de 1985. Le pire, c'est que cette offre fragmentée, démultipliée, c'est un budget. L'abonnement à HBO ? Obligatoire, sous peine d'être privé de *Game of Thrones :* 15 $ par mois. Showtime, pareil : comment passer à côté de *The Affair,* ou de *Ray Donovan* ? Re-15$. HBO a lancé son propre service de streaming sur Internet, et Showtime va faire de même. Mais il vous faut toujours un abonnement au câble – 50 $ si vous voulez regarder *Louie* (FX), ou *Walking Dead* (AMC). Ajoutez à ça Netflix – 7,99 $ – et Amazon Prime – 99 $ par an. Plus l'Apple Store français, pour *Dix pour cent* et *Un village français.* Total : mon budget télé mensuel, c'est plus de 100 $. Je vais finir par faire passer tout ça en notes de frais et présenter la facture à *Studio Ciné Live,* moi. ■



PROFESSION CINÉASTE

→ GEORGE CLOONEY repasse derrière la caméra pour *Suburbicon,* un film noir écrit par les frères Coen, dans la veine de leur *Blood Simple.* Le casting prend forme, avec notamment Matt Damon, Julianne Moore et Josh Brolin. ■

Télex : Michael C. Gross, le créateur du logo culte de *Ghostbusters,* est mort. Il avait 70 ans.

GER - EXEMPLAIRE NUMERIQUE



CÉSAR
LES JEUX SONT GRANDS OUVERTS

QUI REMPORTERA LES TROPHÉES TANT CONVOITÉS ET SUCCÉDERA, AU PALMARÈS, À *TIMBUKTU*, PIERRE NINEY ET ADÈLE HAENEL ? VOICI QUELQUES PRONOSTICS, EN ATTENDANT LE VERDICT DU 26 FÉVRIER.

RAREMENT JEUX auront été aussi ouverts pour deviner les futurs lauréats des César. Même si on sait que deux tendances règnent : des lauréats majoritairement désignés par des votes contre leurs concurrents, et une prime aux succès en salles. C'est ainsi qu'en 2015, le duel entre les *Saint Laurent* a accouché du triomphe de *Timbuktu*. Ou que Marion Cotillard, saluée à travers le monde pour son rôle dans *Deux jours, une nuit,* s'est inclinée devant Adèle Haenel *(Les combattants)*. Cette année, sur le papier, *Marguerite*, *La loi du marché* et *Dheepan* partent légèrement favoris. Mais deux outsiders pourraient les menacer : *Mustang*, notre représentant aux Oscars, et *Fatima*, le Prix Louis Delluc. Côté comédiens, on suivra le duel au sommet entre Vincent Lindon, primé à Cannes pour *La loi du marché,* et Fabrice Luchini, récompensé à Venise pour *L'hermine*. Chez les comédiennes, Catherine Frot devrait s'imposer pour *Marguerite*.

240
C'est, en minutes, la durée de la cérémonie 2015, jugée interminable par beaucoup. Le Président des César, Alain Terzian, aura-t-il enfin écouté ceux qui lui réclament une refonte de la soirée ?

Chez les espoirs, Rod Paradot *(La tête haute)* fait face à une rude concurrence, entre Quentin Dolmaire *(Trois souvenirs de ma jeunesse),* Swann Arlaud *(Les anarchistes)* ou Finnegan Oldfield *(Les cow-boys),* mais son film a connu le plus large écho de tous. Seul Kheiron *(Nous trois ou rien)* peut le menacer sur ce terrain. Les compositions de Lou Roy-Lecollinet *(Trois souvenirs de ma jeunesse),* Stacy Martin *(Taj Mahal),* Mathilde Bisson *(Au plus près du soleil)* ou Zita Hanrot *(Fatima)* apparaissent plus impressionnantes que celle de Camille Cottin dans un exercice de caméra cachée. Mais son personnage, créé sur Canal+, lui a valu une vraie notoriété, confirmée par sa prestation étincelante dans la série *Dix pour cent*. Elle a même été opportunément ajoutée à la liste des pré-nommées à ce prix, où elle ne figurait pas, le lendemain de sa publication. C'est ce type de prime au succès médiatique qui avait causé, en 2015, la victoire saugrenue de Louane Emera face à Joséphine Japy *(Respire)*… ■ **T.C.**

CASTING

GAEL GARCÍA BERNAL EN FRANÇAIS

Dix ans après *La science des rêves,* de Michel Gondry, Gael Garcia Bernal, qui maîtrise parfaitement notre langue, va de nouveau jouer en français. Il sera le héros masculin de *Si tu voyais son cœur,* premier long métrage de Joan Chemla, adapté de *Boarding Home,* roman du Cubain Guillermo Rosales. Il y campera un gitan exclu par sa communauté après la mort de son meilleur ami, et qui se console dans les bras d'une jeune femme, qu'incarnera Marine Vacht. ■



Dès le 28 janvier, deux rames du RER D accueilleront l'expo itinérante «Le train du cinéma», qui retrace 120 ans d'histoire de la Gaumont.

GER - EXEMPLAIRE NUMERIQUE

LE MEILLEUR DE 2015

LÁSZLÓ NEMES, IÑÁRRITU ET ARNAUD DESPLECHIN SE PARTAGENT LE PODIUM DU MEILLEUR DE L'ANNÉE. ABSENT L'AN PASSÉ, LE CINÉMA FRANÇAIS GLISSE TROIS DE SES REPRÉSENTANTS DANS LE PALMARÈS.

top 10 de la rédaction

1
LE FILS DE SAUL
53 POINTS

2
BIRDMAN
38 POINTS

3
TROIS SOUVENIRS DE MA JEUNESSE
24 POINTS

4
AMERICAN SNIPER
21 POINTS

5
VICE VERSA
20 POINTS

6
MAD MAX : FURY ROAD
18 POINTS

7
DHEEPAN
14 POINTS

8
EX AEQUO
LA TÊTE HAUTE
LE PETIT PRINCE
13 POINTS

10
FOXCATCHER
10 POINTS



B. GUAY/AFP - B. ACH/GETTY IMAGES FOR AMAZON STUDIOS/AFP • AD VITAM.

THOMAS BAUREZ

1	Trois souvenirs de ma jeunesse
2	Foxcatcher
3	American Sniper
4	L'ombre des femmes
5	Cemetery of Splendour
6	Le fils de Saul
7	Hacker
8	Knight of Cups
9	Fatima
10	21 nuits avec Pattie

SOPHIE BENAMON

1	Le fils de Saul
2	Youth
3	Dheepan
4	Le petit prince
5	American Sniper
6	Le pont des espions
7	La tête haute
8	While We're Young
9	Les nouveaux sauvages
10	Un + Une

SANDRA BENEDETTI

1	Birdman
2	Le fils de Saul
3	Suburra
4	L'affaire SK1
5	Imitation Game
6	La loi du marché
7	Discount
8	L'attente
9	Je suis mort mais j'ai des amis
10	(ex aequo) Foxcatcher /This is Not a Love Story

THIERRY CHEZE

1	Trois souvenirs de ma jeunesse
2	Birdman
3	Le fils de Saul
4	Asphalte
5	Fatima
6	Les nouveaux sauvages
7	Taxi Teheran
8	Le nouveau
9	Mustang
10	This is Not a Love Story

LAURENT DJIAN

1	Birdman
2	Kingsman : services secrets
3	Le fils de Saul
4	Vice versa
5	Microbe et Gasoil
6	La tête haute
7	Trois souvenirs de ma jeunesse
8	Mad Max : Fury Road
9	Le nouveau
10	21 jours avec Pattie

ÉRIC LIBIOT

1	Le fils de Saul
2	Vice versa
3	Mission : Impossible - Rogue Nation
4	American Sniper
5	Dheepan
6	Mad Max : Fury Road
7	La tête haute
8	La loi du marché
9	Much Loved
10	The Lobster

VÉRONIQUE TROUILLET

1	Mad Max : Fury Road
2	Birdman
3	Crosswind - La croisée des vents
4	Shaun le mouton, le film
5	Le Petit prince
6	Mustang
7	Vice versa
8	Le fils de Saul
9	Seul sur Mars
10	Avril et le monde truqué

À VOUS DE JOUER ENVOYEZ-NOUS VOTRE TOP 10 AVANT LE 29 JANVIER 2016

Facebook : www.facebook.com/StudioCineLive
Par courrier : Top 10, STUDIO CINÉ LIVE
29, rue de Chateaudun 75308 Paris CEDEX 9

GER - EXEMPLAIRE NUMERIQUE



LA RÉALISATRICE DE **NAHID**

L'IRANIENNE IDA PANAHANDEH RÉUSSIT DE SUPERBES DÉBUTS AU CINÉMA AVEC CE FILM, PRIMÉ À CANNES, QUI ÉCLAIRE LE QUOTIDIEN COMPLIQUÉ DES FEMMES DIVORCÉES DANS SON PAYS. ELLE DÉTAILLE SA MÉTHODE DE TRAVAIL.

✖ PAR THIERRY CHEZE

«J'ai été témoin du combat de ma mère.»

HONORER MA MÈRE Avant *Nahid*, Ida Panahandeh a signé plusieurs courts et téléfilms, tous écrits avec son mari Arsalan Amiri. «À chaque fois, un personnage tentait de rentrer de force dans nos histoires : une femme accompagnée par un enfant.» Une présence fantomatique dont elle a fait, cette fois, son héroïne : Nahid est une femme divorcée, vivant avec son fils de 10 ans, dont elle peut avoir la garde à la condition de ne pas se remarier ; or elle est amoureuse… «Ayant grandi sans père, j'ai été témoin du combat de ma mère pour s'imposer en tant que femme indépendante. J'ai voulu lui rendre hommage.» ■

«Trouver la forme visuelle adéquate au récit est mon souci majeur.»

CRÉER UN UNIVERS «À chaque film, mon premier souci est de trouver la forme adéquate au récit que je suis en train de construire.» La réalisatrice a ainsi tourné *Nahid* en automne, afin que l'atmosphère grise de cette saison reflète l'état intérieur de ses personnages. Et multiplié les manières de mettre en scène son héroïne – plans fixes, caméra à l'épaule et travelling – afin de ne pas enfermer son film dans ce naturalisme auquel est trop souvent réduit le cinéma iranien. ■

«L'Iran vit une phase de transition.»

NE PAS CHERCHER À DÉNONCER «Les films de Tarkovski m'ont beaucoup inspirée. Or quand il se lançait dans un projet, il n'avait pas d'intention de dénoncer ou d'affirmer quoi que ce soit. Il avait juste le désir d'un geste artistique. Je partage cette vision du cinéma.» Dans *Nahid*, la cinéaste ne divise pas le monde en méchants et gentils. «L'Iran vit une phase de transition et la société se modernise. Mais les lois, encore en décalage avec cette réalité, provoquent des confrontations inévitables entre ethnies, classes sociales ou sexes.» À l'image de la relation entre Nahid et son ex-mari «qui n'est en rien le méchant de l'histoire mais une victime de ces lois». ■

«Je n'ai pas bonne réputation auprès des acteurs»

DIRIGER AVEC POIGNE Pour incarner Nahid, femme insoumise, la réalisatrice a choisi Sareh Bayat, l'héroïne d'*Une séparation*. Non sans hésitation. «J'avais peur que le public l'associe à cette figure vulnérable. Mais j'ai pris garde à ne jamais la laisser glisser vers une posture passive.» Symbole de son attitude intrusive sur un plateau. «Je n'ai pas bonne réputation auprès des acteurs, car je ne lâche rien. Jusqu'à leur façon de manger, de marcher, de s'asseoir ; toutes ces choses banales de la vie que je veux voir interprétées avec un naturel total. Pour que les spectateurs puissent s'y reconnaître.» ■

«Il faut être aussi bon baratineur que cinéaste»

TROUVER DE L'ARGENT «En Iran, il n'y a pas, comme en France, une voie toute tracée pour financer un film.» La seule méthode est celle de la débrouille. «Produire et réaliser un film est un parcours du combattant qui fait appel à des qualités qui n'ont rien à voir le cinéma. Il faut être aussi bon baratineur que cinéaste.» Ida Panahandeh a su allier les deux. ■

NAHID De Ida Panahandeh • Avec Sareh Bayat, Pejman Bazeghi, Navid Mohammad Zadeh… • Sortie : 3 février

HABID MAJIDI/MEMENTO FILMS - M. YALCIN/ANADOLU AGENCY

GER - EXEMPLAIRE NUMERIQUE

PRIX **SNCF** DU POLAR

EN PARTENARIAT AVEC SNCF

DU 5 AU 13 FÉVRIER 2016, RENDEZ-VOUS À CLERMONT-FERRAND POUR LA 38E ÉDITION DU FESTIVAL INTERNATIONAL DU COURT MÉTRAGE ! PARTENAIRE DE L'ÉVÉNEMENT, SNCF SERA PRÉSENT POUR VOUS FAIRE DÉCOUVRIR LES SIX COURTS MÉTRAGES EN LICE POUR LE TRÈS POPULAIRE PRIX SNCF DU POLAR.



Au festival de Clermont-Ferrand, LE POLAR SE MET EN SHORT !

©YANN AUDIC

SNCF s'associe au plus grand événement consacré aux films courts dans le monde, qui fait vivre Clermont-Ferrand au rythme des projections diffusées dans toute la ville. Pendant dix jours, des milliers de spectateurs se précipitent dans les salles pour visionner quelques-uns des 600 films sélectionnés. L'assurance de découvrir d'authentiques chefs-d'œuvre du 7ème art !

À CLERMONT, TROIS OPTIONS POUR VOIR LA SÉLECTION DU PRIX SNCF DU POLAR, PUIS VOTER :

1 À bord des dix TRAINS DU POLAR, ces salles obscures lancées à 220 km/h…

Précipités sur les rails de Paris à Clermont, les TRAINS DU POLAR proposent de nombreuses animations pour faire vivre aux voyageurs une expérience hors du commun : énigmes à résoudre pour parcourir la France en s'amusant et tenter de remporter des cadeaux ! SNCF met aussi à disposition à bord des bandes dessinées et surtout des tablettes numériques pour visionner les courts-métrages en compétition pour le PRIX SNCF DU POLAR 2016.
Les voyageurs, invités à donner leur avis sur les films, se mettent ainsi dans la peau d'un juré le temps d'un trajet.
Du lundi 8 au vendredi 12 février

- **Aller :** 9h, départ de Paris Bercy 12h28, arrivée à Clermont-Ferrand.
- **Retour :** 16h28, départ de Clermont-Ferrand. 19h57, arrivée à Paris Bercy.

2 Pendant le festival, les séances de projections en cœur de ville…

SNCF vous donne rendez-vous à l'heure du crime. Pour tous les amateurs de grand frisson, une séance exceptionnelle aura lieu à minuit dans la nuit du samedi 6 au dimanche 7 février à la Maison de la Culture, salle Jean Cocteau.
Le MINUIT POLAR, c'est la diffusion des courts métrages du PRIX SNCF DU POLAR, la possibilité de noter chacun d'entre eux pour élire le lauréat mais aussi de gagner une kyrielle de cadeaux dont un aller-retour à Londres en Eurostar ! Les films en compétition, soigneusement sélectionnés par un comité de professionnels, seront aussi diffusés le dimanche 7 février à 14h à et le mardi 9 février à 18h à l'Auditorium Génova de France Business School.

3 Et pour ceux qui ne pourraient pas se rendre à Clermont…

SNCF offre à chacun la possibilité de visionner les courts-métrages depuis son canapé ! Pour cela, rendez-vous sur polar.sncf.com. Une minute d'inscription pour 75 minutes de cinéma !

Viggo Duhesme

AG20516

GER - EXEMPLAIRE NUMERIQUE

THOMAS BLANCHARD

CE COMÉDIEN DE THÉÂTRE CRÈVE L'ÉCRAN DANS *PRÉJUDICE*, LE PREMIER FILM D'ANTOINE CUYPERS. À 35 ANS, IL DEVRAIT VITE DEVENIR LA NOUVELLE COQUELUCHE DU CINÉMA FRANÇAIS.

✖ PAR IGOR HANSEN-LOVE ✖ PHOTO ANTOINE DOYEN POUR *SCL*



LE PHOTOGRAPHE est satisfait. Son jeune assistant a bien travaillé et la séance s'est déroulée en un temps record. L'attachée de presse sourit. Tout le monde se détend, respire, rigole. Tout le monde sauf lui, Thomas Blanchard. Les projecteurs sont maintenant éteints, mais le comédien de 35 ans reste aux aguets, la mine inquiète et le regard grave. La présence de ce jeune homme à la silhouette fluette donne l'impression étrange qu'un danger est imminent. Et son anxiété est contagieuse.

Préjudice, d'Antoine Cuypers, y est sûrement pour quelque chose. Il y incarne Cédric, un garçon instable, rongé par la haine et le ressentiment, qui se transforme en tyran lors d'un dîner de famille et prend un malin plaisir à torturer les siens. Il y excelle, d'ailleurs, tient tête à Nathalie Baye – sa mère dans le film – et jongle avec dextérité entre bourreau et victime. Et très franchement, il fait peur. «Tout ça n'est que du cinéma, sourit-il. Je me porte très bien. Aucun problème à signaler.» Au temps pour nous. Et tant mieux. Ceci étant, Thomas Blanchard n'est pas du genre à s'épancher. «J'ai grandi à la Roche-sur-Yon, une ville de province banale, balaie-t-il. J'y ai fait mes classes dans un collège catho et sans difficulté particulière.» De son enfance, il n'évoque que ce qui compte réellement à ses yeux : une vocation précoce pour le théâtre. À 8 ans, ses parents l'emmènent au spectacle. Un choc. «Ça m'est tombé dessus. J'ai compris que la scène m'amènerait à vivre des expériences extraordinaires. À la grande surprise de mon père médecin et de ma mère prof, le théâtre est devenu une obsession.» Il s'inscrit au conservatoire de sa ville et découvre les grands auteurs : Tchekhov, Koltès, Marivaux, Shakespeare… Le Bac en poche, il monte à Paris et intègre haut la main le Conservatoire national. «J'ai toujours eu de la chance. J'ai beaucoup travaillé, mais je n'ai jamais eu à me battre pour un rôle.»

La preuve : la réalisatrice Noémie Lvovsky le repère au théâtre et lui propose un rôle secondaire dans *La vie ne me fait pas peur*, en 1999. Il enchaîne ensuite les personnages chez Bertrand Bonello, Alain Guiraudie et Sébastien Betbeder. Le voilà, au seuil de sa carrière, impressionnant chez Antoine Cuypers. Ce qui devrait lui ouvrir grand les portes du cinéma (d'auteur). Pendant les vacances de Noël, il doit terminer le montage de son premier moyen métrage, sur la téléréalité, et mettra en scène fin février une pièce de théâtre, *Fumier*, adaptation d'un épisode de l'émission *Strip-tease*. «Je ne sais pas si c'est un hasard, mais tout arrive au même moment», conclut-il doucement. Une chose est sûre : il était temps. ■

PRÉJUDICE D'Antoine Cuypers • Avec Nathalie Baye, Arno Hintjens, Thomas Blanchard… • Sortie : 3 février

TKITOI ?



rencontres de cinéma

***RENDEZ-VOUS** TOUS LES DIMANCHES EN CLAIR A 12H20 **SUR CANAL+** POUR DES INTERVIEWS EXCLUSIVES*

CANAL+ PARTENAIRE DES FILMS







LE DIMANCHE 7 FEVRIER — ***JOSEPHINE S'ARRONDIT*** - *Au cinéma le 10 février*
Interview exclusive de Marilou Berry et Mehdi Nebbou

LE DIMANCHE 14 FEVRIER — ***PATTAYA*** - *Au cinéma le 24 février*
Interview exclusive de Franck Gastambide, Malik Bentalha, Ramzy et Sabrina Ouazani

LE DIMANCHE 21 FEVRIER — ***THE REVENANT*** - *Au cinéma le 24 février*
Interview exclusive de Leonardo DiCaprio et Alejandro González Iñárritu

LE DIMANCHE 28 FEVRIER — ***ZOOLANDER N°2*** - *Au cinéma le 2 mars*
Interview exclusive de Ben Stiller et Owen Wilson

RETROUVEZ LES RENCONTRES DE CINEMA SUR CANALPLUS.FR

GER - EXEMPLAIRE NUMERIQUE



REMEMBER D'ATOM EGOYAN

LE RÉALISATEUR CANADIEN RACONTE UNE HISTOIRE DE VENGEANCE DANS L'AMÉRIQUE D'AUJOURD'HUI, OÙ LE RÉEL A DES ALLURES DE CAUCHEMAR ÉVEILLÉ. ATOM EGOYAN S'EXPLIQUE.

✖ PROPOS RECUEILLIS PAR THOMAS BAUREZ

SCÈNE 1

REMEMBER est un film de vengeance classique, sauf qu'à la place du héros macho, vous avez un vieil homme à la mémoire vacillante, qui peine à se déplacer. D'emblée, il y a comme une anomalie. Pour autant, le film se veut le plus simple possible. Christopher Plummer incarne Zev, un ancien prisonnier des camps de concentration qui veut retrouver un criminel nazi dans l'Amérique d'aujourd'hui. Cette séquence dans le train se situe dans les premiers temps du film. C'est le début du voyage de Zev. À ce stade du récit, tout semble à peu près normal, pourtant rien ne l'est vraiment. J'ai donc imaginé une lumière très claire, presque irréelle. L'utilisation d'une caméra HD permet de travailler la perfection de l'image. Cette séquence a été réalisé en studio. Nous avons construit l'intérieur d'un wagon avec un fond vert sur la fenêtre, sur lequel j'ai incrusté des images de paysages, qui devaient être en phase avec les émotions du personnage. Une forte concentration d'arbres pour exprimer l'agitation ; un ciel laiteux, dégagé pour traduire la fragilité de sa mémoire. La présence des enfants autour de lui incarne une image idéalisée de la famille, telle que les publicitaires essaient de nous la vendre. J'avais en tête *Blue Velvet*, de Lynch, où sous l'apparente normalité, le cauchemar laisse peu à peu ses traces.» ■



SCÈNE 2

LA SÉQUENCE avec le policier, fils du criminel supposé que recherche Zev, est plus violente. Là encore, le surnaturel est caché sous une couche de normalité. La disposition du mobilier, la décoration sommaire, tout paraît théâtral à la limite de l'expressionnisme. Le papier peint commence à partir en lambeaux, comme si le policier avait commencé à décorer les pièces sans les terminer. Cet homme est dépressif, il est seul. Nous sommes dans un tableau d'Edward Hopper, où tout n'est que désespoir. Lorsque Zev emprunte le couloir qui mène à la chambre du père, il y a deux portes. Elle sont bizarrement disposées, à angle droit l'une de l'autre. C'est absurde, aucun architecte ne ferait ça. Cela accentue ce climat onirique. La caméra s'avance doucement. Nous sommes dans un vertige, puis nous découvrons la chambre avec le drapeau nazi au mur et divers objets du III[e] Reich. C'est un choc. Cette pièce est éclairée façon musée. Le hasard des repérages a voulu que la façade de la maison que nous avons choisi soit proche d'une carrière. J'ai filmé une explosion et gardé le son que j'ai ensuite mixé et intégré légèrement durant toute la séquence. Ce bruit récurrent obsède Zev. Dernier détail : un ami m'a fait remarquer que l'étoile du policier rappelle l'étoile jaune que portait les juifs. Ce n'était pas prémédité, mais maintenant c'est très clair, évident. J'aime quand un film devient plus fort que vous.» ■

REMEMBER D'Atom Egoyan • Avec Christopher Plummer, Martin Landau, Bruno Ganz... • Sortie reportée au 23 mars

ARP SELECTION

BON PLAN VIDÉO

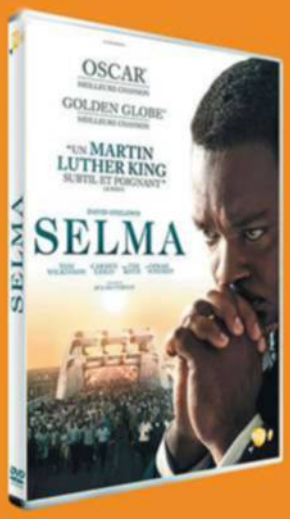




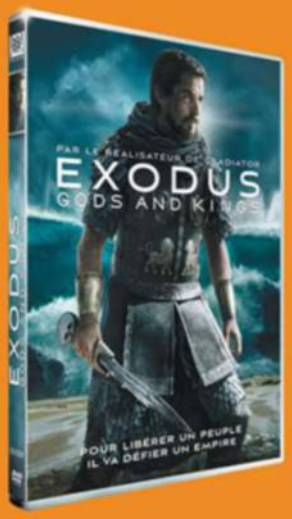




5 DVD = 30€*









© 2015 Twentieth Century Fox Home Entertainment LLC. All Rights Reserved.
© 2015 Pathé Distribution. Tous droits Réservés. All rights reserved.
RCS Créteil 775 661 390

* Offre valable du 15 décembre 2015 au 8 mars 2016 pour l'achat lors d'un même passage en caisse de 5 DVD de la selection à 10€. Offre valable dans tous les magasins Fnac participants et sur fnac.com (produits vendus et expédiés par fnac.com) non cumulable avec toute autre remise ou promotion réservée ou non aux adhérents, dans la limite des stocks disponibles.

fnac

ENCORE PLUS SUR FNAC.COM

GER - EXEMPLAIRE NUMERIQUE

SPOTLIGHT VU PAR SON VRAI HÉROS



MIKE REZENDES EST LE JOURNALISTE DU *BOSTON GLOBE* QUI A INSPIRÉ *SPOTLIGHT*. POUR *STUDIO CINÉ LIVE,* IL CONFRONTE LE FILM À SON ENQUÊTE, QUI RÉVÉLA LE SCANDALE DES PRÊTRES PÉDOPHILES.

✖ PAR SOPHIE BENAMON

DE L'ÉCRIT À L'ÉCRAN

MIKE REZENDES, membre de Spotlight, groupe des enquêteurs d'élite du *Boston Globe,* est mal à l'aise devant un micro. S'il accepte de donner une interview, c'est pour mettre en valeur deux causes qui lui tiennent à cœur : le journalisme d'investigation et la dénonciation des abus sexuels de l'église. «J'espère que le film donnera une deuxième vie à notre travail en touchant un public plus large. J'espère également qu'il donnera à d'autres victimes des prêtres le courage de témoigner, où qu'elles soient dans le monde. Et qu'il encouragera les diocèses à prendre des mesures pour éviter les crimes sexuels et à reconnaître ceux du passé.» ■

FIDÈLE À LA RÉALITÉ ?

COMMENT résumer, en deux heures, six mois d'enquête minutieuse, laborieuse, de travail complexe et pourtant porteur de tels enjeux ? «Jamais je n'aurais cru que notre enquête se transformerait en un film de cinéma si excitant. La plus grande partie de mon travail se passe assis à un bureau, à lire des tonnes de décisions judiciaires ennuyeuses ou à parler au téléphone.» Mais ce que Mike Rezendes apprécie le plus, c'est d'avoir évité la surdramatisation. «On sent néanmoins, et à juste titre, que Boston est la plus catholique des villes américaines. Les membres de l'équipe Spotlight, élevés dans le catholicisme, auraient pu être des victimes.» ■

HULK DANS SON MIROIR

LE JOURNALISTE n'a pas été étonné de voir l'interprète de Hulk dans la série *Avengers,* Mark Ruffalo, l'interpréter à l'écran. «Au début, il a commencé par quelques questions au téléphone, puis un jour, il s'est pointé chez moi. Il a ouvert son calepin et enregistré la conversation. J'étais un peu mal à l'aise, mais j'ai joué le jeu. Mark est le genre de garçon qu'on ne peut pas détester. Il est très sociable. J'ai été très impressionnée par sa générosité. Même si je ne suis pas dupe et si je sais qu'il se rapprochait de mon entourage pour enquêter sur moi !» Pour Mike Rezendes, Mark Ruffalo ferait un très bon reporter : «Il m'a même aidé dans une de mes enquêtes !» ■

UN FILM UTOPIQUE ?

SPOTLIGHT renvoie aux *Hommes du Président,* le film d'Alan J. Pakula qui relatait l'enquête sur le Watergate. Quarante ans plus tard, des scandales existent toujours, mais la presse est presque moribonde. «Dans les années 1980, c'était un business profitable. Aujourd'hui, c'est un truc de loosers. Les journaux sont en plein marasme économique.» Alors que la course à l'information n'a jamais été aussi folle, un film sur le journalisme d'investigation paraît anachronique. «C'est assez rare qu'un journal ait encore une équipe dédiée aux longues enquêtes. Le *Boston Globe* l'a gardée, malgré les plans sociaux. J'y travaille toujours. C'est inquiétant de voir ces journalistes disparaître. Ils sont un contre-pouvoir nécessaire.» ■

SPOTLIGHT De Tom McCarthy • Avec Mark Ruffalo... • Sortie : 20 janvier

KERRY HAYES/WARNER BROS.

TRUE DETECTIVE SAISON 2

L'intégrale de la saison 2 et le coffret des saisons 1&2 en DVD et Blu-Ray™



©2016 Home Box Office. Tous droits réservés.

fnac

ENCORE PLUS SUR FNAC.COM

ZOOOOM



BENOÎT FORGEARD DANS LES SOUS-SOLS DE L'ÉLYSÉE

DANS *GAZ DE FRANCE*, BENOÎT FORGEARD RACONTE UN PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE AUX ABOIS, JOUÉ PAR PHILIPPE KATERINE. LE CINÉASTE DÉVOILE EN EXCLUSIVITÉ DES OBJETS INSOLITES, CACHÉS DANS LES CAVES PRÉSIDENTIELLES.

✖ PAR LUI-MÊME

1

LE TIGRE NATURALISÉ

Présent de Bokassa au président Giscard d'Estaing à une époque où le tigre était un cadeau courant et redouté. L'animal, jugé encombrant, aurait été abattu par le président français à l'approche des élections, puis rangé au deuxième sous-sol. Valeur estimée : 17 €.

2

LES SOURCILS DE POMPIDOU

Les authentiques sourcils du président s'apparentent à une sorte de paire de moustaches ophtalmiques. Qui aurait pu se douter qu'il s'agissait de postiches ? Pompidou les portait-il pour renforcer son autorité ? Pour ses vœux à la presse, François Hollande aurait demandé à l'intendante du sous-sol de lui remonter la paire. Le retour en vogue du sourcil épais semble imminent. Valeur estimée : 3000 € la location à la journée. 2000 à l'unité.

3

LE MASQUE EN LATEX DE GEORGE W. BUSH

On s'étonnera de trouver cet article dans les réserves secrètes de l'Elysée, aux côtés d'un masque de même facture représentant le Président Clinton. Cadeau malicieux de l'équipe Obama ? Accessoires de carnaval en vue de la réception de la chancelière Merkel ? Ou simples effets personnels de Sarkozy l'Américain ? Valeur estimée : top secret.

4

LA FRANCE PROFONDE

Refusée à l'unanimité par l'association des musées de France, cette peinture effraie par sa vision glaçante d'une France disparue, d'un trou béant, épousant les contours de l'Hexagone. Visiblement influencé par Magritte, son auteur, le peintre déclariste, Michel Finance, en a fait don au président Mitterrand, qui, très emballé, a eu tôt fait de ranger la toile en lieu sûr.
Valeur estimée : 40 €.

5

LA MAQUETTE DU *FRANCE*

Le célèbre paquebot, version miniature, est une véritable pièce de collection, lorsqu'on sait qu'elle est l'œuvre de Jacques Chirac en personne. Pas moins de huit mille heures de travail furent nécessaires au chef de l'État pour réaliser cette merveille, avec l'aide précieuse de ses petits-enfants. Il est vrai que le pays allait tout seul à l'époque et que les présidents savaient s'amuser. 17 € avec ses chaloupes. ■

GAZ DE FRANCE De Benoît Forgeard • Avec Olivier Rabourdin, Philippe Katerine, Alka Balbir… • Sortie : 13 janvier

SHELLAC DISTRIBUTION

FREDERIC BRILLION VICTOR HADIDA SAMUEL HADIDA
PRÉSENTENT

OLIVIER GOURMET GEORGIA SCALLIET
DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE
DIMITRI STOROGE

L'ODEUR DE LA MANDARINE

UN FILM DE GILLES LEGRAND

" DU GRAND CINÉMA "
LE PARISIEN / AUJOURD'HUI EN FRANCE

" UNE ROMANCE ÉLECTRIQUE "
MARIE CLAIRE



LE 8 FÉVRIER EN DVD,
BLU-RAY ET VOD SUR cinéma[s] à la demande

METROPOLITAN FILM & VIDÉO EPITHETE STUDIO cinéma

GER - EXEMPLAIRE NUMERIQUE

THE WOLFPACK...

CE DOCUMENTAIRE SUR UNE FRATRIE FRAPPADINGUE – COUPÉ DU MONDE MAIS PAS DU CINÉMA – SORT DIRECTEMENT EN DVD ET VOD. UN PETIT CHOC. PORTRAIT. ✖ PAR THOMAS BAUREZ

1 D'OÙ VIENNENT-ILS ?

IL Y A CINQ ANS, en plein cœur de l'East Village à New York, la réalisatrice Crystal Moselle est frappée par l'attitude de ces six garçons, qui remontent en courant la 1re avenue. Longs cheveux noirs, allure déglinguée… La copine de la réalisatrice les compare à une meute de loups (d'où le titre *The Wolfpack*). Crystal Moselle les rattrape et engage la conversation : «Ils m'ont expliqué qu'ils n'étaient pas censés parler aux inconnus. Quand je leur ai dit que j'étais réalisatrice, ils m'ont répondu tout excités : "Nous voulons justement entrer dans l'industrie cinématographique !"» L'étrange aventure *The Wolfpack* vient de débuter. ■

2 QUI SONT-ILS ?

BHAGAVAN, Govinda, Jagadisa, Krsna, Mukunda et Narayana sont six frères. Ils ont entre 18 et 23 ans. S'ils courent dans la rue et disent ne pas parler aux inconnus, c'est qu'ils passent la plupart de leur temps reclus dans l'appartement familial. Leurs parents, inquiets de la violence de la société, ont préféré les préserver du monde extérieur. Leur éducation passe uniquement par les films qu'ils regardent en boucle et dont ils signent des remakes de fortune : *Pulp Fiction*, *Reservoir Dogs*, *The Dark Knight*, *Halloween*, *2001*… Lorsque Crystal Moselle les alpaguent dans la rue, les six frères pensent s'ouvrir au monde. *The Wolfpack* sera une manière d'accompagner cette émancipation. ■

3 QUE FONT-ILS ?

THE WOLFPACK est composé d'images d'archives qui montrent les six frères à différentes étapes de leur vie. Le cadre de l'appartement familial reste invariablement le même. On voit les frères bloqués devant la télé ou déguisés en héros – plus ou moins supers –, se renvoyant des dialogues à la figure. Les parents font des apparitions furtives. La mère fait figure de tutrice, et le père, la plupart du temps avachi dans un canapé, ressemble à un gourou fatigué. À part les assistantes sociales, Crystal Moselle est leur première «amie» à s'introduire dans leur intimité. «Quand j'ai débarqué dans leur histoire, les garçons avaient déjà commencé leur rébellion contre leur père et l'équilibre au sein du foyer avait déjà évolué. Ce que j'ai fait, c'est les encourager à explorer leur intérêt pour la mise en scène.» ■

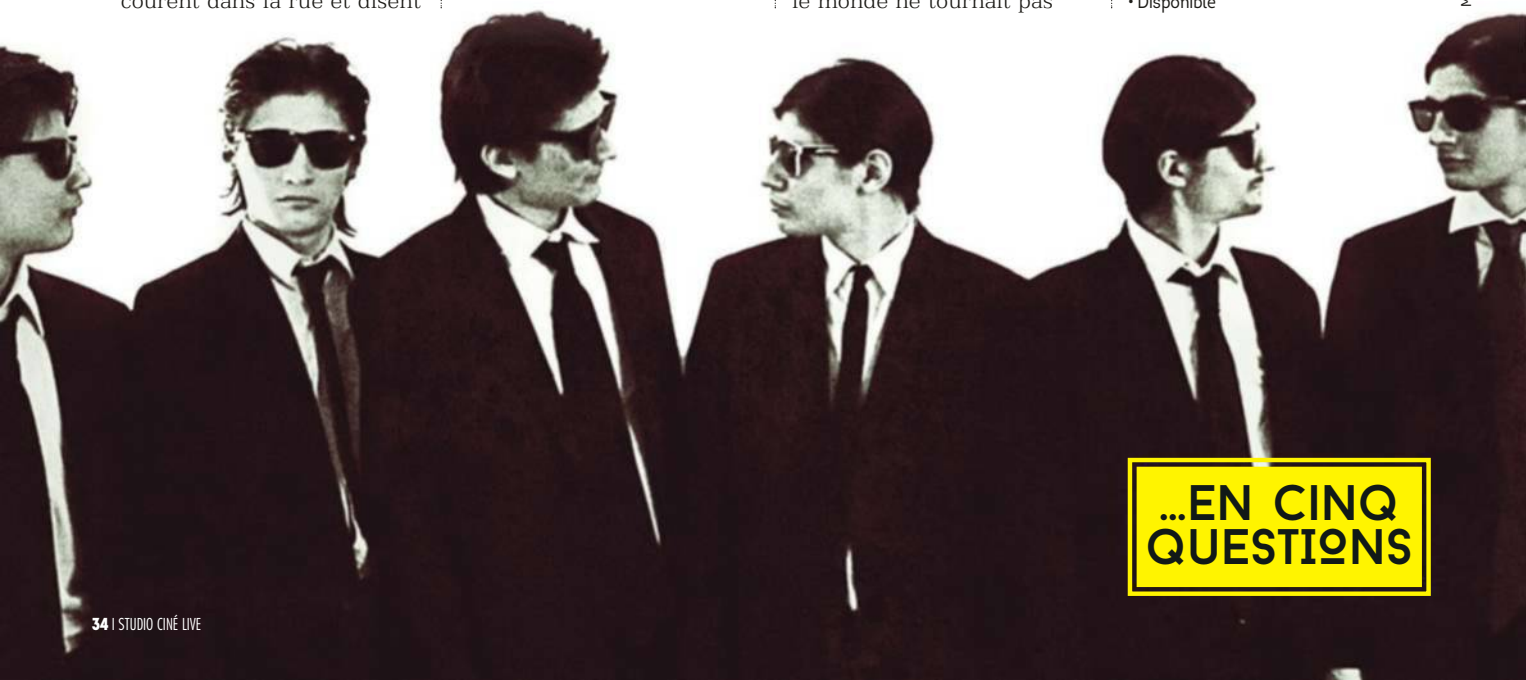
4 OÙ VONT-ILS ?

LES SIX FRÈRES n'ont aujourd'hui qu'une idée en tête : devenir les nouveaux Quentin Tarantino. Certains ont toutefois découvert que le monde ne tournait pas qu'autour du cinéma. Dans une interview en bonus, deux d'entre eux déclarent s'imaginer rockeurs, un autre est prof de yoga et s'investit dans la vie associative de son quartier, histoire de rattraper le temps perdu.

5 COMMENT VONT-ILS ?

«J'AI L'IMPRESSION d'être un être humain grâce à ce projet !», avoue le plus sérieusement du monde Mukunda. De son côté, Jagadisa explique, le sourire en coin : «Nos rapports aux autres ont changé. On avait quand même un petit problème psychosocial !» Hilarité approbatrice des frérots. En bonus de l'édition DVD, on suit la fratrie accomplissant une partie de son rêve : visiter Hollywood. Outre les figures imposées (visite des lieux de tournage…), ils sont reçus par William Friedkin et David O. Russell. Deux cinéastes connus pour leurs excentricités, qui restent toutefois béats devant la bizarrerie de la bande. ■

THE WOLFPACK DVD et VOD • Documentaire de Crystal Moselle • Luminor • Disponible



MAGNOLIA PICTURES/A. GUILLON/FILMS DISTRIBUTION

...EN CINQ QUESTIONS

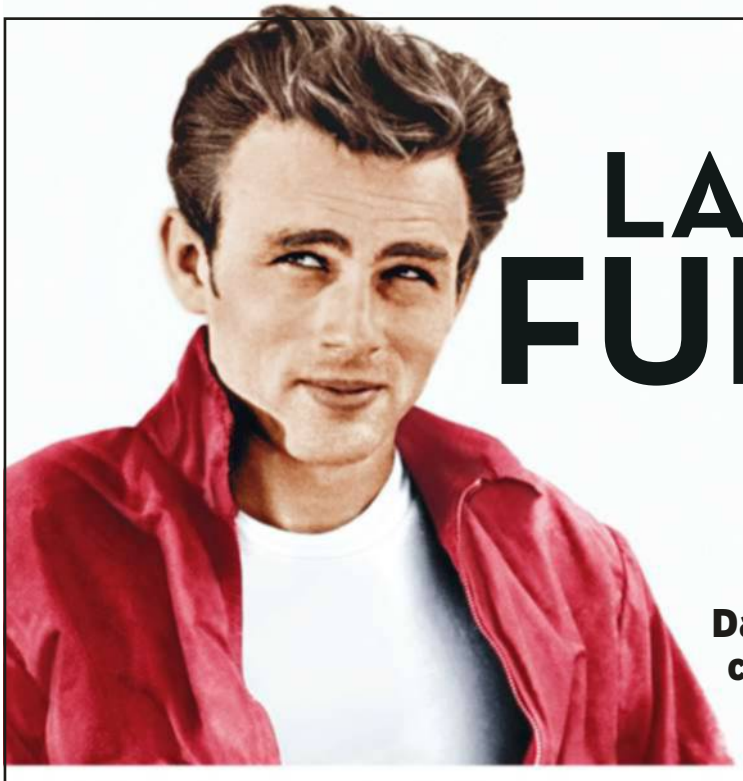
À NE PAS MANQUER

LE NOUVEAUX HORS-SÉRIE DE STUDIO Ciné Live



AG20518

En vente actuellement



LA FUREUR DE LIRE

Dans un bouleversant roman choral, PHILIPPE BESSON livre un vibrant hommage à JAMES DEAN.



PHILIPPE BESSON

En 2001, Philippe Besson écrit son premier roman, *En l'absence des hommes*, qui rencontre un vif succès et reçoit le prix Emmanuel-Roblès. La même année, il publie *Son frère*, adapté au cinéma par Patrice Chéreau. *L'Arrière-saison*, paru en 2002, est à son tour récompensé par le grand prix RTL-Lire 2003. L'écrivain est également l'auteur d'*Une bonne raison de se tuer*, de *De là, on voit la mer* ou encore de *La Maison atlantique*. S'affirmant aussi comme scénariste, il a signé notamment les scénarios de *Mourir d'aimer* (2009), de *Raspoutine* (2011) et de *Nos retrouvailles* (2012), tous trois réalisés par Josée Dayan. *Un tango en bord de mer*, sa première pièce, a été jouée à Paris à l'automne 2014. Son nouveau roman, *Les Passants de Lisbonne*, paraît en janvier chez Julliard.

Le 30 septembre 1955, James Dean meurt au volant de sa Porsche 550 Spyder sur une route de Cholame (Californie). Soixante ans plus tard, l'écrivain Philippe Besson rend hommage à « Jimmy » avec *Vivre vite*, qui paraît en poche en janvier. Pour replacer l'icône dans son époque, l'écrivain et dramaturge français a choisi de faire défiler pas moins de trente personnes l'ayant connue de très près : sa mère, son père, ses oncles et tantes, des professeurs d'éducation physique ou d'art dramatique, des colocataires, des agents, des amants, Elia Kazan, Tennessee Williams, Nicholas Ray, des stars comme Elizabeth Taylor, Natalie Wood ou Marlon Brando et... James Dean lui-même. Plutôt que de raconter la vie et la mort de Dean, le livre fait intervenir ces témoins comme le ferait un documentaire télé.

Tour à tour, en une ou plusieurs prises de parole, ils racontent leur rencontre avec Jimmy, des anecdotes, des tranches de vie. Ils donnent ainsi une dimension vivante à des propos qui, pourtant, viennent non seulement du passé mais de l'éternité : à l'exception d'une seule, ce sont des voix d'outre-tombe que Besson a convoquées. Parfois, il a totalement inventé leurs propos, parfois non, en se basant sur des témoignages ou des ouvrages existants. *Vivre vite* nous fait traverser le destin de James Dean : enfance marquée par le deuil de la mère et par le départ du père au front, adolescence tourmentée, jeunesse fulgurante, les classes de théâtre et l'Actors Studio, puis la carrière à l'écran. Mais les voix choisies par Besson ne racontent pas seulement l'acteur, elles dessinent aussi un portrait de l'Amérique. Et de son homophobie. Car, si le livre appuie sur l'ambivalence de Dean, bisexuel dont les amants furent plus nombreux que les maîtresses, sans doute est-ce parce qu'il fallut attendre fort longtemps après sa mort (les années 1990) pour que l'homosexualité de Jimmy soit (timidement) évoquée au grand jour. C'est ce qui rend plus poignantes les confessions des amants, et ce qui confère du pouvoir au propos sous-jacent de cet ouvrage. Où l'on se dit que le romancier aurait pu s'amuser davantage encore avec certains « témoins » du passé, devenus ses personnages le temps d'un livre : on aurait, par exemple, aimé que l'un d'eux envoie balader d'un revers de main le micro invisible de l'écrivain. Un sacré générique que ce livre, qui remporte néanmoins le pari narratif qu'il s'était fixé : celui d'un mausolée mémoriel et moderne. ●



Vivre vite **par Philippe Besson, 216 pages, 10/18, 7,10 €. En librairie le 21 janvier.**

© Rue des Archives/Everett - © Maxime Reychman



VIVRE VITE : EXTRAITS



Elia Kazan, réalisateur

« Sauf que voilà, Dean était incroyablement talentueux. Quand il décidait de murmurer ou de marmonner son dialogue au lieu de le dire à intelligible voix, c'était une trouvaille de génie. Quand il changeait une réplique alors que la caméra avait déjà commencé à tourner, la plupart du temps il avait raison. Quand il sombrait dans la violence pure, ses partenaires étaient abasourdis et déroutés, mais derrière la caméra, ça donnait des scènes d'anthologie. Alors je lui pardonnais ses frasques. On pardonne tout aux types très doués. »



Marlon Brando, acteur

« Je suis resté moins d'une heure. Je ne vais pas vous mentir : je me souviens à peine de cette rencontre. En tout cas, ça m'a plu d'apprendre que le petit foutait le bordel sur un plateau. Au moins il avait du caractère. Et puis il avait l'air de savoir ce qu'il voulait. »



Natalie Wood, actrice

« Si je devais le résumer ? Si je devais le résumer, je dirais tout simplement que c'était un garçon à part. Et insaisissable. On croisait sa route et, dès qu'on s'attachait à lui, il repartait. »



Elizabeth Taylor, actrice

« Il était sans doute plus difficile à briser que Monty, qui était en cristal, mais on sentait ses failles, ses incertitudes, on devinait ses gouffres. Il masquait tout ça derrière une fausse brutalité, une nonchalance forcée, une incroyable maladresse. La vérité, c'est qu'il était poursuivi par des fantômes. Et rongé par des démons. »



« Je vais passer le Nouvel An à New York. Je ferai comme tout le monde, j'irai regarder les lumières à Times Square au milieu de la foule et me saouler dans un bar, peut-être chez Jerry. Je trouverai toujours quelqu'un pour m'accompagner. Cette ville grouille de solitaires. Je ne sais pas ce que je dois penser de ces derniers mois. J'ai l'impression que rien ne dure, que tout me file entre les doigts. Je me faisais une fête de tourner avec Kazan, et un jour on m'a dit que c'était terminé. J'ai compris qu'il arrive toujours un moment où on doit ranger ses affaires, éteindre la lumière, s'en aller, mais pourquoi ça arrive si vite ? On a l'impression que tout nous appartient, et on vient nous l'enlever. »

JAMES DEAN

FILMOGRAPHIE

À L'EST D'ÉDEN 1955



La première fois que James Dean a rencontré Elia Kazan, qui voulait le diriger dans *A l'est d'Eden*, il lui a proposé de faire un tour en moto au lieu de discuter du film. Kazan a accepté et a vécu ainsi sa plus mémorable virée en moto.
Le dernier jour du tournage d'*A l'est d'Eden*, James Dean a éclaté en sanglots dans sa loge, en disant : « Le film est fini. »

LA FUREUR DE VIVRE 1955



Lorsque Natalie Wood a rencontré James Dean, elle a été immédiatement intriguée : à la première journée de répétition, il est entré par une fenêtre ouverte plutôt que par la porte.

GÉANT 1956



Avant de tourner sa première scène avec Elizabeth Taylor dans *Géant*, Dean était tellement nerveux qu'il a décidé de dézipper son pantalon et d'uriner devant toute l'équipe du film. Lorsque, plus tard, on lui a demandé d'expliquer son comportement excentrique, Dean a répondu que s'il pouvait faire ça devant tout le monde, il pouvait faire n'importe quoi avec Elizabeth Taylor face à la caméra.

James Dean a été le premier acteur à être nominé aux Oscars à titre posthume (en 1956 pour *A l'est d'Eden* et en 1957 pour *Géant*). Il a reçu un Golden Globe du meilleur acteur, après sa mort également, pour *A l'est d'Eden*.

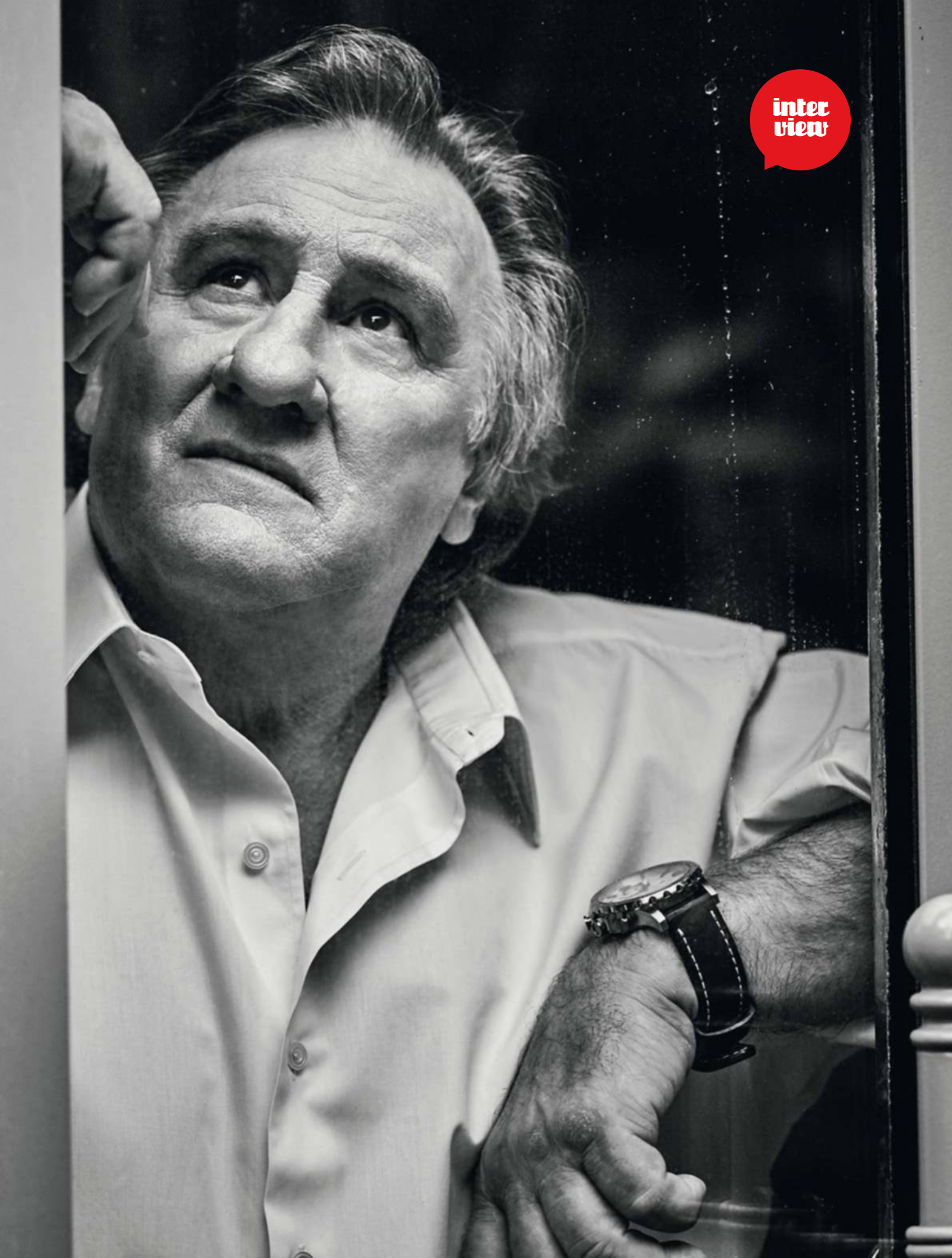
© Rue des Archives/BCA/RDA /BCA /BCA /Everett



L'homme TRANQUILLE

À l'occasion de la prochaine sortie de ***Saint Amour,*** Gérard Depardieu a accordé à ***Studio Ciné Live***, un entretien exclusif. Il y parle de cinéma, de sa carrière, de ses rencontres. Un grand acteur se dévoile avec humour et simplicité. Et quelques piques ici ou là...

✖ **PROPOS RECUEILLIS PAR** ÉRIC LIBIOT **PHOTO** MARCEL HARTMANN POUR *SCL*


interview

GER - EXEMPLAIRE NUMERIQUE

Il est arrivé en scooter, nous a ouvert grand les portes de sa maison et a dit oui à tout. Aux photos ici, puis là, puis dans le jardin, puis pendant l'entretien ; au changement de chemise sans râler, alors qu'on connaît des tonnes d'acteurs qui rechignent à juste remonter leurs chaussettes ; au bavardage sur le cinéma à l'occasion de l'hommage que lui rend la Cinémathèque française et, surtout, de la sortie en salle, le 2 mars, de *Saint Amour,* de Benoît Delépine et Gustave Kervern, avec Benoît Poelvoorde, road-movie viticole et poétique d'un père et d'un fils sur les routes de France. Simple, touchant, décalé, souriant.

Interviewer Gérard Depardieu est une vraie fausse entreprise à risques. Il faudrait craindre les éclats de voix, les provocations, les emportements, les moqueries, les départs intempestifs au milieu d'une phrase. Pas du tout. L'homme est bienveillant et s'installe facilement et tranquillement dans la conversation. Il faut juste savoir que tout est possible. Que les digressions sont nombreuses, que le coq passe à l'âne, que la rencontre s'apparente à un long fleuve plus ou moins tranquille.

Depardieu parle du cinéma, de la vie, de Blier et de… Jason Statham. Installez-vous et laissez-vous porter par le fil d'une parole libre et simple, celle d'un homme qui raconte une époque et se raconte lui-même.

Nous allons parler cinéma, Gérard. Vous n'avez rien contre ?

Gérard Depardieu : Non, pas vraiment. Enfin, bon. On va voir…

Il n'y a pas très longtemps, vous m'aviez dit que l'exercice ne vous plaisait pas vraiment…

Le cinéma, il vaut mieux le voir. Godard en parle bien. Moi, non. Maurice Pialat ne parlait jamais cinéma. Jean Renoir, lui, évoquait le passage du noir et blanc à la couleur lié au travail de peintre de son père ; c'était très beau. Finalement, les gens qui font du cinéma en parlent peu.

Avec Pialat, vous ne parliez pas cinéma ! ?

Non, jamais. Ce qu'il aimait bien, c'était causer technique, objectifs. On ne le sait sans doute pas assez. Maurice adorait imaginer des plans séquences, par exemple. Ce qui le fascinait, c'était tout ce qui pouvait arriver pendant que la caméra tournait. La magie du cinéma. L'émotion qui ne se travaille pas. Qui échappe à tout le monde. Tout ça capté par un objectif, une lentille, une sorte de caillou pour ainsi dire. Pialat aimait aussi attraper le temps. Son cinéma est moins nourri de dialogues que d'émotions. C'est évident dans *Sous le soleil de Satan.* Dans *À nos amours* également. Les émotions viennent dans ce fatras qu'est la construction d'un plan. Ce que personne ne peut prévoir et qui se transforme en émotion.

C'est peut-être l'un des paradoxes du cinéma : la nécessité de maîtriser une technologie très pointue pour capter quelque chose de mystérieux.

Oui, et ce quelque chose, ce mystère, je ne le ressens plus vraiment dans le cinéma d'aujourd'hui. Tout semble trop calculé. L'autre jour, je regardais *Le fugitif,* avec Harison Ford. Le film n'a pas pris une ride. Il y a un charme, une simplicité… Alors que les films récents sont parfois déjà vieux. Trop d'images. Des acteurs trop présents. Moi, j'aime bien Jason Statham. Il ne rigole jamais, il est d'un bloc. Massif, minéral. Il fait un cinéma pas prétentieux. J'aime Bruce Willis, mais il est dans le chewing-gum maintenant. Statham, c'est du brut. Je suis toujours encombré par les attitudes et les mimiques des comédiens. C'est le résultat de l'époque dans laquelle on vit. On n'est plus habitué à voir de longs plans. Ce qui ne veut pas dire que le cinéma d'aujourd'hui est mauvais. Disons qu'il se contente de peu. Il n'y a pas longtemps, j'ai revu *Jeanne d'Arc,* de Dreyer. C'est terriblement théâtral, captivant vingt minutes, après quoi je passe à autre chose, mais tout de même quel talent dans le plan, le cadre, la photo… Ça a de la gueule.

Vous passez donc de Dreyer à Statham sans aucun problème…

Staham est un comédien dreyerien. Les acteurs bougent trop aujourd'hui. On sait tout de leur personnage avant qu'ils balancent une réplique. C'est dommage parce que le film en pâtit forcément.

Observez-vous la façon dont jouent les acteurs ou essayez-vous plutôt de suivre l'intrigue ?

J'essaye de percevoir ce qui échappe au cinéma. Ce qui m'émeut. Une caméra qui traîne, un plan qui flotte. Le problème, c'est que je vois le travail. Je sais immédiatement comment le truc est fabriqué. Du coup, le plaisir disparaît. Je vois la place de la caméra, le top départ de la figuration, le réalisateur devant son combo… Il n'y a que les mélos que j'adore, des trucs mielleux, genre romans-photos

Y a-t-il des films que vous avez détestés récemment.

Oui, *American Sniper,* d'Eastwood. Je n'aime pas ces films où chacun joue à la guerre. Je préfère regarder les infos.

***American Sniper* parle aussi des grands perdants du rêve américain. Ce n'est pas uniquement un film de guerre…**

Là, vous virez intellectuel…

Comme si vous ne l'étiez pas…

Pas au cinéma, en tout cas. *American Sniper* est une façon naïve de voir la guerre. Tout ce dont j'ai horreur.

Mais c'est du John Huston, le rêve dézingué…

Huston, oui. Eastwood, non. Je le préfère quand il fait l'acteur chez Sergio Leone. Il y a une distanciation avec le western qui fonctionne. Dans le genre film de guerre, je suis davantage amateur de *La ligne rouge,* de Malick. Ou, puisque vous parliez de rêve américain, de *There Will Be Blood,* d'Anderson. Là, oui. Question plaisir de cinéma, je suis servi. Les acteurs peuvent en faire des tonnes, ça ne me dérange pas. Daniel Day Lewis ou Paul Dano sont dans l'hystérie absolue. C'est l'Amérique, la vraie, la cruelle, non pas celle qu'on voit dans *American Sniper.* Celle-là est vulgaire, pornographique même…

«JE NE RESSENS PLUS VRAIMENT DE MYSTÈRE DANS LE CINÉMA D'AUJOURD'HUI. TOUT SEMBLE TROP CALCULÉ.»

La cinémathèque française vous rend hommage…

Oui, j'ai entendu ça…

Vous êtes au courant quand même ! ?…

Oui, Costa-Gavras m'a demandé de venir présenter des films, j'ai refusé. Je n'ai pas envie. Le milieu du cinéma est

MARCEL HARTMANN









GER - EXEMPLAIRE NUMERIQUE

devenu politique, ça m'emmerde. Ils veulent me rendre hommage, je ne peux pas les en empêcher puisque je suis un personnage public, mais je n'ai pas du tout envie d'y participer. Ça me gonfle. Quand le cinéma arrêtera de se cirer les pompes, on verra. J'ai tourné dans deux cents films, je n'ai pas besoin de la cinémathèque. Les expositions de Renoir ou de Truffaut qu'elle a organisées étaient très réussies. Il vaut donc mieux être mort pour y aller.

Est-ce aussi parce que vous n'aimez pas regarder en arrière, vos films, votre carrière…

Non, ce n'est pas ça. Je n'aime pas beaucoup revoir mes films, mais ça va. Le Chabrol par exemple, j'aime bien. Quand je revois *Bellamy,* il n'y a plus d'acteurs. Il y a un personnage : Chabrol. C'est un cinéma qui se regarde comme on lit un roman de Simenon. C'est simple. Intelligent. Chabrol fait partie de ces gens qui ne démodent pas le cinéma. Les histoires sont là, les acteurs ne chargent pas trop, il y a de la bonhomie séduisante.

Comment vous regardez-vous à l'écran ?

Je regarde surtout les autres et j'écoute une histoire. Ça passe par l'émotion. Mais je peux être ému par le personnage que j'interprète. Dans *Cyrano de Bergerac,* il y a des moments incroyablement émouvants. Aussi parce qu'il y a un cadre, un décor, et surtout une langue.

Et un acteur…

L'acteur, il peut faire ce qu'il veut, regardez dans les films de Godard…

Je ne parle pas de Godard, je parle de vous. Vous n'êtes pas mauvais dans Cyrano…

Il est difficile d'être mauvais dans *Cyrano de Bergerac.* Même Torreton est bon.

N'est-ce pas de la fausse modestie ?

Non, c'est vrai. On peut gesticuler comme Belmondo le faisait au théâtre, n'empêche que les mots de Rostand arrivent, touchent et s'arrangent avec la musique intérieure de chacun. Comme chez Rilke ou Bernanos.

«JOUER LA COMÉDIE, C'EST LE SEUL MÉTIER OÙ ON FAIT DES HOLD-UP SOUS PROTECTION DE LA POLICE.»

Vous arrive-t-il de vous juger ? Tiens, là je suis bon, là, beaucoup moins…

Non, je ne suis pas suffisamment intéressé ni à ma personne ni au cinéma. Ce que j'aime dans un film, ce sont des moments. Il en faut six ou sept par films et ça me va.

Tout ce qu'on a pu écrire sur vous : «Un monstre de cinéma», «le plus grand acteur du monde», «il y a un avant et un après Depardieu», «il a révolutionné le jeu d'acteur». Ça vous amuse ou ça vous intéresse ?

C'est lourd.

Lourd à porter ?

Non, lourd dans le sens vulgaire. On parle davantage de moi quand je pisse dans un avion… Bon, ça fait un tout. C'est un mélange avec la vie qu'on me prête. Je veux bien entendre que de là où je viens, cette vie est surprenante. Que les mots que je dis puissent émouvoir les autres. Sans fausse modestie, quand on est dans la lumière et quand on est à ce point protégé, on ne va pas, en plus, se gargariser de compliments. Jouer la comédie, c'est le seul métier où on fait des hold-up sous protection de la police.

C'est bien résumé. Mais vous avez quand même une belle carrière. Vous passez de Duras à Zidi, de Godard à Sautet. Elle vous plaît cette carrière ! ?…

J'ai une chance inouïe d'avoir rencontré tous ces gens sans forcément les comprendre et de faire partie de leur aventure artistique.

Sans les comprendre : c'est-à-dire ?…

Parfois, Marguerite Duras était un peu ailleurs. Un jour que nous tournions *Nathalie Granger,* elle m'a dit : «Je vais changer ma raie de côté et je pense que ça aidera le personnage.» Elle se recoiffe et me demande comment elle est. Parfaite. Et on a rejoué la scène. Je n'ai pas vraiment compris mais ça m'a plu. Avec Bertolucci aussi, c'était une aventure. On a tourné pendant quinze mois.

Vous rendiez-vous compte que vous participiez à un film singulier ?

Oui, mais ce qui m'énervait le plus, c'était de parler anglais. Je ne comprenais rien à ce que me disait le coach. J'ai fini par y arriver. Mais je parle mieux l'anglais quand je le lis. Ou quand je l'entend à l'oreillette et que je le répète. Je suis plus musicien qu'acteur, finalement.

Voilà pourquoi vous utilisez une oreillette…

Elle ne me donne pas la note mais la partition. Après, c'est une question de respiration et de rythme.

Pour vous avoir vu sur un tournage avec vos fiches de dialogues étalées partout, vous avez une façon incroyable de lire un texte et de le restituer comme si vous l'inventiez sur le moment. Comment faites-vous ?

Beaucoup d'acteurs essayent mais n'y arrivent pas. Lire le texte, ce n'est pas être fainéant. Quand je tombe sur un type comme Blier, maniaque de la virgule, ce qui me va parfaitement, car je déteste l'improvisation, eh bien, je préfère lire mes dialogues pour ne rien oublier. Pour *Cyrano,* c'est autre chose : on a eu trois mois de répétition et le texte a le temps de rentrer. Dans ce genre de pièce, c'est le rythme des autres qui te donne le tien. Les vers à douze pied, c'est magique. Pour un mec assoiffé comme moi, avoir douze vers à pied, c'est une régalade…

Donc cette oreillette…

J'ai fait ce métier pour ne pas travailler. Au final, j'ai travaillé trois fois plus que n'importe qui. J'ai d'abord dû me faire comprendre des autres, moi qui étais incapable d'entendre, donc de parler. J'ai découvert les mots et mon appétit était gigantesque. Les classiques du théâtre m'enchantaient. J'ai toujours été très sensible au texte et à la ponctuation.

Vous disiez que ce n'est pas la fainéantise : mais c'est quoi ? Vous vous sentez plus juste ?

Avec l'oreillette, je regarde les acteurs dans les yeux. Ce qui les trouble parfois, d'ailleurs. À tel point qu'ils en oublient le texte. Alors, j'évite de les regarder et je parle ailleurs.

Ils ont peur que vous les jugiez ?

Je ne sais pas, mais ça les trouble. Un acteur qui sait son texte, c'est fragile. S'il veut aussi le vivre, ça devient compliqué. J'imagine que le regard de l'autre l'empêche de le vivre justement. Au théâtre, j'ai joué *Home* avec Michael Lonsdale. Un soir, il s'est amusé à jouer en

MARCEL HARTMANN

GER - EXEMPLAIRE NUMERIQUE

fermant les yeux. J'ai été incapable de me souvenir de mon texte. Dans une autre pièce, *Les gens déraisonnables sont en voie de disparition*, de Peter Handke, j'ai tellement fermé les yeux que je me suis endormi… J'ai été réveillé par le silence. Mes partenaires étaient furibards. J'ai attendu, j'ai pris le temps, et j'ai recommencé à parler. Personne ne s'était rendu compte de rien vu que dans la salle, ça dormait aussi…

Vous avez tourné sept films avec Bertrand Blier. Est-ce un hasard si c'est avec lui que vous avez le plus travaillé ?

Bertrand faisait respirer le cinéma. Ça me plaisait. Il a une patte, une écriture et une grande maîtrise technique. Son esprit me touche. Caustique, émouvant. Il y a une souffrance pudique chez lui. On l'a traité de misogyne, il ne l'est évidemment pas. Regardez *Trop belle pour toi.* Mais il en a souffert. Comme Pialat. On l'a traité de tous les maux. Maurice, c'était un peintre. Il était coupé du monde. Une perpétuelle insatisfaction de son travail qui pouvait se traduire par un comportement très cru.

Comment aimez-vous être dirigé ?

Je n'ai pas vraiment besoin d'être dirigé, en fait. Selon l'objectif, la lumière, la direction du rail de travelling, je sais exactement comment va se dérouler la scène. Donc, je sais comment la jouer. Je le fais malgré moi. J'ai appris ça très tôt, car j'ai toujours été curieux de tout. Quand on sait ces choses-là, on perd moins de temps.

La dernière fois qu'on s'est vus, vous m'aviez dit avoir tourné *Les valseuses* sans vous rendre compte que le film était nouveau et provocant. Difficile à concevoir quand on voit ce qu'était le cinéma français à l'époque.

On ne savait pas du tout ce que le film allait donner. On était loin de penser au succès. Avant, dans le même état d'esprit, il y avait eu *Easy Rider* et *La vallée,* de Barbet Shroeder. Deux histoires de défoncés. Qui ont vieilli, d'ailleurs. *Les valseuses,* c'est l'histoire de deux types qui veulent du cul. Rien ne me surprenait parce que j'avais vécu ça tous les jours chez moi. Il y a du sexe, mais il est très libre. La petite Huppert, elle dit «merci pour tout» après avoir couché avec Patrick [Dewaere] et moi. Elle n'a d'ailleurs jamais été aussi bonne que dans ce «merci pour tout». Il n'y a pas beaucoup de gamines qui peuvent s'exprimer ainsi. C'était l'aube d'une grande actrice. Jeanne [Moreau] aussi était sublime. Ce qui n'est pas toujours le cas. Je vous rassure, moi aussi je fais parfois n'importe quoi. Les grands films, c'est une alchimie étrange qui lie les acteurs, le scénario, la mise en scène, l'époque… Les personnages sortent de l'écran. Dans *Saint-Amour* avec Benoît [Poelvoorde] et Vincent [Lacoste], il se passe la même chose. Ces deux-là sont des natures. Ils n'ont pas de tics. Benoît se donne à 150 %. J'ai même parfois peur pour lui, comme les gens ont pu avoir peur pour moi lorsque je donnais l'impression de déborder.

Les années 80-90 sont magnifiques, vous enchaînez les grands films. Les années 2000, en revanche, ne sont pas terribles. Baisse de qualité très sensible.

Je passais mon temps dans les avions. Je servais de go-beetwen pour les affaires des uns et des autres. J'allais à Cuba voir Fidel Castro qui avait adoré *Danton* et *Vatel.* J'avais fait cent cinquante films et pas des daubes. J'ai gagné des prix et des emmerdes. Pendant ces années, j'ai appris à connaître le monde la finance. Encore des rencontres.

Entendre que Depardieu était perdu pour le cinéma français…

Je m'en foutais complètement.

Comment êtes-vous redescendu sur terre ? Vous semblez reprendre votre carrière en main depuis quelques temps

J'ai repris, oui, mais sans être payé pour ne rien devoir au fisc français. J'ai fait *The Valley of Love* gratuitement. Je touche si le film marche.

Pourquoi acceptez-vous de tournez dans une série télé comme *Marseille* ?

J'avais vu le film d'Emilio Siri, *Ennemis intimes* sur la guerre d'Algérie. Le gars m'intéresse. J'ai lu un épisode de la série ; c'était bien. Le projet a mis du temps à se finaliser. Je n'en avais plus entendu parler parce que la production pensait que je n'étais pas gérable sur un plateau…

On vous voit ainsi…

Oui, c'est bizarre hein ? Bref, j'ai lu l'ensemble, c'était toujours bien. Le tournage a duré trois mois. J'ai vécu à l'hôtel. J'aime de plus en plus vivre à l'hôtel.

Pourquoi cette image de personnage ingérable ?

Je ne sais pas. J'ai dû l'être à une époque. Je me suis trouvé ingérable moi-même. Quand je buvais beaucoup. Mais j'ai toujours tenu mes engagements et mes rôles. Sur *Le choix des armes,* Montant m'a engueulé parce que j'avais tourné une scène alors que j'étais saoul. C'était la nuit et la nuit, à l'époque, je picolais. On l'a retournée de jour, c'était beaucoup mieux.

Delépine et Kervern, avec qui vous avez tourné *Mammuth* et *Saint Amour,* sont des types qui doivent vous plaire : libres, anars…

J'avais beaucoup aimé jouer dans *Mammuth*. Je comprends l'esprit Groland, dont il sont issus, mais je n'y adhère plus. On se fout de tout. Ça m'énerve.

Pourquoi avez-vous retourné avec eux, alors ?

J'étais content de tourner avec Benoît. C'est un être humain magnifique. Honnête, à vif, cultivé. Il connait la douleur mais il ne l'étale pas. J'avais envie de retravailler avec lui après *L'autre Dumas.* Et avec mon petit Lacoste que j'aime aussi beaucoup.

«J'AI DÛ ÊTRE INGÉRABLE À UNE ÉPOQUE. MAIS J'AI TOUJOURS TENU MES ENGAGEMENTS ET MES RÔLES.»

Que va-t-il se passer en 2016 ?

Je tourne avec Erik Zonca un polar à côté de Romain Duris. Puis, le film de Fanny [Ardent], parce que c'est Fanny et ça me suffit. Puis dix jours de tournage avec Huppert sur le prochain Serge Bozon. Pour l'instant, c'est tout.

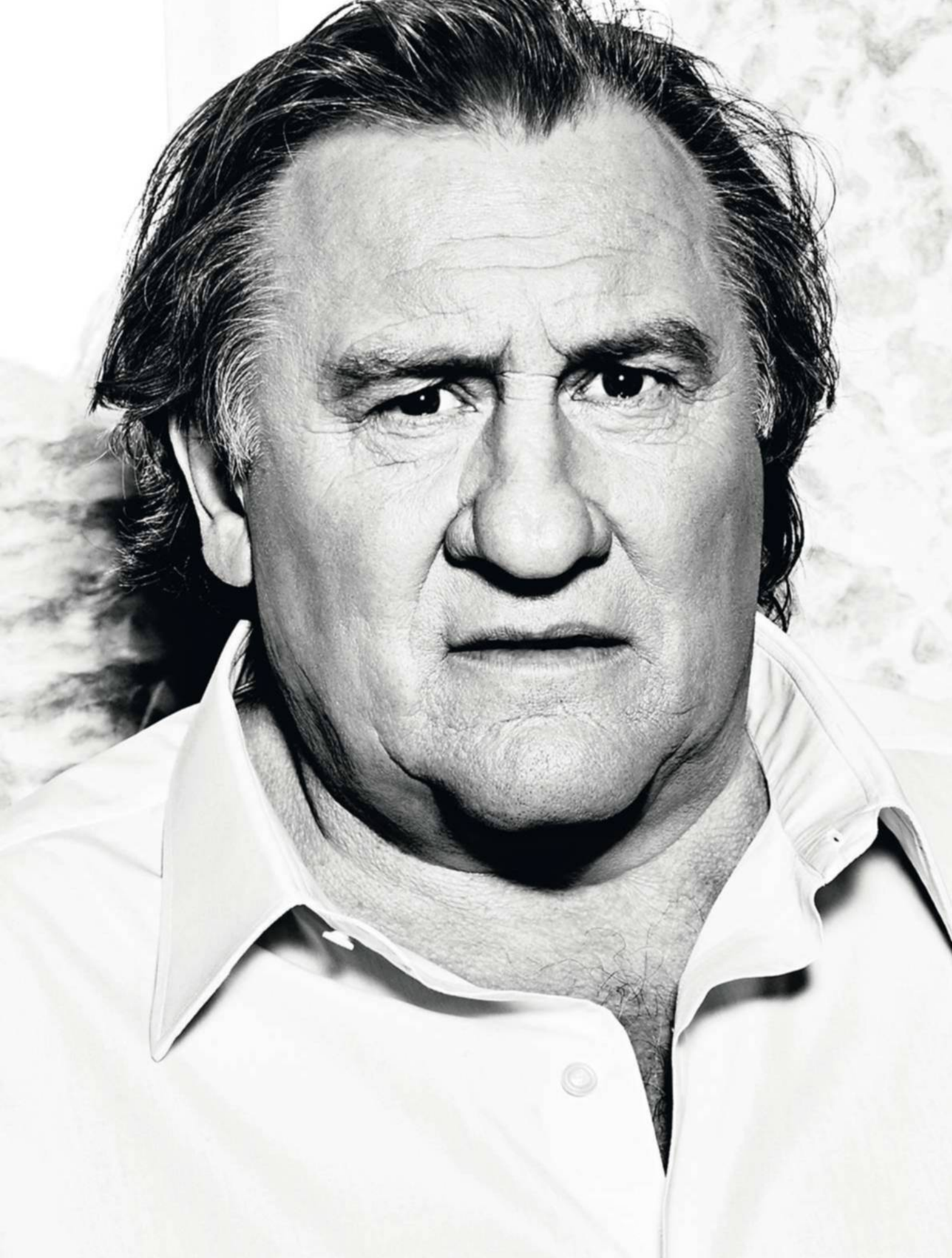
Pensez-vous revenir à la mise en scène ?

Ah non. Ça m'emmerde. Moi, sur un plateau, je peux tenir une cantine et éviter les tensions sur un tournage. Je suis très gérable. Qu'on se le dise !… ■

SAINT AMOUR De Benoît Delépine et Gustave Kervern • Avec Gérard Depardieu, Benoît Poelvoorde… • Sortie : 2 mars

À lire : **INNOCENT,** de Gérard Depardieu (Cherche Midi)

MARCEL HARTMANN - MAQUILLAGE ANGLOMA





ET POUR QUELQUES WESTERNS DE PLUS...



PROD DB/DISNEY/J. BRÜCKHEIMER FILMS/SILVER BULLET PRODUCTIONS

en quête

Même pas mort. Avec ***Les huit salopards,*** Tarantino lui redonne des couleurs et Iñarritu, dans ***The Revenant,*** en fait un magnifique combat entre l'homme et la nature. Le western, cinéma américain par excellence, a encore de beaux restes. ✖ **PAR ÉRIC LIBIOT**



Il était une fois… dans l'Ouest. Ainsi débute l'aventure du western, à la fois conte et légende, récit d'apprentissage, manuel d'histoire, épopée culturelle et miroir d'un pays en construction. Il suffirait presque d'aligner les titres pour raconter cette époque qui balaie le XIXe siècle et met en place l'ordre et la loi, la colonisation et le rêve américain : *Les conquérants d'un nouveau monde, Au mépris des lois, Une bible et un fusil, Buffalo Bill et les Indiens, Le Cheval de fer, Les Comanches passent à l'attaque, Je n'ai pas tué Lincoln, Je vais, je tire et je reviens…* Quelques passionnés de la gâchette ont recensé six mille westerns depuis l'invention du cinéma, en 1895. Soit des tonnes de poussière, des kilomètres de pistes, des litres de café bouilli au feu de bois, des bagarres en saloon à la pelle et… quasi un western par semaine à se mettre sous l'œil. Peu de genres peuvent aligner un tel palmarès. Aucun, d'ailleurs. Même pas le polar, autre peinture de l'Amérique, qui s'est coloré en thriller, film policier, film noir… Le western, c'est le western. Point.

Il n'est pas mort. Sans doute pas aussi vivace que dans les années 1940-1960, mais il revient régulièrement : *Danse avec les loups, Impitoyable, Mort ou vif, True Grit…* En ce début 2016, Quentin Tarantino remet le couvert après son *Django Unchained* et s'affiche avec *Les huit salopards,* western en huis clos, façon roman à énigme agathachristien en version gore. Le genre résiste à tout, c'est même à ça qu'on le reconnaît. Le 27 janvier sort *Jane Got a Gun,* avec Natalie Portman en pistolero, et le 24 février, Iñarritu propose *The Revenant* avec Leonardo DiCaprio, extraordinaire récit de vengeance et de survie dans un paysage neigeux avec Indiens fantomatiques et grizzli pas content. Le genre résiste à tout, c'est même à ça qu'on le reconnaît. «C'est le cinéma américain par excellence», écrit André Bazin en 1953. Contrairement à l'Europe, et particulièrement à la France dont l'histoire s'est racontée au fil des pages des livres, les États-Unis, eux, se sont mis en scène sur grand écran. Le 7e art est le miroir d'un pays qui avance en même temps qu'il se représente. Le cinéma américain est celui du mouvement, de l'action, du comportement. Le héros ou l'homme de la rue a trouvé sa place dans les films qui ont façonné, dans la réalité, une certaine façon de vivre et de penser. Le western a pris sa (grande) part dans l'érection de cette mythologie qui, sans cesse, s'est frottée à la société. Dans *Western : nouvelle frontière,* documentaire de Marius Doïcov et Julien Dupuy, le réalisateur John Carpenter dessine parfaitement la silhouette du cow-boy pour la projeter dans l'Amérique d'aujourd'hui et de toujours : «Il y a quelque chose dans l'esprit des gens qui s'installaient dans l'Ouest qui peut se résumer à "s'il te plaît, amuse-toi, vis ta vie, mais ne m'emmerde pas ou je te tire dessus."»

UN GENRE COMPLET…

Quentin Tarantino, costume gris cintré et bien coiffé, moins turbulent que d'habitude, est intarissable sur le western. Il serait sans doute capable de citer le nom du comédien mexicain qui dort près de la grange, un sombrero sur le visage. «J'aime le western parce que c'est notre culture. Je l'aime parce qu'il est à la fois mythe et histoire. Et qu'il parle de la masculinité, de l'amour, de la rédemption et de la fragilité humaine. Je préfère le western italien car son aspect baroque et stylisé me plaît davantage que le classicisme de John Ford, mais pour moi *Rio Bravo* reste une référence à tout point de vue.» Il ne croit pas si bien dire. Ce film d'Howard Hawks, sorti en 1959, à revoir mille fois pour ne jamais s'en lasser, avec John Wayne en sheriff et Dean Martin en adjoint alcoolo prêt au rachat, signe la fin d'une époque : les grands studios hollywoodiens meurent, le cinéma se politise, une nouvelle génération de cinéastes et d'acteurs apparaît – Arthur Penn, Sidney Lumet, Paul Newman, Robert Redford… – la télévision s'installe durablement à la maison, le cinéma européen débarque aux États-Unis. Un western est le symbole de toutes ces transformations culturelles, économiques et sociales.

D'ailleurs, le genre aussi évolue et mute. «C'est une éponge, note l'universitaire Jean-Marie Texier, auteur d'un *Dictionnaire du western* (Vendémiaire). Il fait écho à l'actualité et rend compte des bouleversements de la société. *Le train sifflera trois fois,* par exemple, est ouvertement un film qui dénonce le maccarthysme.» Son scénariste, Carl Foreman, a été inscrit sur la liste noire et s'est exilé en Grande-Bretagne à la sortie du film, en 1952. *Soldat bleu,* en 1970, est, lui, un démarquage de la guerre du Vietnam et *Jeremiah Johnson,* en 1972, un acte écologique. La liste est longue. «C'est un genre complet. À partir d'une structure épique qui peut flirter avec la tragédie, il propose toujours une réflexion politique», explique Claude Aziza, coauteur du *Dictionnaire du western.* «À force d'être

RUE DES ARCHIVES/BCA - PROD DB/PARAMOUNT/SAN MARCO - PROD DB/STANLEY KRAMER - PROD DB/PARAMOUNT

« J'AIME LE WESTERN PARCE QUE C'EST NOTRE CULTURE.



1952 *Le train sifflera trois fois*



1962 *L'homme qui tua Liberty Valance*



1969 *Il était une fois dans l'Ouest*





2016 *Les huit salopards*

PROD DB/MALPASO/WARNER BROS - PROD DB/WARNER BROS - PROD DB/TRISTAR

à ce point localisé à une région et à une époque, le western devient universel. C'est le paradoxe d'un genre qui fonctionne à la fois sur le réel et le fantasme, analyse Thomas Bidegain, réalisateur des *Cowboys* et fidèle scénariste de Jacques Audiard avec qui il écrit en ce moment… un western, adaptation des *Frères Sisters,* de Patrick deWitt. Le film qui illustre le mieux le «paradoxe» de Thomas Bidegain est sans doute *Pale Rider,* magnifique western de Clint Eastwood, toujours le pied à l'étrier. La star y joue un homme sans nom, pasteur vêtu de noir, comme sorti des ombres de l'enfer, qui débarque dans une bourgade tenue d'une main de fer par Coy LaHood. À la description réaliste de la vie des chercheurs d'or s'oppose la figure onirique d'un homme capable de hanter les rêves des uns et les cauchemars des autres. L'essence même du cinéma.

Il serait un brin fastidieux de citer les films évoquant : le massacre des Indiens et la dénonciation d'une politique colonialiste, la guerre de sécession, la construction du chemin de fer, la victoire de la loi sur le crime et celle de la démocratie sur les abus de pouvoir, la figure du self made man et la (trop) lente affirmation de la figure féminine – regardez donc Barbara Stanwyck dans *Quarante tueurs,* de Sam Fuller –, enfin la naissance de l'industrialisation à l'aube du XX^{e} siècle, alors que les derniers coups de feu résonnent encore dans *L'homme qui tua Liberty Valence*. Le journaliste Dutton Peabody y déclare : «Quand la légende dépasse la réalité, on publie la légende.» Dire la vérité telle qu'il la voit.

… QUI RACONTE LA QUÊTE DE SOI

Au-delà de cette peinture politique, il y a aussi, et surtout, la description de la nature humaine, de ces hommes et de ces femmes confrontés à des situations extrêmes par lesquelles ils vont se définir, et incapables de dessiner leur propre avenir. La conquête de l'Ouest est une quête de soi. «Les romans de Fenimore Cooper étaient déjà empreints d'un certaine nostalgie, souligne Claude Aziza. Le western est le genre qui évoque le mieux le temps qui passe, la fragilité de l'existence, le passage à l'âge adulte, la mort. Et la façon dont l'homme cherche sa place dans le monde. Sans forcément la trouver, d'ailleurs.» Dans *Les huit salopards,* Tarantino s'amuse (et parfois ennuie) à brouiller les identités de ses personnages et filme la vie comme une pièce de théâtre, tandis qu'Iñarritu, dans *The Revenant,* met en scène l'homme et la nature en un scénario où rien ne compte hors le désir de survie et de vengeance. Le bien et le mal rongés jusqu'à l'os.

Il était une fois dans l'Ouest, de Sergio Leone. Si le cinéaste a fait cuire le genre dans l'eau des pâtes pour afficher un nouveau menu, il lui a surtout redonné des couleurs. Ce western devenu classique est même à inscrire au Panthéon. Tout y est. Le romanesque et le tragique, la mythologie du cinéma et le récit d'une époque. Dernière séquence. Henry Fonda vient de mordre la poussière. Charles Bronson quitte un monde qu'il ne connaît plus et se retire de la scène. Jason Robards est mort à ses pieds. Il faut maintenant partir. Un dernier regard sur un temps qui disparaît. L'homme à l'harmonica n'est plus à sa place mais il ne regrette rien. Il va juste s'en aller et laisser les hommes de bonne volonté construire un pays à venir. ■

JE L'AIME PARCE QU'IL EST À LA FOIS MYTHE ET HISTOIRE. »

QUENTIN TARANTINO



1972 *Jeremiah Johnson*



1985 *Pale Rider*



1992 *Impitoyable*



1995 *Mort ou Vif*

VOYAGE AU BOUT DE L'ENFER (BLANC)

L'aventure du tournage de ***The Revenant*** fut unique. Pour réaliser son film, Alejandro González Iñárritu a immergé ses acteurs et son équipe dans des conditions extrêmes. Entre galères et rumeurs, récit épique d'un projet hors norme.

✖ **PAR** SOPHIE BENAMON



2015 TWENTIETH CENTURY FOX FILM CORPORATION.





Alejandro G. Iñárritu (à gauche) a poussé acteurs et équipes au-delà de leurs limites.

«L'ENDURANCE ET LA RÉSILIENCE DE L'ESPRIT HUMAIN M'ONT TOUJOURS ÉMU.»
ALEJANDRO GONZÁLEZ IÑÁRRITU

C'était la rumeur de trop : Leonardo DiCaprio violé par un ours. Pour la productrice, Mary Parent, *The Revenant* n'a pas seulement été un tournage difficile et mystérieux, il a également déclenché une avalanche de démentis. Dernier en date : ce buzz sur l'ours agressif et déchaîné, twitté 25 millions de fois en sept heures. «Pour quiconque voit la scène de l'attaque, c'est complètement absurde. Heureusement qu'Alejandro prend ça avec le sourire ! Mais il paraît qu'il vaut mieux ce type de rumeur, plutôt qu'un film dont personne ne parle.»

Cela fait plus de cinq ans que le cinéaste vit et respire *The Revenant.* Tout juste sorti de *Biutiful,* plongée âpre et poétique dans l'esprit d'un homme atteint d'un cancer, Iñárritu se laisse séduire par le roman de Michael Punke (Presses de la Cité), l'histoire d'un homme blessé qui tente de survivre en milieu hostile, dans les grandes plaines américaines. «C'est justement cette notion de survie qui m'a attiré. Les gens doivent se battre tous les jours contre la maladie, la mort de leurs proches, la ruine, le chômage… L'endurance et la résilience de l'esprit humain m'ont toujours ému.» Soit. Mais dès le départ, le cinéaste pose une condition : tourner en décors naturels.

Le projet s'avère pourtant plus compliqué que prévu à mettre sur pied. Pour patienter, New Regency et Iñárritu décident de se lancer dans *Birdman.* «Nous avons passé cinq ans à chercher des paysages et des conditions météo assez dures pour figurer le grand Ouest Américain de 1823. Il était impossible de trouver un décor authentique aux États-Unis. Les seuls lieux un peu préservés se trouvent dans des parcs nationaux.» Impossible d'y tourner. L'arrivée de Leonardo DiCaprio – et ses 25 millions $ de cachet – permet de voir plus grand et de placer le film dans la catégorie A+++ : «Je connaissais cette histoire, qui tournait depuis un moment dans les studios, confiait le comédien au site Grantland. Alejandro y a ajouté une dimension spirituelle. Il a eu l'idée de donner à Glass [le héros] un enfant de sang-mêlé. Ce n'est pas un film de vengeance traditionnel.» DiCaprio donne son accord de principe et part tourner *Le loup de Wall Street* où, entre les prises, il se documente sur la vie des trappeurs.

UNE EXPÉRIENCE TOTALE

En septembre 2014, juste après avoir ouvert la Mostra de Venise avec *Birdman,* Iñárritu s'envole pour le Canada. Les premiers flocons de neige commencent à tomber. Le cinéaste met en place un camp d'entraînement pour que chacun s'aguerrisse à la vie des hommes des Rocheuses. Il faut manier les fusils à silex, apprendre dépecer les castors et à lancer des tomahawks. «Je voulais que l'aventure de l'équipe transpire sur le film, explique Iñárritu. Il fallait faire vivre aux spectateurs une émotion sensorielle à 360 degrés.»

Le tournage débute le 29 septembre 2014 avec la scène d'ouverture : une bataille homérique entre les trappeurs et les Indiens. «On a d'abord passé deux semaines à répéter la scène, explique Will Poulter, l'un des acteurs. C'était une véritable chorégraphie. On devait être très précis dans nos mouvements, car on tournait en plan séquence avec des optiques grand-angle, et tout devait être synchrone.»

Emmanuel Lubezki, surnommé «Chivo», génial directeur de la photographie oscarisé pour *Gravity* et *Birdman,* pose une autre condition : pas d'éclairages artificiels. «Chivo est un maître dans son travail, explique le réalisateur. Grâce à la lumière naturelle, on peut entendre les plantes, la nature et même Dieu ! La beauté parle d'elle-même. J'ai voulu que le film ressemble à une peinture sonore. Avec Chivo, on aime bien se lancer des défis.» On ne saurait en effet faire plus risqué «Oui, je pense qu'on a créé notre propre enfer, ironise Emmanuel "Chivo" Lubezki. Je voulais plonger le spectateur dans la nature.» Le problème, c'est que les journées sont courtes en hiver. Et que la lumière interdit parfois de tourner une seconde prise. L'équipe bataille contre le quotidien : ici, les longues heures de route entre l'hôtel et le plateau, là, le temps de maquillage

2015 TWENTIETH CENTURY FOX FILM CORPORATION.

GER - EXEMPLAIRE NUMERIQUE

de Leonardo DiCaprio, qui pouvait aller jusqu'à 6 heures à cause de ces cicatrices. Le temps est compliqué à gérer. L'ambiance sur le tournage est très tendue, car personne n'a le droit à l'erreur.

Et puis, il y a le froid. Bien plus dur que prévu. Le thermomètre se met à descendre très bas. Le blizzard s'invite à la fête. Il fait parfois -30°. Le gel vient ronger les vêtements humides. Les doigts sont meurtris. Les paupières ont du mal à s'ouvrir. Fin novembre, une tempête de neige colossale secoue la région et force l'équipe à s'arrêter. Le tournage vire à l'enfer. C'est à ce moment-là que la productrice Mary Parent, habituée des tournages épiques – celui de *Noé,* par exemple –, est appelée à la rescousse. Car le film commence à alimenter les conversations à Hollywood. De grand film ambitieux, *The Revenant* se transforme en film qui déraille. Chivo se souvient d'une attaque qui l'a particulièrement touchée : «Je ne sais pas d'où est venue la rumeur selon laquelle on ne tournait qu'à l'heure magique, ce bref moment où le ciel est doré, après le lever du soleil ou avant le coucher, mais, ce genre de fausse information nous a fait passer pour des fous.»

VENTS CONTRAIRES

Sur le plateau, une galère succède à un problème. Le chinook, ce vent sec et chaud des Rocheuses, fait fondre la neige. «On a tout essayé pour s'en sortir, se souvient Mary Parent. On a fabriqué de la neige avec des canons récupérés des stations de ski mais il s'est mis à faire trop doux pour les canons. Alors, on est allé pelleter de la neige de l'altitude, mais elle n'a pas tenu.» «On peut dire qu'on a vu les conséquences du réchauffement climatique de nos propres yeux», lance le réalisateur. «Je n'avais qu'une peur, ajoute la productrice, c'est que les ours sortent d'hibernation plus tôt que prévu.» Début avril, il faut se rendre à l'évidence : aucune scène de neige ne peut être filmée au Canada. «On a arrêté le tournage en catastrophe, et le studio nous a soutenu», explique Mary Parent. Les quatre Oscars de *Birdman* n'y sont sans doute pas pour rien. Pendant qu'Iñárritu s'enferme dans la salle de montage, une équipe part chercher de la neige en juillet !

La Fox décide alors de lancer la bande-annonce en plein été. Un véritable succès : elle est téléchargée 7 millions de fois en 36 heures. Mais la rumeur enfle toujours. Elle explose lorsque *The Hollywood Reporter* publie une enquête à charge contre le film, titrée «Un véritable enfer.» Des témoignages anonymes viennent confirmer le désastre : le réalisateur ne sait pas ce qu'il veut, les conditions de sécurité ne sont pas réunies, un figurant a été traîné nu… Iñárritu laisse faire. L'équipe se déplace en Terre de feu, au bout du bout de l'Argentine – c'est l'hiver en juillet. Coût d'une semaine de tournage supplémentaire : 50 millions $, faisant passer le budget film à 135 millions $. «Ushuaïa, c'était le bout du monde, pointe Mary Parent, mais c'était l'endroit parfait pour l'affrontement final entre Glass et Fitzgerald.»

De son côté, DiCaprio, soucieux d'être au plus près de la vérité du personnage, joue la carte de l'acteur impliqué à fond. Essaye-t-il d'attirer l'attention des votants pour les Oscars avec des déclarations sensationnalistes ? Toujours est-il que ses «J'ai souffert d'hypothermie», «J'ai dormi dans une carcasse d'animal», «J'ai mangé du foie de bison cru», font les gros titres des journaux. Ces déclarations se trouvent parfois (légèrement) remises en question : «Leo avait tout de même 2 000 $ de sous-vêtements sur le dos. Je ne pense pas qu'il ait eu aussi froid qu'un trappeur au XIXe siècle», a expliqué Steve Golin, l'un des producteurs. Les rumeurs sur un cinéaste perfectionniste, rendu fou par son Oscar, et qui fait souffrir ses acteurs, sont relayées pour tenter d'assombrir encore davantage le tableau. «Il n'y a pas eu un seul jour facile, note Iñárritu. Mais ce film restera l'expérience artistique la plus enrichissante de ma vie. J'ai besoin d'avoir peur.» Iñárritu a pour modèles *Andrei Roublev,* de Tarkovski, *Aguirre, la colère de Dieu*, d'Herzog et *Apocalypse Now,* de Coppola. Des aventures épiques qui furent aussi des tournages dantesques. Il a été servi.

Aujourd'hui, ce type de films épiques et romanesques, aux budgets colossaux, est en voie de disparition. La tendance est aux franchises et aux sagas. Hollywood rechigne à prendre des risques. Les nouvelles technologies, habituellement dévolues à la science-fiction, sont mises au service du réalisme le plus poussé. Mine de rien, *The Revenant* sera un test. Un échec, et les films tournés bien au chaud en studio, avec fond vert, machine à café et fauteuil de star, vont continuer à être le modèle courant et faire la pluie et le beau temps. Un succès, et ce type de grande fresque pourrait prendre un coup de chaud et se faire une place au soleil. Question de météo, encore. ■

THE REVENANT D'Alejandro G. Iñárritu • Avec Tom Hardy, Leonardo DiCaprio, Will Poulter… • Sortie : 24 février


Hugh Glass (Leonardo DiCaprio, à droite), confronté à d'étranges visions.


Le chef des tribus Aris, ami ou ennemi ?


Jim Bridger (Will Poulter)


John Fitzgerald (Tom Hardy)


Hugh Glass (Leonardo DiCaprio), entre vengeance et quête spirituelle.

2015 TWENTIETH CENTURY FOX FILM CORPORATION.

LEO ET LES BAS (MAIS SURTOUT LES HAUTS)

Propulsé au rang d'icône pour adolescentes par *Titanic*, l'acteur s'est peu à peu forgé une solide réputation à Hollywood. Il est aujourd'hui incontournable. Passage en revue de ses rôles les plus marquants. ✖ PAR VALENTIN PIMARE



PROD DB/PARAMOUNT/RED GRANITE PICTURES/SIKELIA PRODUCTIONS/APPIAN WAY

LE PLUS MINOT : GILBERT GRAPE, 1993

À 19 ANS, Leo vole déjà la vedette à Johnny Depp, de 11 ans son aîné. Il joue Arnie, son frère handicapé. Soufflé par sa performance, le réalisateur Lasse Hallström augmente son temps de présence à l'écran et lui laisse les coudées franches. Soucieux d'être authentique – sa marque de fabrique –, l'acteur bosse comme un fou. Il se rend dans des centres spécialisés et observe des enfants



pour adopter leur gestuelle. L'intensité de son jeu déborde de réalisme. Trop ? À Hollywood court une histoire : certains grands réalisateurs, dont Steven Spielberg, se demandaient pourquoi Hallström avait engagé un véritable handicapé mental, quand on sait la difficulté à les diriger… Les traits encore juvéniles, Leo bluffe son monde et décroche sa première nomination à l'Oscar.

LE PLUS FANTASMÉ : TITANIC, 1997

UN LEO nommé désir. Ou quand James Cameron envoie le comédien sur orbite. C'est le début de la «DiCaprio mania». L'acteur ne le sait pas encore, mais il est bien «le roi du monde». Et du box-office français, le film étant, avec plus de 20 millions d'entrées, toujours médaille d'or de la fréquentation. L'histoire d'amour tragique de Jack et Rose entre dans l'histoire du cinéma et



dans le cœur des filles. Yeux bleus perçants, mèche au vent, sa belle gueule fait des ravages. L'acteur devient une star. La star devient fantasme. C'est un moment charnière dans la carrière du comédien. Souci futur : ne pas rester prisonnier du personnage de Jack Dawson.

LE PLUS PSYCHÉ : LA PLAGE, 2000

L'AVANTAGE non négligeable de devenir bankable, c'est le salaire qui va avec ce nouveau statut. D'un cachet de 2,5 millions pour *Titanic*, il passe à 20 pour le film de Danny Boyle. Mais l'acteur reste acteur, et ses choix se font plus exigeants. Celui de *La plage* était une prise de risque. Le film divise la presse, qui y voit un produit survendu. Sous ses faux airs de rendez-vous au para-



dis perdu, le film embraye sur un trip psyché qui déconcerte. Le cocktail superstar + réalisateur de *Trainspotting* + sable blanc ne prend pas. *La plage* se plante. Et la performance honnête de DiCaprio n'empêche pas le naufrage.

LE PLUS CRAPULEUX : BLOOD DIAMOND, 2007

L'APRÈS *La plage*, Leo le négocie comme un grand et avec des grands. Entre trois Scorsese, dont il devient indissociable *(Gangs of New York, Aviator, Les infiltrés),* il fait un tour chez Spielberg *(Arrête-moi si tu peux).* Le comédien tourne peu. Tourne bien. Avec le même amour des personnages torturés, ce qui lui vaut des nominations régulières aux Oscars, mais rien



de plus. Homme d'engagement, il voit dans *Blood Diamond* l'occasion de secouer les consciences. Il salue l'audace d'un blockbuster encore rare : celui à forte teneur politique. Le film aborde les sujets délicats du trafic des diamants et des enfants soldats. Le personnage du contrebandier Danny Archer, riche en nuances, lui va comme un gant. Le film piétine aux États-Unis mais se rattrape à l'étranger.

LE PLUS SANGLANT : DJANGO UNCHAINED, 2013

LE COMÉDIEN tient enfin son rôle de bad guy. Une première. Et dans le plus gros succès de Tarantino au box-office. DiCaprio enchaîne les collaborations fructueuses et n'hésite pas à partager le haut de l'affiche. Son personnage, Calvin Candie, a été écrit pour lui. Du surmesure. Sa solide réputation de bosseur fait le reste. L'équipe du film retiendra la fameuse scène du dîner.



Candie pète une durite et sans le vouloir, l'acteur s'ouvre sévèrement la main. Il continue la prise comme si de rien n'était. Il en accentue même la tension en touchant le visage de l'actrice Kerry Washington de sa main ensanglantée. Une ovation l'attend dès le clap de fin. Et une belle cicatrice.

LE PLUS DÉJANTÉ : LE LOUP DE WALL STREET, 2013

SA CINQUIÈME collaboration avec Martin Scorsese permet à l'acteur de repousser (encore) ses limites. Et il le fallait, pour incarner Jordan Belfort, courtier de tous les excès. Un postulat de départ idéal pour un «DiCaprio show» de 3 heures. Cette fois, il se lâche complètement. On le voit parler masturbation avec Matthew McConaughey, enchaîner les «fuck» comme s'il disait «bonjour», échanger des bordées d'insultes au téléphone avec Jean Dujardin, se poudrer le nez à foison ou encore s'envoyer en l'air avec Margot Robbie en 11 secondes. Les séquences d'anthologie se comptent sur les doigts d'une palanquée de mains. L'acteur est halluciné et hallucinant. Jamais l'Oscar n'a été aussi proche. Il ne l'aura pas.

PROD DB : PARAMOUNT - TWENTIETH CENTURY FOX - FIGMENT FILMS - WARNER BROS PICTURES - COLUMBIA PICTURES/THE WEINSTEIN COMPANY/DOUBLE FEATURES FILMS.

GER - EXEMPLAIRE NUMERIQUE

Il est temps de poser la question : le héros de *Titanic*, du *Loup de Wall Street* et, aujourd'hui, de ***The Revenant***, ne serait-il pas le plus grand acteur du monde ? Les Oscars le boudent, le public le suit. Tout va bien. Quoique. Ce qui vaut bien une lettre.

✖ PAR ÉRIC LIBIOT



Cher Leonardo DiCAPRIO,

Un coup de cœur, un coup de gueule. Le cri du cœur, à votre endroit, pour services rendus à la nation cinéma. Les deux claques dans le beignet aux votants de l'Académie des Oscars, qui vous snobent depuis toujours et qui semblent avoir du graillon dans les yeux. Permettez d'abord, cher Leo, avant que je vous tartine des lauriers que vous méritez depuis un bail, que je m'adresse à eux entre crochets – et uppercuts.

[Mesdames et messieurs qui allez au cinéma pour manger du pop-corn ou pour vous curer les ongles au lieu de regarder ce qui se passe à l'écran, pensez-vous encore longtemps jouer aux idiots en votant pour n'importe qui et vous couvrir ainsi de ridicule ? Il se dit que vous balayez Leo parce qu'il ne se prête pas au petit jeu des ronds de jambes nécessaires pour décrocher l'Oscar, et qu'il ne s'incline pas suffisamment devant vos augustes personnes pour vous lécher le baisemain ou vous gratter l'accolade. Si ce qui se dit est vrai, vous ne méritez que mépris, à considérer que votre ego tient lieu de jugement alors qu'il n'est que nombril nauséabond, si c'est faux, pareil, parce que ça doit être vrai. Si je peux vous rassurer, Leo restera ce qu'il est sans vous, et la pertinence de votre vote n'effacera ni son talent ni votre vacuité. Vous avez au moins gagné ça, merci de vous en contenter. (Pas) bien à vous.]

La dernière fois que je vous ai vu, vous veniez présenter à Paris *Le loup de Wall Street*. Cheveux plaqués en arrière, costume gris, allure droite, chaussettes repassées, vous aviez de la gueule – ma fille vous trouve beau, elle n'a peut-être pas tort. Surtout, vous défendiez le film avec conviction et simplicité, conscient du travail accompli et de l'obligation à dérouler le service après-vente. C'était pro et agréable. Jamais ostentatoire, pas plus que faussement amical. Vous avez dû rentrer vous coucher sans penser à moi, ce n'est pas grave, ni à ma fille, ce qui l'est davantage.

J'ai le souvenir ému d'être sorti de *Gilbert Grape* en me demandant si le jeune frère de Johnny Depp était handicapé ou pas. J'avais peine à croire qu'un acteur puisse, à ce point, être aussi près du juste et du vrai. C'était vous. Déjà. Au tout début. *Titanic* a ensuite failli vous couler et vous avez affronté la vague d'hystérie avec tranquillité, juste le temps de vous planter avec *L'homme au masque de fer* et *La plage*. Ces glissades m'amusent et me rassurent ; en Louis XIV, vous êtes grotesque. C'est bien. Dans *La plage,* vous bouffez le sable par la racine. C'est bien aussi.

J'AIMERAIS VOUS VOIR PLUS SOUVENT JOUER LES DÉFRICHEURS DE TALENT, EN VOUS RISQUANT DANS DES PREMIERS FILMS.

Sinon, rien à dire. Ou plutôt si, une chose : j'aimerais vous voir plus souvent jouer les défricheurs de talent et les grands frères aimants, en allant vous risquer dans des premiers films, des trucs bizarres, des expériences grinçantes, des petites choses énergiques. Vous en êtes capable mais quand je vois vos projets, signés Ridley Scott, Paul Greengrass, David O. Russel ou Martin Scorsese, vous ne semblez pas en prendre le chemin. Faîtes gaffe à ne pas vous perdre dans la grosse tête d'affiche. Tomber de haut fait plus mal que glisser sur une merde (l'image vaut ce qu'elle vaut, mais vous voyez de quoi il retourne).

Sinon, rien à dire. Ou plutôt si, une chose : dans *The Revenant,* vous êtes vraiment exceptionnel. J'entends d'ici les moqueurs professionnels s'amuser de votre bave aux lèvres, de vos cris de bête, de vos mille blessures et autant de cicatrices, de vos doigts gelés et de vos lèvres gercées ; toutes choses qui vous donnent des allures de superhéros, version 1826 dans les grandes plaines américaines. Bêtises que cela. Vous attaquez le film comme un seul homme. Vous vous plaignez du froid et quand je vous vois, moi aussi. Vous êtes là. Partout. Impressionnant. Vous êtes le film, finalement. Vous l'habitez physiquement, mentalement. Vous le portez, comme lui vous porte jusqu'au bout de la nuit. Vous êtes un fantôme revenu des limbes, un animal redevenu homme, un homme devenu acteur. Franchement Leo, moi qui vous aime, je vous aime davantage. Vous êtes un grand acteur.

Vous ne gagnerez pas l'Oscar. À moins que. Une erreur de jugement est si vite arrivée. Dans les deux cas, emmerdez les votants et les tapis rouges, les paillettes et les bravos, les lauriers et les lettres. Restez debout, repassez vos chaussettes, battez-vous pour un monde plus écolo, devenez immortel. Le cinéma, c'est fait pour ça. ■

Bien à vous.

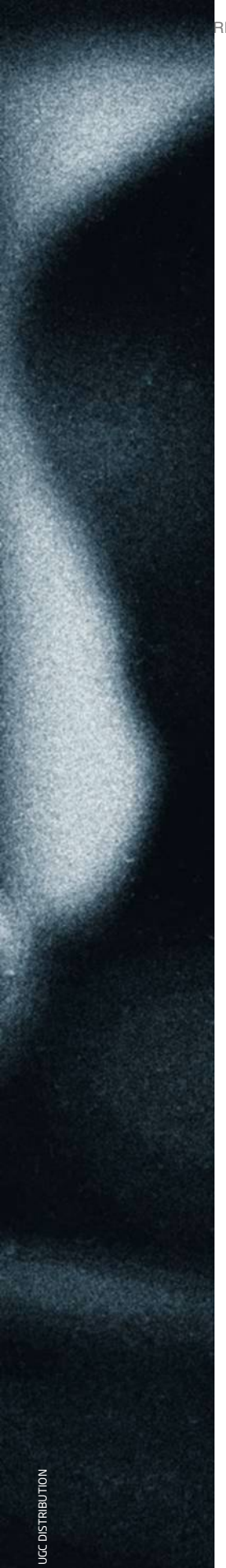
2015 TWENTIETH CENTURY FOX FILM CORPORATION.





CATE BLANCHETT
LÀ, TOUT SIMPLEMENT

Dans ***Carol,*** de Todd Haynes, Cate Blanchett confirme qu'elle est une des meilleures comédiennes du monde. Son talent est tel que la rencontrer est un honneur. Qu'elle a accordé à *Studio Ciné Live*. ✖ **PAR CHRISTOPHE CARRIÈRE**



UGC DISTRIBUTION

Obtenir un rendez-vous en tête-à-tête avec Cate Blanchett (pour une interview, pas pour un dîner, évidemment !), c'est s'assurer une journée de regards envieux et de sifflements admiratifs. Surtout au Festival de Cannes où l'actrice, venue présenter *Carol,* de Todd Haynes, a un planning de star – de ceux où les entretiens se comptent sur les doigts d'une main. Et encore ! À condition que la publiciste de la vedette ne décide pas, au dernier moment, de couper une phalange. Il faudra d'ailleurs toute la ténacité de l'attaché de presse français pour éviter l'amputation. Ignorant tout de ces batailles discrètes mais féroces autour d'elle, Cate Blanchett affiche un air gêné devant le journaliste, qui a l'enthousiasme des victorieux. «J'espère que vous n'allez pas être déçu», s'excuse-t-elle.

Comment l'être ? Dans son tailleur de marque, du haut de son 1,74 m et de ses 46 printemps, elle a la classe internationale. Elle déguste son thé, tout en vous scrutant de ses yeux bleu perçants teintés de malice. Comme si elle s'amusait. Ça tombe bien : l'idée était de l'étonner. Ne pas aborder immédiatement le sujet de *Carol,* combat contre l'establishment des années 1950 d'une épouse bourgeoise amoureuse d'une jeune vendeuse. Cate Blanchett y est, comme d'habitude, exceptionnelle. Le film a été ovationné et on la donne favorite au Prix d'interprétation – qui sera finalement attribué à sa partenaire Rooney Mara, ex aequo avec Emmanuelle Bercot. Deux jours que tout le monde lui tresse des louanges. Pas la peine d'en rajouter. L'ego doit être bien nourri. Depuis son premier succès au cinéma, en 1998, *Elizabeth,* jusqu'à ce *Carol* et en passant par *Blue Jasmine,* elle incarne pour la septième fois un rôle-titre. Ce sera la première remarque. Bingo ! D'abord dubitative, elle finit par éclater de rire. «Je vous assure que je n'y suis pour rien. Sinon, j'aurais demandé à ce qu'on change *Cendrillon* par *Belle-mère* ! En plus, dans le cas de *Carol,* c'est un hasard. Le livre dont est tiré le scénario s'intitule *Le prix du sel.* Quand il sort en 1952, il est signé Claire Morgan, qui n'est autre que le pseudonyme de Patricia Highsmith *[L'Inconnu du Nord-Express].* Le roman a fait scandale et il a fallu du temps avant qu'il ne ressorte sous ce nouveau titre.» Ok. Elle connaît son sujet. Surtout, elle sait très bien recadrer la conversation pour revenir à l'actualité. Pas folle la guêpe.

«JE ME TUE À EXPLIQUER À MON AGENT QUE TOUT EST RISQUÉ, QU'UN BEAU SCÉNARIO PEUT SE TRANSFORMER EN FILM RATÉ.»

UN OSCAR À POINT NOMMÉ

Et pas de venin. À l'évocation de sa carrière, qui compte *Le seigneur des Anneaux, La vie aquatique* ou *Aviator,* mais aussi quelques films mineurs comme *Bandits, Charlotte Gray* ou *Cendrillon,* elle ne bouge pas d'un cil. «Je ne regrette rien et j'assume toute ma filmographie. Quand j'accepte *Cendrillon,* c'est justement parce qu'on ne m'attend pas là. Pour *Le seigneur des anneaux,* mon agent m'avait dit que je n'étais pas obligée de le faire avec une pointe de mépris dans sa voix. Je l'ai traité de malade et j'ai foncé. Je me tue à lui expliquer que tout est risqué, qu'un beau scénario peut se transformer en film raté. Woody Allen dit qu'il faut autant d'efforts pour faire un bon film qu'un mauvais.» Elle prononce tout cela avec douceur, bienveillance et simplicité. Elle se tient droite parce qu'elle l'est. Et assure qu'elle ne s'est jamais fourvoyée. Pas un seul film choisi pour le montant du chèque. «Il aurait déjà fallu qu'on me le propose, ce gros chèque. Car je suppose que la somme doit être conséquente pour accepter un mauvais projet.»

De toute façon, quand le grand écran ne lui propose rien de bien, elle revient à ses premières amours, le théâtre. «Comme il y a cinq ou six ans. J'avais commencé à faire le deuil de ma carrière cinématographique, et puis j'ai eu l'Oscar pour *Blue Jasmine.* Je me suis remise à y croire. Cette récompense m'a permis de me rappeler au bon souvenir de la profession et du public.» Sa performance dans *Carol,* d'une justesse épatante jusqu'au moindre geste, confirme la place de la comédienne dans le paysage. Aussi essentielle qu'une Meryl Streep. Le compliment n'est pas mince, mais il n'a rien d'incongru. C'est néanmoins avec une autre grande interprète, Kate Winslet, que certains la confondent encore aujourd'hui. «C'est parce qu'on a démarré en même temps et qu'on a le même prénom. Je ne me lasse pas de récolter les compliments à sa place ! Vous ne connaissez pas la meilleure ? Nous avons le même agent !» Il n'y a pas de hasard. Et ce sera pas un hasard non plus quand Cate Blanchett décrochera, comme Meryl Streep, un second Oscar. Pour *Carol.* Ou pour un autre film. Aucun doute là-dessus. «Je vous trouve bien optimiste», répond-t-elle humblement. Non, juste réaliste. ■

FILMO

1998 *Elizabeth,* de Shekhar Kapur
2001-2003 Trilogie *Le Seigneur des anneaux,* de Peter Jackson
2006 *Babel,* d'Alejandro Gonzales Iñarritu
2013 *Blue Jasmine,* de Woody Allen

CAROL De Todd Haynes • Avec Cate Blanchett, Rooney Mara, Kyle Chandler… • Sortie : 13 janvier

Le musée imaginaire



d'Éric & Ramzy



BAS

2015 LÉGENDE/4 MECS EN BASKETS/4 MECS À LUNETTES/NEXT FACTORY/CINÉFRANCE PLUS/FRANCE 2 CINÉMA.

Avec ***La tour 2 contrôle infernale***, préquel azimuté de *La Tour Montparnasse infernale,* les compères signent leur film le plus barré et le plus maîtrisé. Un souffle d'air frais dans la comédie made in France. Le duo explore, pour *Studio Ciné Live,* son musée imaginaire.

✖ PROPOS RECUEILLIS PAR THIERRY CHEZE

MIKHAÏL BOULGAKOV

RAMZY : «Depuis le départ, on a un rapport paradoxal avec la culture. On s'est aperçu que les journalistes nous confondaient avec



les personnages de nos sketches et nous prenaient pour des idiots n'ayant jamais ouvert un livre. Ça m'énervait, sur le mode : "Vous voulez du con, je vais vous en donner !" Alors on a travaillé nos personnages de cons dans ce sens, sans jamais tenir de propos intelligents.»

ÉRIC : «Un roman comme *Le maître et Marguerite,* de Boulgakov, représente parfaitement notre univers : le règne absolu de l'absurde – faire parler des vaches ou un chat, en utilisant une écriture de conte abstrait.»

RAMZY : «Moi, c'est la lecture de Kafka qui m'a bouleversé. Plus jeune, quand je sortais de ma cité, j'avais l'impression d'être un personnage de Kafka. Notre goût commun pour cette littérature de l'Est a même constitué un des points importants de notre rencontre. Éric m'a fait découvrir Boulgakov, Gombrowicz, Gogol… Et la découverte du *Nez* fut un choc. En tout cas, ce côté absurde se niche forcément dans un coin de nos têtes quand on écrit.» ■



JIM CARREY

RAMZY : «Tout est parti de lui. La découverte de *Dumb and Dumber* a ouvert des horizons infinis aux comiques débutants que nous étions et qui n'avaient jamais fait d'études, ni été de grands cinéphiles. Jim Carrey a proposé un jeu comique physique et délirant, qui a orienté tout le travail qu'on a pu faire au cinéma. Il nous a incités à diriger nos films, quand on s'est aperçus que peu de réalisateurs nous proposaient ce que nous souhaitions faire. Aux États-Unis, Carrey a passé le relais à Ben Stiller ou à Will Ferrell.» ■

«LE CÔTÉ ABSURDE D'UNE CERTAINE LITTÉRATURE DE L'EST CONSTITUE UN GUIDE QUAND NOUS ÉCRIVONS.» RAMZY



PIERRE RICHARD

ÉRIC : «À partir du moment où la scène est bien filmée, un mec qui se prend une porte se révèle immédiatement drôle. C'est l'une des formes d'humour qui traverse les époques, et vieillit le moins. Celle des Marx Brothers, qu'on admire. Pierre Richard s'inscrit dans cette veine. Voilà pourquoi je regrette qu'il ne soit pas aussi reconnu en France qu'à l'étranger. C'est quelqu'un qui me touchait déjà énormément enfant et, en grandissant, j'ai compris pourquoi : il ne s'inscrit pas dans le modèle dominant de la comédie française, cette comédie sociale construite sur l'opposition entre un méchant riche et un gentil pauvre. Celle que symbolise De Funès et qui reste encore aujourd'hui la matrice de la plupart des comédies françaises. Parmi les héros populaires actuels, je ne vois que le Jean Dujardin de *Brice de Nice* pour privilégier le burlesque au social. Mais Pierre Richard reste notre référence.» ■



EDIKA

ÉRIC : «J'adorais Gotlieb, Gaston Lagaffe, Tintin, quand je suis tombé sur le travail d'Edika. Je suis resté des heures à feuilleter ses BD en éclatant de rire à voix haute. Je trouve que son travail a énormément de points communs avec le nôtre. Du dessin burlesque, absurde et un peu vulgaire…» ■

RUE DES ARCHIVES/BCA - PHILIPPE LE TELLIER/RUE DES ARCHIVES - EDIKA/FLUIDE GLACIAL • INA/AFP - PROD DB/MGM - UNIVERSAL/EVERETT COLLECTION - A. SCHEIDERMANN/DPA/AFP.



COLUCHE

RAMZY : «Plus jeune, je n'étais pas particulièrement fan. Mais aujourd'hui, c'est le seul comique qui ne me fait pas décrocher quand je tombe sur l'un de ses sketches.» **ÉRIC :** «Moi, mes parents m'interdisaient de l'écouter. Mais comme Ramzy, je me rends compte de la modernité de son écriture. Je ne parle pas uniquement de ses textes politiques, comme "Le CRS arabe", mais aussi de sa technique de jeu. Il commençait par "c'est l'histoire d'un mec…" et pouvait étirer une vanne sur dix minutes, à l'inverse de la recherche de la chute immédiate qui prédominait alors dans l'humour français. Il maîtrisait l'absurde à la perfection, alors qu'on ne met souvent en avant que son côté social, réaliste et politique. Plus que le photographe d'une époque, il reste pour moi l'homme qui jouait du violon avec des gants de boxe. Poétique et absurde. Dadaïste.» ■



STANLEY KUBRICK

ÉRIC : «Les gens vont éclater de rire en lisant ce qui va suivre, mais j'assume. Dans *La tour 2 contrôle infernale*, il y a énormément de plans de fuite et de couloirs. J'avais en tête Stanley Kubrick, en particulier sa manière de filmer les plafonds. Mon but était de rendre certains décors aussi angoissants que surréalistes.»

RAMZY : «En tout cas, on n'est jamais dans le banal champ-contre-champ. On a beaucoup souffert d'être filmé ainsi dans pas mal de longs métrages.» **ÉRIC :** «Grâce à Michel Gondry, on a eu la chance de rencontrer Quentin Dupieux. Il nous a ouvert les yeux sur ce qu'une image signifie au-delà du texte. Il a été notre maître d'école de la comédie.» ■

DAVE CHAPELLE

ÉRIC : «En ce moment, je revois les one man show de Dave Chappelle. Je suis admiratif de l'aspect politique de son travail, sur les rapports entre les flics et les Noirs aux États-Unis, par exemple. Il me renvoie aux questions que je me pose aujourd'hui comme humoriste, et à notre responsabilité. N'aimant pas parler de politique dans nos sketchs ou dans nos films, on avait pris le parti d'être joyeusement drôle. Mais on vit dans une période où le rire peut être utile ; il est une arme pour dénoncer des choses. Ce qui me fait réfléchir à la façon d'aborder notre écriture, avec Ramzy. Avant, être décalés avait du charme. Aujourd'hui, être décalés revient un peu à être muets.» ■





ZINEDINE ZIDANE

RAMZY : «Dans le sport, mon idole absolue, c'est Zizou. C'est le plus grand footballeur de tous les temps, mais aussi un peintre. Le Léonard de Vinci du foot. J'applaudis ce qu'il a fait pour la France et pour tous les "rebeus" du pays ; avant le 12 juillet 1998, date de notre victoire en Coupe du Monde, je n'avais jamais vu un CRS et des "cailleras" s'embrasser puis pleurer ensemble. J'en ai encore la chair de poule.» ■

LA TOUR 2 CONTRÔLE INFERNALE De et avec Éric Judor • Avec aussi Ramzy Bedia, Marina Foïs, Philippe Katerine, Grégoire Oestermann… • Sortie : 10 février

GER - EXEMPLAIRE NUMERIQUE

SÉLECTION OFFICIELLE FESTIVAL DE L'ALPE D'HUEZ 2016

Dans ***Encore heureux,*** de Benoît Graffin, Édouard Baer est aussi attachant que fantasque. Un rôle qui lui ressemble. La preuve avec cette rencontre à mots perdus, imprévisible et aimable.

PAR SANDRA BENEDETTI **PHOTO** YANN RABANIER POUR *SCL*

L'HOMME DE PAROLES

On a dit les dorures de ses origines, son delirium capillaire et son chic suranné pris à tort pour du dandysme. Sa folie douce, surtout. Hasard ou destin, c'est le titre du premier film qui le lance au cinéma, en 1994, sous la houlette de Frédéric Jardin. Vingt-deux ans et une cinquantaine de longs métrages plus tard, Édouard Baer est toujours cet éternel adolescent faussement désinvolte et véritablement échevelé. Mais l'homme demeure un mystère, moins perché que suspendu entre terre et lune. Il s'avoue cyclothymique, il est mélancolique intermittent, électrique à mi-temps, enjoué à éclipse, mais exquis en toute saison. Ce jour de décembre, il reçoit chez lui en hôte courtois photographe, maquilleuse, attaché de presse et journaliste. Un petit piano noir, un charivari de couleurs joyeuses, des canapés aux peintures sous verre, des livres d'art, un roman de James Crumley au-dessus d'un autre de Vincent Engel et un Jean d'Ormesson ouvert sur un buffet. Au cours de l'entretien, il affirme : «Je n'ai pas vraiment de culture. Ce que je lis, écoute, regarde m'est conseillé par les autres. C'est Jacky Berroyer qui a réalisé la compil qui passe en ce moment.» Poser devant un objectif et parler de lui l'embarrasse. Alors il s'agite et soliloque. *Encore heureux,* de Benoît Graffin, il y revient sans cesse, façon d'échapper au miroir tendu. Il y incarne un cadre sup au chômage, insoucieux et amoureux de sa femme, la belle et fantasque Marie. Une rombière acariâtre va, au détriment de son insu, sauver la famille de la disette. Tout le charme de Baer et Kiberlain dans une fable contemporaine, légère et grinçante. «Sandrine a une telle fantaisie, une telle liberté qu'on croirait qu'elle n'a pas lu le scénario, qu'elle l'invente au fur et à mesure. Elle rend Marie drôle et émouvante.» Il déclare que ce n'est pas un film sur la rencontre comme il y en a tellement, mais sur l'après, un couple qui s'aime et vacille. Et ajoute : «C'est une comédie d'auteur, un drame traité par le rire, pas du burlesque. Il n'y en a pas tant que ça de nos jours. Le fait que Benoît Graffin ait écrit trois scripts pour Pierre Salvadori et *La fille de Monaco* pour Anne Fontaine m'a donné confiance.» Une fine plume mais un réalisateur pas comme les autres que Graffin. Avec lui, il faut quasi y aller à la pince à escargot sur un plateau : «Benoît est un mélange très étrange, il est à la fois affectif et introverti. Il faut apprendre son langage. Le plus important est qu'il cherche la vérité et veut que ce soit vivant.» Édouard Baer y perçoit des intonations italiennes, période Risi, Monicelli et tutti fruti.

UN DOUX RÊVEUR

Il est à noter que s'entretenir avec lui revient à se retrouver tout à trac en rase-pampa, après un détour par Cassavetes et la culture des pistaches, semé de quelques considérations sur la démission de François Rebsamen, quand la conversation porte sur le cinéma italien dont il raffole. La destination importe peu, seul le chemin compte. Le sien est buissonnier, déroutant. Même lui s'y perd : «Ça ne ressemble à rien ce que je viens de raconter. De quoi on parlait, déjà ?» On sait pas, on sait plus, on en est encore à chercher comment il est passé des pistaches à l'ex-ministre du travail. Ah si, le cinéma italien. Federico Fellini, oui, Dino Risi encore plus mais particulièrement Vittorio Gassman dans les comédies de Risi : «J'aime ses personnages, ils ressemblent à des mécaniques cassées qui continuent à avancer malgré tout. Benoît Poelvoorde est un peu italien pour ça… Il est formidable dans les silences, Benoît. Sans rien faire, assis sur une chaise, il est incroyable. J'adorerais embarquer avec lui dans un road-movie, sur le siège passager. Avec Bouli Lanners, aussi. J'adore ses films. Je vais beaucoup en Belgique voir des spectacles, rencontrer Bouli, Benoît, Noël Godin, François Damiens…»
Ce maestro du marabout-bout-de-ficelle, griot des planches et bonimenteur des salles obscures, est un doux rêveur. Il arpente les rues pour y pêcher la vie des autres, soupire après les bandes de Claude Sautet et d'Yves Robert - «je voudrais me créer une famille comme eux» - et veut rouvrir un resto «parce que les gens ont besoin de se retrouver ensemble dans une époque devenue cynique». Il a commencé le montage de son troisième film, *Ouvert la nuit.* «C'est une comédie mélancolique à la Woody Allen autour d'un directeur de théâtre qui traverse Paris, la nuit, à la recherche d'argent pour renflouer sa salle.» Il en est content. Et ça le rend heureux.
Pour le moment. ■

FILMO

2015 *Encore heureux,* de Benoît Graffin
2007 *Molière,* de Laurent Tirard
2001 *Astérix et Obélix : mission Cléopâtre,* d'Alain Chabat
2000 *Betty Fisher et autres histoires,* de Claude Miller
1994 *La folie douce,* de Frédéric Jardin

ENCORE HEUREUX De Benoît Graffin • Avec Sandrine Kiberlain, Édouard Baer, Bulle Ogier… • Sortie : 27 janvier

MODDS



«JE VOUDRAIS ME CRÉER UNE FAMILLE COMME CELLES DE CLAUDE SAUTET ET D'YVES ROBERT.»

CÉSAR-OSCARS : LES GRANDS

LEONARDO DICAPRIO

NOMINATIONS : 3 en meilleur acteur et 1 en meilleur second rôle.

EXPLICATION : Quand un film est nommé à quatorze reprises mais sans vous, le signal est clair. Après ce fâcheux épisode *Titanic*, DiCaprio a aussi échoué avec *Aviator*, *Blood Diamond* et *Le loup de Wall Street*. En cause : sa mauvaise volonté à faire campagne. Fera-t-il un effort pour *The Revenant* ? Sans cela, il pourrait connaître un destin à la Pacino, couronné tardivement pour le transparent *Le temps d'un week-end*, alors qu'il était reparti bredouille pour *Le Parrain* ou *Un après-midi de chien*.



ALFRED HITCHCOCK

NOMINATIONS : 5 en meilleur réalisateur.

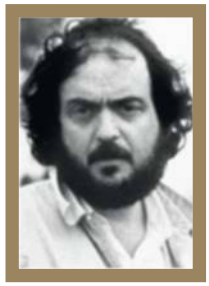
EXPLICATION : Certes *Rebecca* a été couronné de l'Oscar du meilleur film – et c'est Selznik, le producteur, qui repartit avec l'Oscar. Mais le maître du suspense n'a jamais remporté le moindre trophée pour sa réalisation. Battu par Ford *(Les raisins de la colère)*, Kazan *(Sur les quais)*, McCarey *(La route semée d'étoiles)* et Wilder (*Le poison* et *La garçonnière*), il n'avait même pas été nommé pour *La mort aux trousses*. Sa réputation difficile n'a pas joué en sa faveur dans ce qui est aussi un concours d'amabilité. Et l'Irving G. Thalberg Award reçu en 1968 ne change rien à l'affaire.



STANLEY KUBRICK

NOMINATIONS : 3 en meilleur film, 4 en meilleur réalisateur, 5 en meilleur scénariste.

EXPLICATION : Entre Kubrick et les Oscars, on peut parler d'histoire d'amour ratée. La faute… à pas de chance. Car, si on met de côté *Orange mécanique* trop clivant pour la consensuelle Académie, Kubrick a dû faire face à une sacrée concurrence : *My Fair Lady* pour *Dr Folamour* ou *Vol au-dessus d'un nid de coucou* pour *Barry Lyndon*. Mais savoir qu'*Oliver !* a triomphé de *2001…* laisse songeur. D'autant plus que Kubrick a bu le calice jusqu'à la lie en remportant sa seule statuette… pour les effets spéciaux visuels du film !



DAVID FINCHER

NOMINATIONS : 2 en meilleur réalisateur.

EXPLICATION : Dans la «nouvelle» génération de cinéastes à succès, il fait partie avec Nolan des oubliés des Oscars. Avec *Benjamin Button*, il avait été emporté par la vague *Slumdog Millionaire*. Mais, en 2011, il s'était présenté en favori après le Golden Globe reçu pour *The Social Network*. Lui avoir préféré la mise en scène sans aspérité du *Discours d'un roi* est une faute de goût. Tout comme son absence aux nominations pour *Seven*, *Fight Club* ou *Zodiac*. Comme si les Oscars prenaient de haut son ambition.



CHARLES CHAPLIN

NOMINATIONS : 1 en meilleur acteur et 2 en meilleur scénariste.

EXPLICATION : Aussi fou que cela paraisse, *Les temps modernes* ne fut pas nommé. *Le dictateur* ne décrocha aucune statuette. Avant que le maccarthysme ne déclare Chaplin persona non grata. Hollywood tentera de se rattraper avec un Oscar d'honneur, en 1972, qui valut à Chaplin la plus longue standing ovation de l'histoire de la cérémonie. Puis un prix, en 1973, pour la musique des *Feux de la rampe*, vingt ans après sa réalisation, le délai pour que le film soit distribué sur le sol américain !





RUE DES ARCHIVES/BCA/RDA - A.M.P.A.S.

OUBLIÉS

Dans toute compétition, il y a des perdants. Mais à l'instar de Vincent Lindon et Leonardo DiCaprio, toujours repartis bredouille des deux plus prestigieuses cérémonies du 7e art, de nombreux grands noms ont connu un zéro pointé. Revue de détails.

✖ PAR THIERRY CHEZE



RUE DES ARCHIVES/IPA/AGIP/DILTZ/SUDDEUTSCHE ZEITUNG

VINCENT LINDON

NOMINATIONS : 5 en meilleur acteur.



EXPLICATION : Malgré sa défaite face à Claude Rich pour sa première nomination en 93 *(La crise),* il paraissait évident que la statuette ne lui échapperait pas. Mais rien n'est venu. Même en 2009 où, ultra favori avec *Welcome,* il s'incline face à Tahar Rahim *(Un prophète).* Ces défaites s'expliquent (en partie) par sa trop grande franchise dans ses rapports avec les gens du métier. Après un nouvel espoir déçu pour *Quelques jours…,* il sera de nouveau favori en 2016, porté par son prix cannois pour *La loi du marché.* Mais seul Gérard Depardieu a réussi ce doublé avec *Cyrano de Bergerac…*

PATRICK DEWAERE

NOMINATIONS : 1 en meilleur second rôle et 5 en meilleur acteur.



EXPLICATION : Six nominations et pas un seul César. Six soirées vécues comme autant de blessures. La liste de ceux qui ont triomphé de lui – Galabru, Rochefort, Brasseur, Depardieu et Serrault – suffirait à expliquer ce zéro pointé. Mais il faut aussi ajouter sa mauvaise réputation et le boycott des medias, à la suite à son coup de poing donné à un journaliste, qui lui ont coûté quelques voix décisives.

CLAUDE BERRI

NOMINATIONS : 4 en meilleur film, 4 en meilleur réalisateur, 4 en meilleur scénario.



EXPLICATION : C'est un paradoxe vivant. L'homme le plus remercié sur la scène des César n'a jamais remporté la moindre victoire pour un film qu'il a mis en scène. Il a donc dû vivre cette consécration par acteurs ou techniciens interposés pour *Tchao Pantin, Jean de Florette, Germinal* et *Ensemble, c'est tout.* Comme si on admirait le producteur (d'ailleurs primé pour *La graine et mulet*) autant qu'on dénigrait le réalisateur.

CLAUDE CHABROL

NOMINATIONS : 1 en meilleur film, 2 en meilleur réalisateur, 1 en meilleur scénariste.



EXPLICATION : Le cinéaste n'a jamais caché son aversion pour les remises de prix. Au point de refuser (comme un autre «oublié», Michel Piccoli) tout César d'honneur. Il faut dire que les votants ne l'ont jamais plébiscité, se contentant de le nommer pour *Une affaire de femmes* et *La cérémonie* et l'oubliant pour *Violette Nozière* et *Inspecteur Lavardin,* pourtant présentés à Cannes.

LÉA SEYDOUX

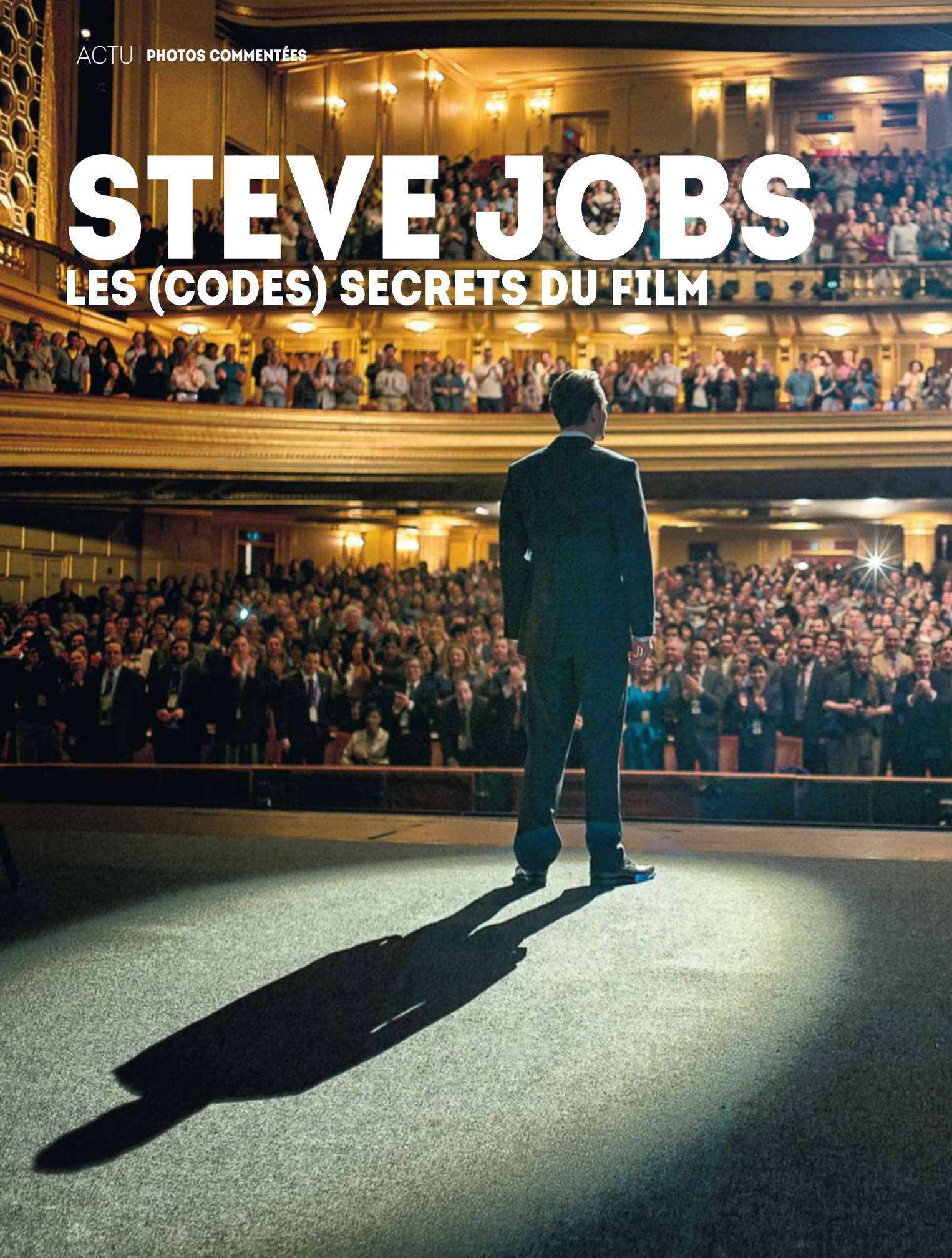
NOMINATIONS : 2 en meilleure actrice et 2 en meilleur espoir.



EXPLICATION : Des deux côtés de l'Atlantique, la quasi-totalité des têtes d'affiche féminines actuelles ont toutes été récompensées. Battue après sa Palme d'or pour *La vie d'Adèle,* car abîmée par la polémique, Léa Seydoux fait figure d'exception. *Le journal d'une femme de chambre* changera-t-elle la donne ? Face à l'ultra favorite Catherine Marguerite Frot, on peut en douter.

STEVE JOBS

LES (CODES) SECRETS DU FILM





Dans ***Steve Jobs***, Danny Boyle raconte la vie du fondateur d'Apple en trois actes, entre 1984 et 1998. Le cinéaste commente six scènes clés de son film.

✖ **PROPOS RECUEILLIS PAR** SOPHIE BENAMON

1 «COMMENT FILMER UN GÉNIE ?

Comment traduire cet esprit agité, visionnaire, charmant et percutant qu'était Steve Jobs ? Au cinéma, on peut voir un type écrire des formules mathématiques sur un tableau. Ou entendre son entourage dire combien il est brillant. Mais tout cela sonne faux. Je pense que, dans un film, il faut utiliser les acteurs pour ce qu'ils sont : des génies du langage. C'est ce qu'a fait Aaron Sorkin, le scénariste, en écrivant énormément de dialogues qui retranscrivent le bouillonnement intérieur de Steve Jobs. J'ai accéléré le rythme de la parole en coupant au montage les petites respirations que Michael Fassbender était obligé de prendre. Sans s'en rendre compte, le spectateur est subjugué par la vitesse de la pensée de Jobs.» ■

UNIVERSAL PICTURES.



2 «C'EST EN VOYANT

Hunger [de Steve McQueen] que j'ai été convaincu que Michael Fassbender serait parfait. Il possède la même intransigeance que Steve Jobs. J'avais conscience que ce rôle, avec ses pages de texte, était plus dur à appréhender qu'Hamlet et le Roi Lear réunis. Je ne peux pas dire à Michael Fassbender comment jouer. On en a discuté, bien sûr, mais c'est un voyage qu'il a dû entreprendre seul. J'ai tourné le film en trois fois. Nous avons d'abord répété la première partie quinze jours, puis tourné pendant quinze jours. Au début, Michael disait que c'était impossible de jouer un tel personnage. Du coup, cette première partie, c'est autant l'acteur se battant avec son rôle que Jobs se battant contre son ex et son entourage. Au troisième acte, l'un et l'autre sont plus apaisés. Michael pouvait ressembler à Steve Jobs.» ■





3 **«STEVE WOZNIAK,** le cofondateur d'Apple, a beaucoup apporté au film. D'abord en discutant avec Aaron Sorkin. Il a aussi passé du temps avec Seth Rogen, qui l'interprète. Pour moi, c'est lui, le vrai génie. Je tenais beaucoup à ce qu'on entende son point de vue. Il s'est senti trahi par son ami Steve Jobs, qui n'a pas reconnu son travail. Leur vision était diamétralement opposée : Jobs pensait en termes de produits, Wozniak voulait partager leurs avancées technologiques. Pour "Woz", on peut être un génie et un mec bien. Le film est rythmé par leurs face-à-face. Leur dernier affrontement a lieu dans le théâtre, devant les jeunes qui constitueront la génération Apple.» ■



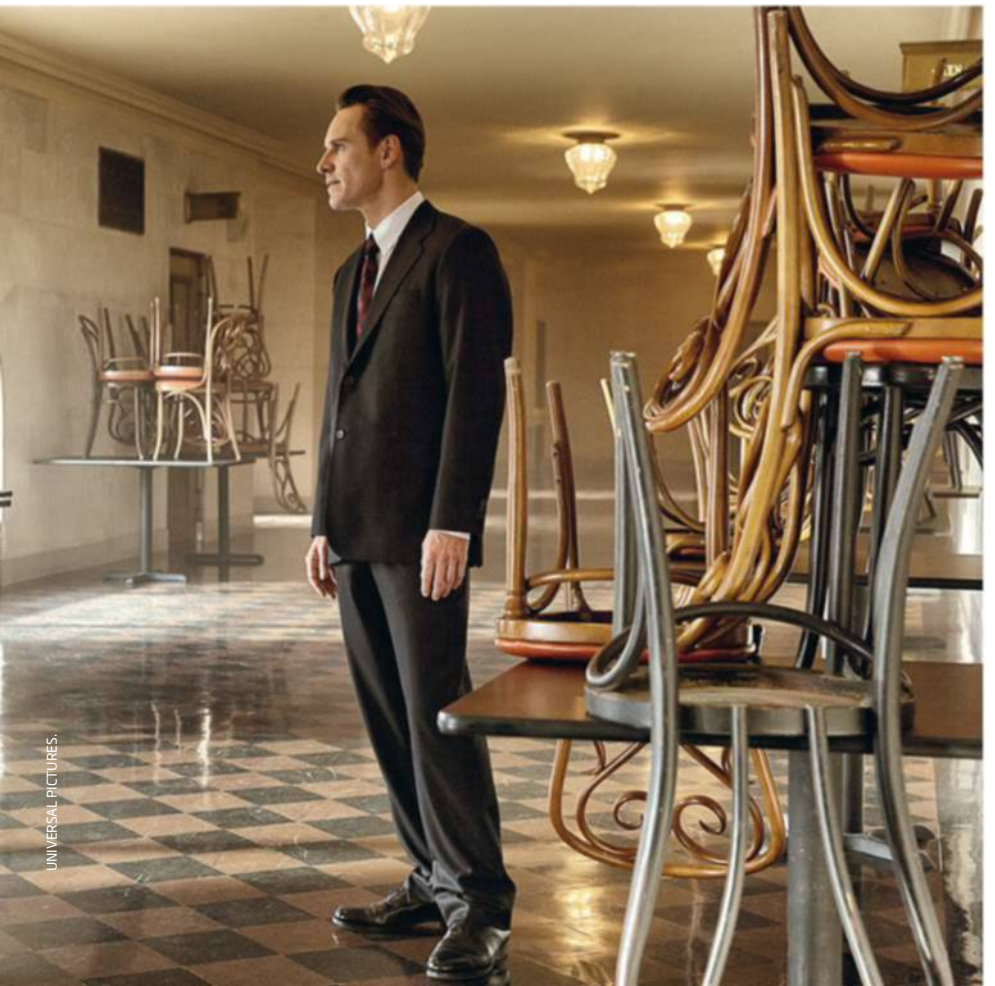
4 **«LE PRINCIPE** est de montrer les quarante minutes qui précèdent chaque lancement de produit. Par conséquent, il était hors de question de sortir des coulisses du théâtre où il avait lieu. Au départ, une grande partie des scènes écrites par Sorkin se déroulaient dans la loge de Steve Jobs. J'ai changé de place pour utiliser toutes les options possibles du théâtre : couloirs, salles de répétition, fosse des musiciens… J'adore les théâtres : ce sont des lieux très dramatiques, qui offrent une variété de décors. Tourner dans l'ordre chronologique m'a aidé à éviter la répétition. Je veillais à changer le dispositif à chaque fois.» ■



GER - EXEMPLAIRE NUMERIQUE



5 **«REGARDEZ** bien cette photo : lequel des deux est véritablement l'enfant de Jobs ? C'est le Macintosh, pas la fillette. Une dimension importante du film est le refus de Jobs d'assumer sa fille, au début de sa carrière. D'abord, parce que l'icône qu'il était serait redescendue sur terre. Jobs n'était pas qu'un grand homme. Tous les parents qui mettent en avant leur travail au détriment de leur famille ressentent cette culpabilité. Jobs a poussé ce rejet à l'extrême. Mais cette photo montre aussi le rapport des enfants des années 1980 à l'ordinateur. Sa fille comprend instinctivement comment il fonctionne, à une époque où l'informatique fait peur aux adultes. Jobs était très fier de ça. D'un côté, il néglige sa fille, de l'autre, il construit les outils pour cette jeune génération.» ■



UNIVERSAL PICTURES.

6 **«SI NOUS ÉTIONS** dans un polar coréen, Steve Jobs et John Sculley se lanceraient les chaises au visage. J'ai réalisé cette scène comme une fusillade, où Jobs se confronte à l'homme qui l'a viré de sa propre entreprise. Jobs se sent trahi par celui qu'il avait choisi comme patron, et qu'il considérait comme un père. Le décor est très agressif. Les pieds des chaises pointent vers le haut comme des pics. Dans la réalité, cette scène n'a jamais existé car les deux hommes ne se sont plus jamais parlé après la rupture. Mais leurs arguments sont authentiques. Si nous nous étions éloignés de la vérité, Apple, qui était opposé au film, nous aurait poursuivi en justice. Apple voulait maintenir l'histoire officielle de Steve Jobs.» ■

STEVE JOBS De Danny Boyle • Avec Michael Fassbender, Kate Winslet... • Sortie : 3 février

GER - EXEMPLAIRE NUMERIQUE

Pour évoquer le très beau ***45 ans,*** d'Andrew Haigh, mais aussi ses vies, ses films, la plus française des actrices anglaises reçoit chez elle, à Paris. Ce qui ne l'empêche pas d'être aussi ailleurs. Rencontre.

✖ **PAR** THOMAS BAUREZ ✖ **PHOTO** DENIS ROUVRE

CHARLOTTE RAMPLING ICI ET AILLEURS

Qui êtes-vous, Charlotte Rampling ? À cette insoluble question, l'actrice répond dans un livre autobiographique, sorti il y a quelques mois – le bien nommé *Qui je suis* (Grasset). Elle y prend un malin plaisir à placer sur ses souvenirs des airs de poésie. Pas de révélations fracassantes, mais des formules sibyllines : «J'étais prête à partir dans mon rêve de bois et de vents, fille de la mélancolie et du rire, mais je suis restée.» Soit. Le mystère savamment entretenu, l'actrice peut continuer à être là, bien présente dans le monde, au milieu des gens ou sur l'écran, tout en étant ailleurs, dans un endroit dont personne ne possède la clef. Charlotte Rampling ouvre néanmoins la porte de son très bel appartement parisien. La meilleure façon de garder un secret est de donner l'illusion que vous n'avez rien à cacher. Chez elle, tout est raffinement, calme, œuvres d'art et canapés. En ce début d'hiver, un jardinier vient même préparer la végétation au froid qui s'annonce. L'actrice, elle, est douce, accueillante. Pas de quant-à-soi. Classe et souveraine.

FEMME NUE SUR UNE MOTO

Dans *45 ans,* d'Andrew Haigh, Charlotte Rampling est Kate, une femme mûre, d'une très chic campagne anglaise, qui s'apprête à fêter gentiment ses noces de vermeil avant qu'une révélation sur son mari menace de ternir le tableau. La comédienne n'a pas besoin de trop parler pour faire défiler le cortège des sentiments intérieurs de son personnage. «Ce film se déroule dans un environnement que je connais très bien. J'ai grandi à Cambridge. Le hasard veut que depuis quelques années, ma carrière me ramène à mes terres d'origine. C'est très fort…» Sur son canapé, Rampling s'exprime volontiers, tout en expliquant être plus à l'aise dans la contemplation. «Moi, la petite Anglaise issue d'une famille protestante qui allait à la messe tous les dimanches, j'ai toujours observé le lyrisme des Français ou des Italiens avec fascination et amusement. Ce côté théâtral me plaît !» Ce qui ne l'a évidemment pas empêché de forcer sa nature et de livrer son corps au cinéma. *Les damnés*, *Portier de nuit* et *Max mon amour,* sainte et sulfureuse trinité qui pose une carrière. Pour aborder une telle filmographie où les entrées sont multiples, la tentation est grande d'emprunter un itinéraire bis. *Point limite zéro,* de Richard C. Sarafian, par exemple, objet culte et motorisé des seventies. Son nom y figure. Elle jure que non. Ou si peu. «Je jouais une auto-stoppeuse fantomatique dans la dernière partie, mais la séquence a été coupée au montage. Mon nom est resté au générique.» Du coup, les spectateurs l'ont prise pour cette femme nue conduisant une moto. L'actrice en rit encore. Et *Istanbul, mission impossible,* de Roger Corman (1969), c'est quoi ce machin ? «C'était juste après la mort de ma sœur. Ma mère en était malade. Je me suis sauvée sur le premier tournage venu. Je ne me souviens de rien.» Le temps file, le compteur reste bloqué sur un passé que l'actrice n'idéalise pas. «Hollywood, c'était un rêve, sans plus. J'y ai tenté ma chance dans les sixties. Les metteurs en scène étaient tous drogués, je suis partie.» Ou encore : «Ce sont les Italiens, puis les Français qui m'ont ouvert les portes du grand cinéma, mais je n'étais pas spécialement cinéphile. Avec moi, tout passe par le ressenti, pas dans l'analyse. Les cinéastes que j'ai rencontrés y sont sûrement sensibles…» Les noms de Visconti, Chéreau, Allen, Lumet, Parker, Ozon, Cantet, Maïwenn, emplissent la pièce sans qu'ils soient besoin de les nommer.

LA GRÂCE D'UN FANTÔME

«*She has a sense of ghost*» («Elle a la grâce d'un fantôme»), a dit d'elle David Cronenberg, qui ne l'a pourtant jamais dirigée. «C'est un très beau compliment. Ça veut dire que j'habite un univers hanté. J'ai toujours eu ça en moi. Ce que l'on peut prendre pour de la froideur ou de la distance est juste une façon de regarder les choses autrement. Je suis dans un autre espace…» L'actrice que la figure spectrale rend éternelle, assure tout de même que sur un plateau ou lors d'une conversation, elle est présente à 100 %. C'est vrai. Les portes de son appartement se referment. La lumière du couloir rompt brutalement l'obscurité. Charlotte Rampling s'est de nouveau échappée. ■

FILMO

2016 *45 ans,* d'Andrew Haigh
2000 *Sous le sable,* de François Ozon
1986 *Max mon amour,* de Nagisa Oshima
1974 *Portier de nuit,* de Liliana Cavani
1969 *Les damnés,* de Luchino Visconti

45 ANS D'Andrew Haigh • Avec Charlotte Rampling, Tom Courtenay, Geraldine James… • Sortie : 27 janvier

MODDS.


«AVEC MOI, TOUT PASSE
PAR LE RESSENTI,
PAS DANS L'ANALYSE.»

GER - EXEMPLAIRE NUMERIQUE

en quête

MARCHE À L'OM

Manu Payet, Orelsan, Philippe Lacheau… Leur nom brille en haut de l'affiche comme… réalisateur. Mais personne ne s'improvise metteur en scène. Pour les épauler, la production engage des techniciens de haute volée. Enquête dans les coulisses d'une profession silencieuse.

✖ PAR SOPHIE BENAMON ✖ ILLUSTRATIONS RÉMI MALINGREY POUR *SCL*

Romanciers, chanteurs, humoristes… Depuis une dizaine d'années, ils sont nombreux à s'attaquer au grand écran par la face nord de la réalisation. C'est la mode : il suffit d'être connu pour passer derrière la caméra. Le cinéma français se pipolise à vitesse grand V. Récent cas d'école : en décembre 2015, le rappeur Orelsan a signé son premier film, *Comment c'est loin*. Mais aussi talentueux soient-ils, ces artistes n'ont aucune expérience dans le domaine. Et la chose se complique, lorsque, comme Manu Payet, pour *Situation amoureuse : c'est compliqué,* ou Orelsan, ils sont également devant la caméra. Les producteurs n'étant pas des mécènes inconscients, ils assurent le tournage en engageant des techniciens expérimentés ou des metteurs en scène «de l'ombre», peu connus mais aguerris. *Studio Ciné Live* a enquêté dans les coulisses.

«On recherche avant tout des écritures originales», précise un producteur. Pourquoi pas. Rien n'est trop beau pour vivifier le cinéma français. Ce fut le cas du rappeur Orelsan. En 2013, Oliver Poubelle, son producteur musical, le pousse à adapter au cinéma son album-concept, *Orelsan et Gringe sont les Casseurs Flowters*. Pour l'épauler, la production engage Christophe Offenstein, chef op' émérite et déjà réalisateur d'*En solitaire*. «Le film raconte l'univers d'Orelsan, explique Offenstein. Mais nous en avons fait une vraie création commune. On a repris le scénario ensemble. Orelsan n'ayant pas le temps de revoir les prises à chaque fois, c'est moi, à la caméra, qui validais ou pas.»

RÉALISER, C'EST UN MÉTIER

Engager un réalisateur aguerri pour seconder un débutant, le concept n'est pas nouveau. Les conseillers techniques existent depuis toujours. Le CNC oblige même à en embaucher un quand le réalisateur ne remplit pas les conditions nécessaires pour posséder sa carte d'identité professionnelle et n'a jamais réalisé de courts métrages. Souvent des directeurs de la photographie font le job. Ou alors des assistants chevronnés. Ce qui change, aujourd'hui, c'est que le poste est moins clandestin – imagine-t-on, par exemple, Patrick Sébastien avoir, en 1999, réalisé seul son *T'aime* ? Cela dit, vu le résultat… «Le public n'est pas dupe : réalisateur, c'est un métier», explique Nicolas Benamou. Pour son premier film, *Paris à tout prix*, Reem Kherici, star de *La bande à Fifi*, a soufflé le nom de Nicolas Benamou à ses producteurs Éric et Nicolas Altmayer (Mandarin). Elle a même honnêtement expliqué en interview qu'elle avait été épaulée par «un superviseur mise en scène». «Elle avait vu mon travail sur *Fatal,* de Michael Youn, où elle était comédienne», précise Benamou.

D'où viennent ces réalisateurs de l'ombre ? Ce sont des gens qui ont une grande

GER - EXEMPLAIRE NUMERIQUE

BRE



GER - EXEMPLAIRE NUMERIQUE



Philippe Lacheau et Nicolas Benamou, sur le tournage de *Babysitting 2*.

«CORÉALISER UN SUCCÈS COMME *BABYSITTING* M'A DONNÉ LES CLÉS D'UNE GROSSE PRODUCTION, *À FOND*.»

NICOLAS BENAMOU

expérience du cadre ou de la lumière. Ils sont directeurs de la photographie comme Christophe Offenstein, qui a éclairé l'image des films de Guillaume Canet, de Jean-Paul Rouve ou de Guillaume Nicloux *(Valley of Love)*, premier assistant-réalisateur comme Alan Corno (le coréalisateur de Jérôme Commandeur pour *Ré, week-end de pont*), ou opérateur steadycam chevronné comme Rodolphe Lauga, coréalisateur, avec Manu Payet, de *Situation amoureuse : c'est compliqué*, qui a notamment travaillé sur tous les films de Guillaume Canet et de Dany Boon. Grâce à leur maîtrise de la technique, ils interprètent les demandes des réalisateurs sans les dénaturer et se fondent dans leur univers. «Je réalisais les sketches du *Morning Live* de M6 à l'époque de Michael Youn, explique Nicolas Benamou, superviseur technique de *Fatal* et de *Kaïra*. Ensuite, je suis devenu cadreur sur *Les onze commandements*. J'ai réalisé des pubs et aussi mis en scène tous les clips des Bratisla Boy.»

Il faut dire que les exigences techniques ont augmenté. «On ne peut plus faire un film sans connaître la grammaire du cinéma, explique Rodolphe Lauga. Filmer son quotidien est à la portée de tous ceux qui possèdent un smartphone, maîtriser une caméra numérique, c'est autre chose.» Surtout lorsque le film comporte des défis techniques. «L'expérience que j'avais acquise en tournant, caméra à l'épaule, les plans séquences du *Morning Live*, m'a servi pour mettre en scène



Christophe Offenstein et Orelsan, sur le tournage de *Comment c'est loin*.

LA BELLE COMPANY - UNIVERSAL/AXEL FILMS/CINÉFRANCE 1888/GOOD LAP PRODUCTION.

GER - EXEMPLAIRE NUMERIQUE



Babysitting, note Nicolas Benamou. Avec Philippe Lacheau, j'ai dû repousser les limites. Nos concurrents, ce sont ces amateurs qui se filment en train de faire des trucs dingues et qu'on peut voir sur internet. Le niveau est parfois très haut. Mais c'est une chose de décider que les comédiens vont vraiment sauter d'un avion, c'en est une autre de l'organiser.» En leur confiant désormais le poste de coréalisateur, les producteurs associent le «technicien en chef» à la responsabilité légale du film.

Il n'y a pas que les stars qui soient rassurées par la présence d'un garant technique sur un premier film, il y a aussi les financiers. Pour eux, c'est l'assurance de voir le film livré dans les temps et dans le budget. Les coréalisateurs interviennent sur le projet du début à la fin, de l'écriture au montage. Pour Rodolphe Lauga, qui a aussi été superviseur technique de *Radiostars,* de Romain Levy, le réalisateur doit, aujourd'hui, faire preuve d'efficacité. «Les producteurs comptent sur nous pour trouver l'équilibre entre l'économie du film et ce qu'on veut raconter, explique Christophe Offenstein. *Comment c'est loin* s'est fait avec un petit budget, et c'était à moi d'organiser les choses de façon idéale avec une équipe réduite et un plan de travail réaliste.» Il est parfois difficile de faire comprendre à un réalisateur novice, habitué dans son domaine à une entière liberté, les implications économiques d'une scène.

ÉCHANGE DE BONS PROCÉDÉS

Va-t-on désormais, en France, vers un système à l'américaine, qui a officialisé le poste de «réalisateur technicien» ? C'est peu probable. Si beaucoup de producteurs admettent que le mythe de l'auteur-réalisateur issu de la Nouvelle vague mérite d'être désacralisé, la plupart d'entre eux jugent qu'on en est encore loin. D'autant que les personnes concernées considèrent ce statut de «réalisateur de l'ombre» comme une étape dans leur parcours. Deux d'entre eux sont déjà passés aux commandes en solo. «J'ai beaucoup aimé faire des premiers films de comédiens, les aider à mettre en scène leur univers, mais aujourd'hui, je vais rester fidèle aux réalisateurs que je connais», avance Christophe Offenstein. Il développe un projet avec François Cluzet, le héros d'*En solitaire,* envisage de refaire équipe avec Orelsan et prépare le prochain film de Guillaume Canet, dont il sera, comme d'habitude, le directeur de la photographie. Rodolphe Lauga compte, lui aussi, poursuivre ses collaborations avec Canet, dont il a coécrit le prochain film, et Dany Boon, pour lequel il va se charger de la deuxième équipe du prochain long métrage. Le partenariat avec Manu Payet était, pour lui, «un échange de bons procédés». «Je l'ai aidé, et il m'a permis de mettre mon nom en bas de l'affiche. Au cinéma, comme ailleurs, les gens ne croient que ce qu'ils voient. Et là, ils savent maintenant que je sais faire.» Il écrit actuellement son film à lui.

Parfaire sa carte de visite, c'est ainsi que Nicolas Benamou a envisagé le travail en tandem : «Mon expérience de superviseur technique sur *Fatal* m'a permis de tourner mon premier film en 2011, *De l'huile sur le feu.* Être coréalisateur d'un succès comme *Babysitting* m'a donné les clés d'une grosse production, *À fond.*» Nouveau challenge, ce film d'action, avec José Garcia et André Dussolier, raconte le voyage d'une famille sur la route des vacances, dans une voiture dont le compteur s'est bloqué à 160 km/h.

Finalement, la coréalisation ressemble aujourd'hui à une nouvelle pépinière de talents. Au même titre que l'expérience acquise dans les écoles de cinéma. Mettre pendant un moment ses pas dans ceux des vedettes a même certains avantages et les producteurs ne s'y trompent pas. L'ego, lui aussi, reste à l'ombre. ■



CHARLIE KAUFMAN
L'AVENTURE INTÉRIEURE

Scénariste génial de *Dans la peau de John Malkovich* ou *Eternal Sunshine of the Spotless Mind*, Charlie Kaufman réalise, avec ***Anomalisa***, son second long métrage. Visite avec l'intéressé dans les méandres de son cerveau et de sa filmographie.

✖ **PAR** THOMAS BAUREZ

Dans la peau de John Malkovich (1999)

POUR CHARLIE KAUFMAN, tout a commencé dans la tête de quelqu'un d'autre. En 1999, l'hirsute jeune homme de 41 ans originaire de New York, traîne une timidité maladive et un improbable scénario. *Dans la peau de John Malkovich* raconte comment un marionnettiste au chômage entre dans le corps d'un comédien célèbre. À Hollywood et dans le milieu de la télé, où Kaufman pige pour des sitcoms, tout le monde trouve son idée géniale mais infaisable. Jusqu'au jour où… Spike Jonze ! Trente ans tout rond, fraîchement marié à Sofia Coppola, il est photographe, skate-boarder et réalisateur de clips. Hollywood lui fait les yeux doux. Il tombe par hasard sur le script de Kaufman. Contacté par *Studio Ciné Live*, l'intéressé se souvient : «Je ne pensais pas que ce scénario deviendrait un film. Je l'avais écrit des années auparavant pour m'amuser. Il m'arrivait de m'en servir comme carte de visite, mais je voyais bien que les gens me prenaient pour un fou. À la base, c'est une histoire d'amour assez simple. L'imagination a fait le reste.» Mais pourquoi John Malkovich ? «Il représentait quelque chose de raffiné et, surtout, son nom sonnait merveilleusement bien.» Le film aussi. Une pluie de nominations aux Oscars, dont une pour Kaufman. Trois ans plus tard la paire Jonze-Kaufman explore à nouveau la crise identitaire avec *Adaptation*, où le scénariste se projette dans la peau de deux Nicolas Cage. À moins que ce ne soit l'inverse. ■

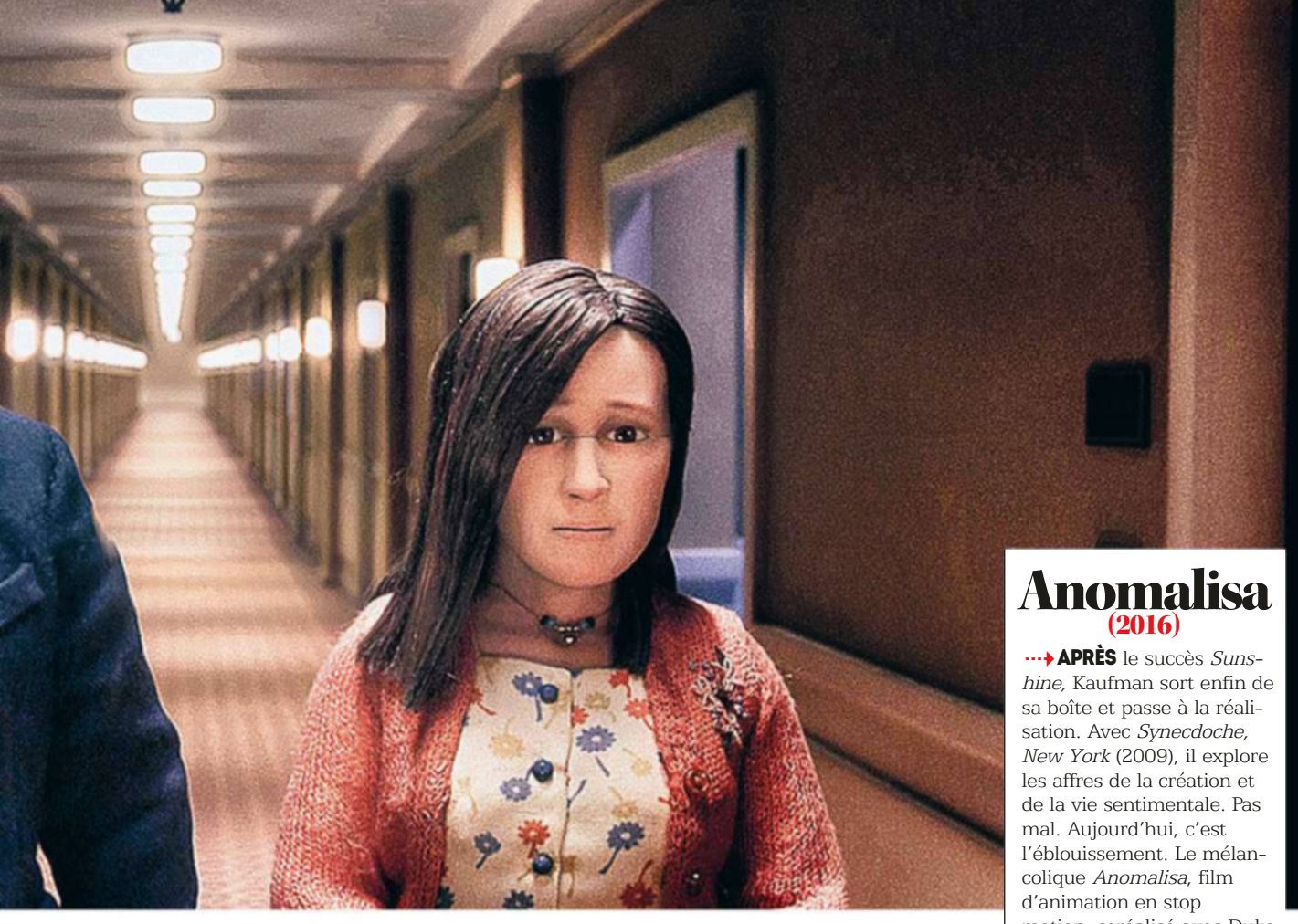


Confessions d'un homme dangereux (2003)



LES NOMINATIONS à l'Oscar de Kaufman font frétiller Hollywood. On lui passe tout. *Confessions d'un homme dangereux* est l'histoire rocambolesque d'un présentateur de télé vedette, doublé d'un agent de la C.I.A. Mensonges et

PROD DB/GRAMERCY/PROPAGANDA - PROD DB/MIRAMAX - VILLAGE ROADSHOW



vérités s'entremêlent. Les réalisateurs valsent : Fincher, Aronovsky, Singer… Ce sera finalement Clooney que Kaufman n'a jamais vraiment rencontré : «Voir son travail vous échapper est très douloureux. Mon scénario est passé de main en main. Clooney ne m'a jamais consulté.» Kaufman élude vite le débat. ■

Eternal Sunshine of the Spotless Mind (2004)

LE FARFELU Kaufman et le bricolo Gondry étaient fait pour se rencontrer. Dans la foulée de *Malkovich*, Charlie a signé le script d'*Human Nature* (2001), une comédie sauvage (et raté !) que Gondry met en scène. Mais pour eux, le grand soir arrive avec *Eternal Sunshine of the Spotless Mind,* comédie romantique dans laquelle deux amants sont contraints d'effacer leurs souvenirs. Cette fois, c'est l'Oscar, que Charlie partage avec son frère Donald, Michel Gondry et l'artiste Pierre Bismuth. Ce découpage de statuette permet au scénariste de ne pas trop s'exposer. Kaufman fuit les flashs, même s'il a appris à communiquer avec les journalistes. À l'autre bout du fil, on sent que l'exercice lui pèse quand même un peu : «À l'époque d'*Eternal…*, je restais le plus souvent dans ma tanière, mais Michel a insisté pour que je vienne sur le tournage. Je pensais être indésirable et trouvais que tout le monde me regardait d'un drôle d'air.» Parano Charlie ? «Un peu, comme tout le monde, non ?» Ou pas. ■



Anomalisa (2016)

APRÈS le succès *Sunshine,* Kaufman sort enfin de sa boîte et passe à la réalisation. Avec *Synecdoche, New York* (2009), il explore les affres de la création et de la vie sentimentale. Pas mal. Aujourd'hui, c'est l'éblouissement. Le mélancolique *Anomalisa*, film d'animation en stop motion, coréalisé avec Duke Johnson, raconte la parenthèse (un peu) enchantée d'un quinqua morose dans un hôtel de Cincinnati. C'est le moment de faire le point sur la part autobiographique de son œuvre : «Le cinéma est une affaire de projection. Tout ce que j'écris sort du tunnel de mon imagination et contient une part de moi-même. Le héros d'*Anomalisa* a écrit un guide baptisé *Comment puis-je vous aider à les aider ?* Pourtant, il est accablé par la morosité de son existence. Qui va l'aider lui ? Concevoir un film, c'est comme écrire un guide de survie. Ce n'est pas pour autant que l'auteur est invincible !» Chez lui, le je n'est donc pas vraiment un autre. Tout le monde est cordialement invité à entrer dans la peau de Charlie. ■

ANOMALISA De Charlie Kaufman et Duke Johnson • Avec la voix VO deJennifer Jason Leigh… • Sortie : 3 février

2015 PARAMOUNT PICTURES - PROD DB/FOCUS FEATURES



PORTFOLIO

CHOCOLAT

En piste pour découvrir les plus beaux clichés du tournage de *Chocolat*, où Roschdy Zem raconte l'incroyable destin du premier clown noir de la scène française.

PHOTOS JULIAN TORRES



JULIAN TORRES/MANDARIN CINÉMA/GAUMONT



Double page précédente

ENTRÉE DES ARTISTES James Thierrée, Omar Sy
et le réalisateur Roschdy Zem sur la piste du Nouveau cirque.



Les rues de **PARIS** du début du XX^{e} siècle
ont été reconstituées dans la capitale.
Le tournage de *Chocolat* a duré plus de trois mois.

JULIAN TORRES/MANDARIN CINEMA/GAUMONT

Page de gauche

Départ vers Paris de celui qui deviendra **CHOCOLAT,**
le premier artiste noir de la scène française.



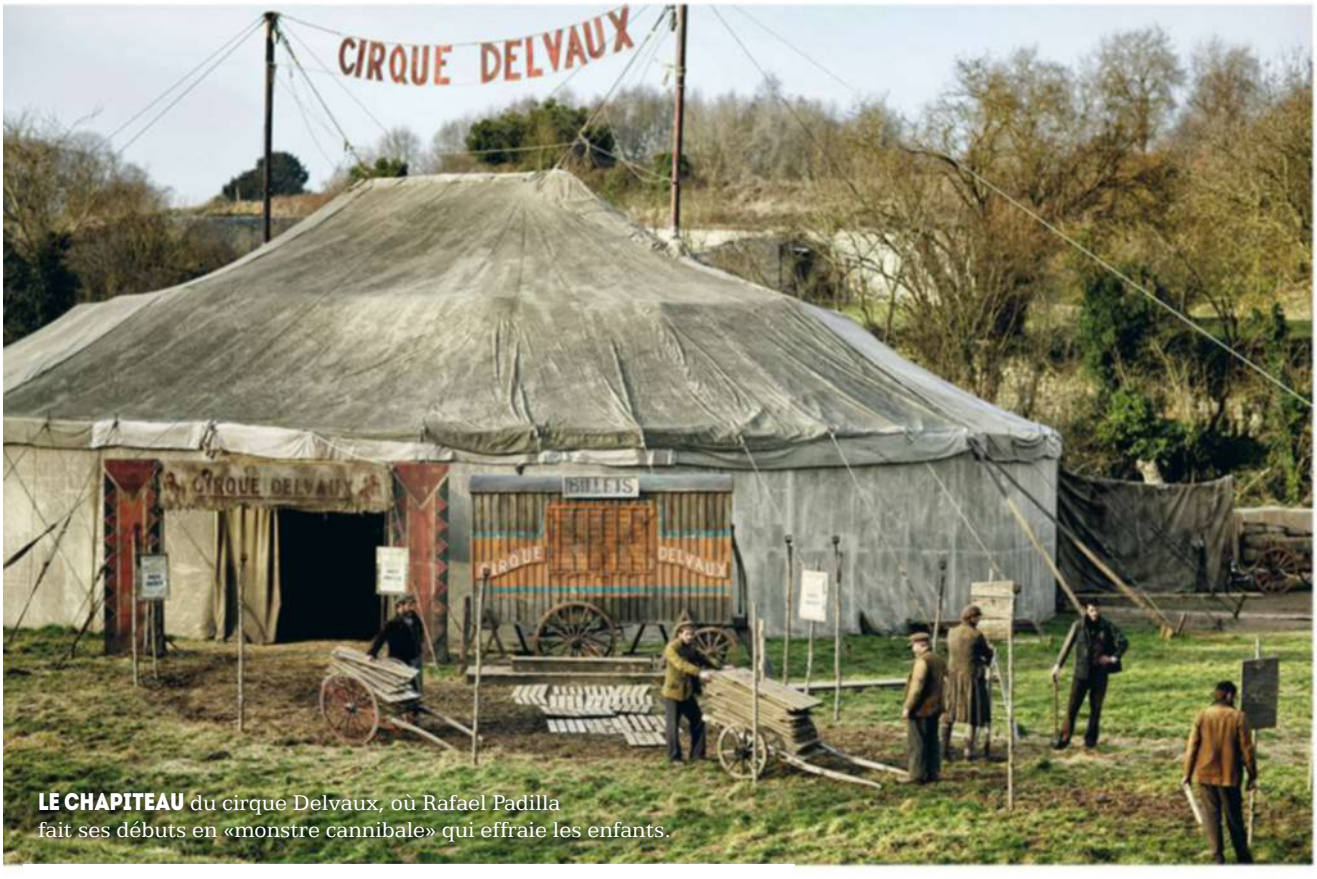


Roschdy Zem dirige Omar Sy dans le décor du bar Le Cat'Chat, à **PIGALLE.**

JULIAN TORRES/MANDARIN CINEMA/GAUMONT



Dans les rues de Paris, **OMAR SY** quitte le costume de clown pour devenir Rafael Padilla, l'acteur.



LE CHAPITEAU du cirque Delvaux, où Rafael Padilla fait ses débuts en «monstre cannibale» qui effraie les enfants.

JULIAN TORRES/MANDARIN CINEMA/GAUMONT

James Thierrée, qui incarne le clown **FOOTIT,**
a aussi réglé les numéros de cirque du film.



GER - EXEMPLAIRE NUMERIQUE



LE GUIDE 2016 de L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR

CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

GER - EXEMPLAIRE NUMERIQUE

CRITIQUES

★★★★★ CHEF-D'ŒUVRE ★★★★ À VOIR ABSOLUMENT ★★★ BON FILM ★★ PAS MAL ★ BOF Ø ON ÉVITE



CAROL ★★★★

L'APPARENT RAFFINEMENT DE CE MÉLODRAME CACHE UNE PROFONDE NOIRCEUR. SUBLIME.

NOUS VOICI DANS UN BAR CHIC de New York en 1953. Deux femmes élégantes discutent autour d'un verre. Un homme s'approche et interrompt cette intimité, dont on ne mesure pas encore la portée. Une main caressante et traînante sur une épaule laisse toutefois supposer une tendresse particulière. Par le biais de la plus jeune des deux femmes, Therese (Rooney Mara gracile), nous allons remonter le fil de cette passion. Nous voici revenus quelques temps plus tôt. C'est Noël, sur la très chic 5e Avenue, c'est la course aux cadeaux. Dans un magasin de jouets où tout le personnel porte un bonnet de Noël, Therese emballe les paquets derrière son comptoir. Elle croise bientôt le regard de Carol (Cate Blanchett impériale) et va essayer de ne plus le lâcher, tant elle est subjuguée par la classe de cette femme mûre pleine d'assurance. Une paire de gants oubliée va permettre un rapprochement entre elles. Therese va bientôt découvrir la vie très «desperate housewive» de Carol. Celle-ci est sur le point de se séparer de son mari (Kyle Chandler) avec qui elle a une petite fille. L'homme tente vainement de la retenir, tout en sachant que son cœur et son corps sont déjà ailleurs. Therese observe ce délitement du coin de l'œil, séduit Carol sans en avoir l'air. Innocence de la jeunesse oblige ! La femme au foyer tente de ne pas perdre la garde de son enfant dans la bataille conjugale qui va s'engager. Ses mœurs «douteuses» (elle couche avec la marraine de sa fille) ne plaide pas en sa

GER - EXEMPLAIRE NUMERIQUE



faveur. Carol entraîne bientôt Therese dans un road trip vers la côte Ouest. Commence alors le vertige de l'amour. Pour nous raconter cette histoire, Todd Haynes opte pour une mise en scène brillante. Les lumières chaudes donnent à chacun des plans – tous superbement composés – un raffinement maniaque. Les lents mouvements de caméra traduisent la douce mélancolie du souvenir de Therese. Une mélancolie qui a laissé des images trop parfaites, donc effrayantes. Le film a des allures de cauchemar. La peau diaphane de Therese lui procure une allure spectrale. Face à elle, Carol est une figure sublime, puissante comme une actrice de cinéma de ces années-là (Katharine Hepburn, Rita Hayworth…) En choisissant de récompenser d'un prix d'interprétation féminin, Rooney Mara plutôt que Cate Blanchett, le jury cannois, présidé par les frères Coen, a pris le parti de célébrer l'intériorité, la retenue, voire une complète innocence au détriment d'une forme d'accomplissement et d'assurance. On applaudit, même si la réussite du film tient dans la parfaite complémentarité des deux femmes. Ce jeu en miroir, où la plus jeune semble projeter ses désirs d'émancipation sur son aînée, est une ode au regard avec ce que cela suppose de faux semblants et d'illusions contrariées. Todd Haynes va bien sûr faire évoluer le point de vue et les rapports de force. Il sait mieux que personne qu'au cinéma, les sons et les images révèlent autant qu'ils dissimulent. Si la fragile Therese se construit peu à peu à l'ombre de Carol, le scénario va s'organiser comme une lente libération. Un passage à l'âge adulte. Il lui faudra donc se laisser attraper par les feux brûlants de cette histoire d'amour interdite au sein d'une société corsetée, pour trouver sa place dans le cadre. Le teint diaphane de Therese s'empourpre, dans un mouvement contraire celui de Carol devient livide et le maquillage ne parvient plus à masquer les traces du désenchantement.

Douglas Sirk, figure tutélaire du mélo hollywoodien, a affirmé : «La caméra juge. Personne ne voit mieux qu'elle, pas même l'œil humain.» Ce qui était vrai pour lui, l'est aussi pour son disciple aujourd'hui. La vision de *Carol* procure, en effet, cette sensation que quelque chose nous dépasse, nous submerge et finalement nous ronge de l'intérieur. Un film à la fois tendre et désespéré. Une pure merveille. En tout point sublime. ■ **Thomas Baurez**



Près du paradis

***Carol* fait écho à *Loin du paradis* (2002) - où le même Todd Haynes filmait une histoire d'amour interdite dans l'Amérique puritaine des fifties. Il ressort opportunément le 13 janvier.**

De Todd Haynes • Avec Cate Blanchett, Rooney Mara, Sarah Paulson… • 1 h 58

NOTRE TOP 5 #JANVIER/FÉVRIER 2016

Seuls les films vus par un minimum de cinq journalistes peuvent entrer dans le top 5.



1
CAROL
De Todd Haynes, p. 89
Sortie : 13 janvier
☆☆☆☆



2
THE REVENANT
D'Alejandro González Iñárritu, p. 110
Sortie : 24 février
☆☆☆☆



3
STEVE JOBS
De Danny Boyle, p. 100
Sortie : 3 février
☆☆☆☆



4 Ex æquo
ANOMALISA
De Charlie Kaufman et Duke Johnson, p. 102
Sortie : 3 février
☆☆☆



4 Ex æquo
LA TOUR 2 CONTRÔLE INFERNALE
D'Éric Judor, p. 104
Sortie : 10 février
☆☆☆

RUE DES ARCHIVES/RDA

GER - EXEMPLAIRE NUMERIQUE

Les 81 films

À L'AFFICHE

L'INTÉGRALE DES FILMS CRITIQUÉS DU MOIS, EN ÉTOILES ET EN COULEUR.



13 JANV
20 JANV

☆☆☆☆

Carol, p. 89, 13/1

☆☆☆

Chorus, p. 94, 20/1
Danish Girl, p. 95, 20/1
Les élues, p. 94, 20/1
Le garçon et la bête, p. 92, 13/1
Gaz de France, p. 93, 13/1
J'avancerai vers toi avec les yeux d'un sourd, p. 94, 20/1

☆☆

Bang Gang, p. 92, 13/1
Les chevaliers blancs, p. 94, 20/1
Le convoi, p. 93, 13/1
Et ta sœur, p. 93, 13/1
House of Time, critiqué n° 75, 13/1
Je suis le peuple, web, 13/1
Legend, p. 94, 20/1
Mon maître d'école, p. 93, 13/1

☆

A Second Chance, p. 93, 13/1
Creed, l'héritage de Rocky Balboa, p. 92, 13/1
Je veux être actrice, p. 94, 20/1
Nightfare, critiqué n°74, 13/1
Paris-Willouby, p. 94, 20/1
Randonneurs amateurs, p. 93, 13/1

AVIS PARTAGÉS
☆☆☆/☆

Made in France, critiqué n°74, 20/1



27 JANV
03 FÉV

☆☆☆☆

Steve Jobs, p. 100, 3/2

☆☆☆

Anomalisa, p. 102, 3/2
La chambre d'en face, p. 103, 3/2
Chocolat, p. 102, 3/2
Les délices de Tokyo, p. 99, 27/1
Encore heureux, p. 98, 27/1
Les filles au Moyen-Âge, p. 98, 27/1
Mysterious Object at Noon, web, 27/1
Nahid, p. 103, 3/2
45 ans, p. 96, 27/1
Les saisons, p. 98, 27/1
Spotlight, p. 96, 27/1
Tout en haut du monde, p. 99, 27/1

☆☆

Dofus Livre 1 : Judith, p. 103, 3/2
Experimenter, critiqué n°74, 27/1
Happily Ever After, p. 99, 27/1
Mad Love in New York, p. 103, 3/2
La marcheuse, p. 103, 3/2
Mini et les voleurs de miel, web, 3/2
Préjudice, p. 103, 3/2
Les premiers, les derniers, p. 99, 27/1
Le temps des rêves, web, 3/2
La terre et l'ombre, p. 103, 3/2

☆

Le chanteur, web, 27/1
La 5e vague, p. 99, 27/1
Dough, p. 99, 27/1
Jane Got a Gun, critiqué n°74, 27/1



10 FÉV

☆☆☆☆

Homeland : Irak, année zéro, p. 105

☆☆☆

Alaska, p. 104
Chair de poule, p. 105
Les innocentes, p. 105
Peur de rien, p. 104
La tour 2 contrôle infernale, p. 104
Le trésor, p. 104

☆☆

Dégradé, p. 105
El clan, p. 105
Free Love, p. 104
L'odorat, web
Peace to Us in Our Dreams, p. 104

☆

À une heure incertaine, p. 104
Heidi, web



17 FÉV
24 FÉV

☆☆☆☆

The Revenant, p. 110, 24/2

☆☆☆

Dans ma tête, un rond point, p. 109, 24/2
Je ne suis pas un salaud, p. 106, 24/2
No Home Movie, p. 106, 24/2
Sleeping Giant, p. 105, 17/2
Tempête, p. 111, 24/2

☆☆

Ce sentiment de l'été, p. 106, 17/2
Crache cœur, p. 106, 17/2
L'homme qui répare les femmes, p. 106, 17/2
Merci patron !, p. 109, 24/2
Pattaya, p. 109, 24/2
Un jour avec, un jour sans, p. 106, 17/2

☆

Beira-mar, p. 109, 17/2
L'élan, p. 109, 24/2
La vache, p. 106, 17/2
Un soleil froid en été, web, 17/2

AVIS PARTAGÉS
☆☆☆☆/☆

Remember, p. 108, sortie reportée au 23/3

PAS VUS...

Faute de projection dans les temps, les films suivants ne sont pas chroniqués dans ce numéro : **Arrête ton cinéma, Brothers, Tout schuss** (13 janvier), **Braqueurs** (20 janvier), **Contre-pouvoirs, The Boy** (27 janvier), **Alvin et les Chipmumks : À fond la caisse, Dirty papy, Point Break, Les Tuche 2** (3 février), **Deadpool, Faut savoir se contenter de beaucoup, Joséphine s'arrondit** (10 février), **Amis publics, Ave César !, Les naufragés, Zootopie** (17 février) et **Carmina !, La fabuleuse Gilly Hopkins, L'histoire du géant timide, Kaili Blues, The Finest Hours** (24 février). Retrouvez ces critiques le jour de leurs sorties sur studiocinelive.com

☆☆☆☆☆ CHEF-D'ŒUVRE ☆☆☆☆ À VOIR ABSOLUMENT ☆☆☆ BON FILM ☆☆ PAS MAL ☆ BOF Ø ON ÉVITE

GER - EXEMPLAIRE NUMERIQUE



LE GARÇON ET LA BÊTE ☆☆☆

UN FILM D'APPRENTISSAGE COMME DANS UN RÊVE ÉVEILLÉ.

L'ANIMATION JAPONAISE ne se résume évidemment pas à Miyazaki. Mais par une pirouette de très mauvaise foi, elle pourrait se résumer à Mamoru Hosoda, tant ce cinéaste impose doucement son imaginaire et son univers ornirique. Ceux qui ont vu *Les enfants loups* s'en souviennent évidemment. Ceux qui verront ce *Garçon et la bête* en garderont une trace indélébile. L'homme crée des mondes fantastiques peuplés de créatures qui semblent sortir d'un rêve (de spectateur). Ce petit bijou d'animation suit, comme son titre l'indique, la rencontre entre un garçon et une bête. Il s'appelle Kyuta, elle, Kumatetsu. Il se perd dans le monde des bêtes, elle va lui apprendre l'art du combat. En fait de combat, il faut y voir une métaphore du passage de l'adolescence à l'adulte. Mais nul discours, ici. Tout se règle dans un univers imaginaire (ou pas ?…) que Hosoda nourrit d'aventure, d'humour et dessins magnifiques – le combat (presque) final est impressionnant d'inventivité. Non content de croquer cet âge de tous les possibles, Hosoda ne mégote pas sur le romanesque : le film regorge d'intrigues, de péripéties et semble ne jamais s'arrêter. Ce n'est pas un défaut. On n'aurait pas été contre quels instants (magiques) de plus. ■ **Éric Libiot**

De Mamoru Hosoda • 1 h 58



CREED, L'HÉRITAGE DE ROCKY BALBOA ☆

UNE VEUVE, un orphelin, une chanteuse qui devient sourde, un coach qui a le cancer… N'en jetez plus, le ring est plein ! Ce *Creed* est un gros mélo dans un monde de brutes. Le scénario suit fidèlement la trame du Rocky originel, ce qui laisse peu de surprises. Avec certaines variantes cependant : Rocky s'entraînait en frappant des quartiers de viande, Creed, lui, court après des poules. Son adversaire est une belle ordure britannique dans la lignée de Drago *(Rocky IV)* et tous deux se tapent dessus comme des bêtes de façon assez invraisemblable. Le seul vrai plaisir du film est de retrouver Sylvester Stallone en Rocky vieillissant, rôle qu'il assume pleinement avec humour et quelques clichés. ■ **Véronique Trouillet**

De Ryan Coogler • Avec Michael B. Jordan, Sylvester Stallone… • 2 h 13

BANG GANG ☆☆

QU'UNE BANDE DE LYCÉENS partouzent joyeusement tout un été durant n'a en soi rien de très moral. Et peut en effet choquer. Fallait-il pour autant si sévèrement les condamner et que le récit s'achève dans un discours aussi prêchi-prêcha ? Eva Husson cherche la provoc mais semble ne pas assumer l'aspect subversif de son sujet, de même, d'ailleurs, qu'elle peine à rendre crédible cette parenthèse luxurieuse. Cela étant, une vérité émerge des personnages, habités par une désolante solitude et portés par des jeunes comédiens de talent. Saluons aussi la mise en scène langoureuse, entre Sofia Coppola et Gus van Sant, et la maîtrise pour filmer les corps d'une cinéaste, sans nul doute, à suivre. ■ **Laurent Djian**

D'Eva Husson • Avec Finnegan Oldfield, Marilyn Lima… • 1 h 38



GER - EXEMPLAIRE NUMERIQUE



ET TA SŒUR ? ☆☆

UN ÉPATANT DUO D'ACTRICES, QUI REHAUSSE HEUREUSEMENT UN REMAKE LONGUET.

L'AMÉRICAINE LYNN SHELTON attire décidément les cinéastes français. Après son *Humpday* – où deux hétéros se lançaient, par défi, dans le tournage d'un porno gay –, devenu *Do Not Disturb,* sous la direction d'Yvan Attal, Marion Vernoux s'attaque à *Ma meilleure amie, sa sœur et moi,* sorti en 2013. Et ce en restant fidèle à l'intrigue originale, qui voit un jeune homme, déprimé depuis la disparition de son frère, accepter l'invitation de sa meilleure amie Tessa à passer une semaine dans sa maison familiale, seul, afin de se ressourcer. Sauf que sur place, il trouve la maison occupée par la sœur de Tessa, sous le coup d'une rupture avec sa petite amie. Et ce qui devait arriver arrive : le duo noie sa tristesse dans une nuit d'amour arrosée, de prime abord sans lendemain, mais qui va forcément impacter les relations du trio. Si l'ensemble ne manque pas de charme, cette intrigue ne suffit pas à soutenir un long, et les atermoiements des uns et des autres finissent par tourner en rond. Si le film tient malgré tout la rampe, il le doit à ses comédiens : Grégoire Ludig, issu du Palmashow, et surtout le duo Virginie Efira-Géraldine Nakache, qui apporte le rythme et le souffle qui font défaut au récit. On se demande d'ailleurs ce qui a bien pu pousser Marion Vernoux à se lancer dans ce remake d'un film banal, sans chercher à le trahir ni à l'amener hors des sentiers battus et rebattus. ■ **Thierry Cheze**



Bis repetita

Et ta sœur* est le deuxième long de Marion Vernoux produit par François Kraus et Denis Pineau-Valencienne (Les Films du Kiosque), trois ans après *Les beaux jours.

De Marion Vernoux • Avec Virginie Efira, Géraldine Nakache… • 1 h 35

GAZ DE FRANCE ☆☆☆

LOUFOQUE ET POÉTIQUE, AVEC UN PHILIPPE KATERINE AU TOP.

EN POLITIQUE, tout est com', donc tout est permis. Au cinéma aussi, la liberté doit être totale. Beaucoup de cinéastes l'ont oublié mais pas Benoît Forgeard, 38 ans, artiste multiforme : concepteur et animateur d'une émission de variétés sur Paris Première avec son pote Bertrand Burgalat, journaliste burlesque pour *Sofilm,* cinéaste bricolo… *Gaz de France* raconte la tentative d'un président de la République française de faire remonter sa côte de popularité. Nous sommes en 2020. Problème : l'intéressé – qui répond au doux nom de Bird – fait ce qui lui chante, comme par exemple déclarer la guerre aux banques. Son staff, mené par le redoutable Michel Battement (Olivier Rabourdin), est au désespoir et essaie de démêler les fils de cette folle marionnette. Tout se passe ici dans les sous-sols de l'Élysée, sorte d'aquarium géant où des personnages étranges attendent que le monde s'écroule sans eux. C'est absurde, drôle, pertinent et jubilatoire. Si le faux rythme de l'ensemble peut être perçu comme une hésitation, c'est justement de cette fragilité que naît la poésie. Un tel équilibrisme pourra laisser une partie des spectateurs sur le bas-côté, mais cet objet, appelé à devenir culte, a le mérite d'être en dehors des clous. ■ **T.B.**

De Benoît Forgeard • Avec Philippe Katerine, Olivier Rabourdin… • 1 h 25



Et aussi

Le convoi ☆☆
De Frédéric Schoendoerffer
• 1 h 42

Sept hommes, quatre bagnoles et une tonne de came, de Malaga à Créteil. Un go fast intimiste, vu depuis les habitacles. Idée maligne, qui prend sens et force dans la seconde partie. ■ **Sandra Benedetti**

Randonneurs amateurs ☆
De Ken Kwapis
• 1 h 44

Robert Redford et Nick Nolte ne sont guère crédibles en marcheurs de l'extrême, dans ce film où les pensées pseudo-philosophiques sur la vie et l'exploration de soi manquent de profondeur. ■ **V.T.**

Mon maître d'école ☆☆
D'Émilie Thérond
• 1 h 22

Portrait d'un instit de village – l'année de sa retraite – par l'une de ses anciennes élèves. Si on s'attache à ce personnage investi, généreux, jovial, ce doc n'a toutefois pas la densité et la classe d'*Être et avoir.* ■ **L.D.**

A Second Chance ☆
De Susanne Bier
• 1 h 42

À la mort de son bébé, un flic vole celui d'un couple de junkies violents et leur laisse le cadavre du sien. La question morale est passionnante, le film, bien moins, à force de lourdeur et de misérabilisme. ■ **L.D.**

Version longue de ces critiques sur Studiocinelive. com

PROD DB/M. CROTTO/LES FILMS DU KIOSQUE.

GER - EXEMPLAIRE NUMERIQUE



LES CHEVALIERS BLANCS ☆☆

COMME QUOI D'EXCELLENTS INGRÉDIENTS NE GARANTISSENT PAS UNE RÉUSSITE.

C'EST UN PEU L'HISTOIRE d'un film… qui n'a pas vraiment lieu. Tout y est, pourtant, mais ça ne démarre jamais ! Un sujet fort et médiatisé : l'aventure pathétique des «zozos» de l'Arche de Zoé qui, au nom de leur ONG, voulaient exfiltrer clandestinement vers la France des petits Tchadiens. Un casting sur mesure : Vincent Lindon, Louise Bourgoin, Valérie Donzelli ou encore Reda Kateb. Et même un cinéaste, le Belge Joachim Lafosse, dont on avait aimé *Nue propriété* et *À perdre la raison*… Eh bien, ça ne suffit pas. Le scénario s'intéresse aux incessantes tractations pour récupérer les enfants et répète ad nauseum la même séquence, en oubliant de s'intéresser réellement aux personnages. Ça pourrait ainsi continuer pendant des heures, on n'en apprendrait pas plus. C'est fâcheux. ■ **T.B.**

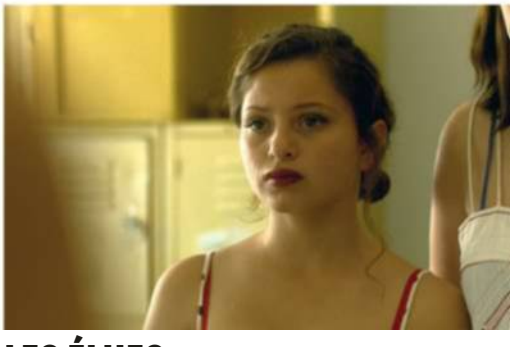
De Joachim Lafosse • Avec Vincent Lindon… • 1 h 52



LEGEND ☆☆

POUR DRESSER le portrait des jumeaux Kray, qui régnèrent sur le milieu londonien des années 1960, Brian Helgeland prend l'étrange parti de mettre sur un pied d'égalité leurs vies criminelles et sentimentales qui, très vite, se parasitent au lieu de s'enrichir. Dans ce double rôle, Tom Hardy se révèle d'ailleurs plus convaincant en amoureux transi qu'en psychopathe. Et si Helgeland parvient à rendre efficacement la violence extrême de ce duo, son scénario ne fait que survoler l'impact qui fut le sien. ■ **V.T.**

De Brian Helgeland • Avec Tom Hardy, Emily Browning… • 2 h 11



LES ÉLUES ☆☆☆

COMMENT PARLER de prostitution adolescente sans verser dans le glauque ? En racontant la descente aux enfers d'une jeune fille de 14 ans, dont la passion vire au cauchemar quand celui qu'elle aime se révèle être un appât qui recrute pour un bordel. En sublimant surtout la beauté de ces ados séquestrées – plutôt que de filmer frontalement le sexe – , avec, en fond sonore, la jouissance de leurs clients. Le contraste est saisissant. La violence est d'autant plus déchirante qu'elle reste ainsi suggérée. ■ **T.C.**

De David Pablos • Avec Nancy Talamantes… • 1 h 46

Et aussi

J'avancerai vers toi avec les yeux d'un sourd ☆☆☆

De Laetitia Carton • 1 h 30

Avec cet hommage à un ami sourd disparu, la cinéaste réussit à marier le général et l'intime, en nous faisant pénétrer dans le quotidien des sourds tout en se racontant à travers eux. Militant et émouvant. ■ **T.C.**

Paris-Willouby ☆

De Quentin Reynaud et Arthur Delaire • 1 h 23

En dépit d'un beau casting (Isabelle Carré, Joséphine Japy…), cette chronique d'une famille dysfonctionnelle peine à émouvoir. Et reste à mille lieues de *Little Miss Sunshine*, son évident modèle. ■ **T.C.**

Chorus ☆☆☆

De François Delisle • 1 h 36

Un enfant disparu. Un couple séparé, qui se retrouve dix ans plus tard suite à un appel de la police. Vivre, c'est apprendre à perdre : ce film le rappelle avec autant d'émotion que d'intelligence. ■ **L.D.**

Je veux être actrice ☆

De Frédéric Sojcher • 1 h 02

On est de trop, dans ce film où le réalisateur suit sa fille de 10 ans dans ses rencontres avec des acteurs. Naïf et complaisant. Sojcher questionne d'habitude la frontière réalité-fiction avec plus de subtilité. ■

Sophie Benamon

Version longue de ces critiques sur Studiocinelive.com



DANISH GIRL ☆☆☆

ALICIA VIKANDER RAYONNE, MALGRÉ UNE MISE EN SCÈNE UN POIL AMPOULÉE DE TOM HOOPER.

DANS UN MONDE où la question du genre est soumise à toutes les caricatures, voir un concurrent aux Oscars 2016 traiter ce sujet en racontant un destin humain plutôt que des théories fumeuses est réjouissant. Tom Hooper s'est, en l'occurrence, emparé de l'histoire de Lili Elbe (née Einar Wegener), peintre paysagiste danois, célèbre pour avoir été, en 1930, le premier à avoir subi une chirurgie de réattribution sexuelle. Sa première qualité est de ne jamais chercher à faire un film-étendard, mais de simplement raconter le parcours singulier de cet homme qui, pour aider sa femme peintre à terminer un portrait, endosse une robe et réalise qu'il se sent davantage lui-même en femme. Ces moments-là sont les plus beaux du film. Cette montée du trouble et ce passage de l'incompréhension à la certitude, où Einar/Lili va entraîner son épouse à la fois inspirée par cette Lili et dévorée par la jalousie de voir son mari courtisé par d'autres hommes. Dommage alors, que comme dans *Les misérables*, il y ait dans la mise en scène ampoulée d'Hooper cette incapacité à faire sobre. Et la remarque vaut aussi pour Eddie Redmayne, en mode «composition spécial Oscar». D'autant plus qu'Alicia Vikander, rayonnante, s'inscrit, elle, dans cette logique de discrétion, où une larme perlant dans un regard en dit plus que mille mimiques. Elle constitue l'atout majeur de ce *Danish Girl*. Avec une statuette à la clé ? ■ **T.C.**



CHAISES MUSICALES

Nicole Kidman a voulu incarner Einar Wegener. Et face à elle furent pressenties Charlize Theron, Gwyneth Paltrow et Marion Cotillard.

De Tom Hooper • Avec Eddie Redmayne, Alicia Vikander… • 2 heures

EVERETT COLLECTION/RUE DES ARCHIVES

RAM DAM
LE FESTIVAL DU FILM QUI DÉRANGE
18—26 JANVIER 2016
6E ÉDITION
IMAGIX TOURNAI
www.ramdamfestival.be



Imagix tournai · maison culture tournai · notélé · TOURNAI · Wallonie picarde · conseil de développement · FÉDÉRATION · l'avenir.net · PROXIMAG · moustique · pure · LA PREMIÈRE · Monde · La Libre · Le Soir · CôtéCinéma · weo · LA VOIX DU NORD · BNP PARIBAS FORTIS · SSTP · TEC HAINAUT · Vanneste · Euro Millions

GER - EXEMPLAIRE NUMERIQUE



SPOTLIGHT ☆☆☆

LE DIGNE HÉRITIER DU CLASSIQUE *LES HOMMES DU PRÉSIDENT.*

À BOSTON, au début des années 2000, un groupe de journalistes d'investigation s'intéresse à des prêtres accusés de pédophilie. Leur enquête va révéler le plus grand scandale que l'Église catholique ait connu sur le sol américain : des crimes sexuels qui toucheront le pays tout entier. Le réalisateur, Tom McCarthy *(The Visitor),* s'est saisi de cette histoire avec beaucoup de subtilité et d'envergure. À l'instar des *Hommes du président*, *Spotlight* est d'abord un grand hommage au journalisme. Il met en avant une équipe de reporters, dans un film choral où aucune des stars (Mark Ruffalo, Michael Keaton, Rachel McAdams) ne tire la couverture à elle. Le casting est parfait, et les relations entre les personnages très crédibles. McCarthy et son coscénariste Josh Singer *(Le cinquième pouvoir)* ont effectué un énorme travail de simplification sans que l'enquête perde pour autant sa complexité. Et on retrouve cette rigueur du scénario dans la mise en scène de McCarthy. Pour évoquer les viols, le cinéaste ne tombe jamais dans le graveleux, et évite par exemple, à raison, les flash-backs pendant les récits des victimes. On ressort du film ébranlé par les révélations, mais aussi admiratif devant le travail des journalistes et leur détermination à dévoiler la vérité. *Spotlight* est de ces films qui redonnent de l'espoir. Ils ne sont pas si nombreux. ■ **So.B.**

De Tom McCarthy • Avec Mark Ruffalo, Michael Keaton, Rachel McAdams… • 2 h 08



45 ANS ☆☆☆

UN MÉLO TOUT EN RETENUE, SUR LE COUPLE ET SES ÉTERNELS DOUTES.

UNE VIE ENTIÈRE d'amour, de fidélité et de tendre complicité. Quarante-cinq ans de mariage, que Kate et Geoff fêteront en grande pompe avec amis et famille. Un impondérable vient néanmoins les perturber à une semaine de l'événement : le cadavre retrouvé de Katya, la première amoureuse de Geoff, disparue dans les Alpes voilà cinquante ans. Le cinéaste observe ce couple qui va alors peu à peu vaciller. Pas de cri, pas de larme, le film est à l'image de ses protagonistes, dans une retenue permanente, il chuchote leurs doutes et leurs tourments. Nul besoin de mots pour dire leurs maux, une attitude suffit, une démarche traînante, un regard qui se perd au loin. Ce genre de mélo, qui repose sur les non-dits – jusqu'à flirter, parfois, avec la coquetterie – nécessite des comédiens à la hauteur. Tom Courtenay incarne magnifiquement ce septuagénaire plus affecté qu'il ne le prétend par le fantôme d'un amour défunt. Charlotte Rampling, elle, exprime avec subtilité la tempête intérieure d'une Kate remettant en question l'essence même de son couple. Si cette Katya n'était pas morte, Geoff l'aurait-il épousée ? *45 ans* rappelle que l'on ne peut – et que l'on ne doit – jamais connaître tous les mystères de l'autre. La scène finale, merveilleusement chorégraphiée, émeut et laisse le film en suspension. Au spectateur de conclure… ■ **L.D.**

D'Andrew Haigh • Avec Charlotte Rampling, Tom Courtenay, Geraldine James… • 1 h 35



Tom Courtenay en 3 films

1962 *La solitude du coureur de fond*
1966 *Docteur Jivago*
2013 *Quartet*

PROD DB/THE BUREAU.

COFFRETS WOODY ALLEN

En éditions 5 Blu-ray™ et 8 DVD
Accords et désaccords, Celebrity, Coups de feu sur Broadway, Escrocs mais pas trop, Harry dans tous ses états, Maudite Aphrodite, Tout le monde dit I Love You
inclus le documentaire Wild Man Blues

15€
EN CHÈQUE CADEAU*

ÉDITION SPÉCIALE FNAC



STUDIOCANAL visuels non contractuels

Offre valable du 08/02 au 27/02/2016 réservée aux adhérents dans la limite des stocks disponibles, sur présentation de la carte adhérent Fnac en cours de validité . Le compte de fidélité de l'adhérent sera automatiquement crédité de 15€ Fnac. Le cumul de 10€ sur le compte de fidélité donne droit à un chèque cadeau de 10€. Le chèque cadeau Fnac est valable dans tous les magasins Fnac et sur fnac.com pour un achat de plus de 10€ hors livres , coffrets et cartes cadeaux, tirages photos, cartes de téléphonie, abonnements téléphoniques et internet, billetterie et voyages. Offre valable dans tous les magasins Fnac participants, non cumulable avec toute autre remise ou promotion réservée ou non aux adhérents.

Accords et désaccords © 1999 Magnolia Productions, Inc. Sweetland Films, BV. Tous droits réservés. Celebrity © 1998 Sweetland Films, BV. Magnolia Productions, Inc. Tous droits réservés. Coups de feu sur Broadway © 1994 Magnolia Productions, Inc. Sweetland Films, BV. Tous droits réservés. Escrocs mais pas trop © 2000 Magnolia Productions, Inc. Sweetland Films, BV. Tous droits réservés. Harry dans tous ses états © 1997 Magnolia Productions, Inc. Sweetland Films, BV. Tous droits réservés. Maudite Aphrodite © 1995 Magnolia Productions, Inc. Sweetland Films, BV. Tous droits réservés. Tout le monde dit I love You © 1996 Sweetland Films, BV. Magnolia Productions, Inc. Tous droits réservés. Wild Man Blues © 1997 Magnolia Productions, Inc. Sweetland Films, BV. Tous droits réservés.

METROPOLITAN FILM & VIDEO

ENCORE PLUS SUR FNAC.COM

GER - EXEMPLAIRE NUMERIQUE

ENCORE HEUREUX ☆☆☆



UN VRAI PETIT BONHEUR DE CINÉMA, GÉNÉREUSEMENT TOQUÉ.

AU FOND, le charme d'un film tient à peu de chose. Mais des choses qui comptent. Un duo d'acteurs en or, un scénariste rodé au genre, des dialogues qui claquent et une photo chatoyante. Dans *Encore heureux,* Sandrine Kiberlain est la fantasque Marie, reine de la débrouille et femme de Sam, un bac+8 au chomedu, dont la fantaisie échevelée a les traits d'Édouard Baer. Tandem craquant pour conte d'aujourd'hui, gouailleur et narquois. Arnaque à la supérette et bidouille minable sur le net pour narguer la disette, déclarations d'humour et pointes d'amour pour survivre aux huissiers, au logis de plus en plus petit, à la peur du lendemain. «On est la risée du quartier, même Hollande, on le regarde avec plus de respect», dit Marie. Et puis arrive le carambouillage de haut vol, entre macchabée doré sur tranche et imposture d'envergure, sans morale ni trompette. On y retrouve la patte légère de Benoît Graffin, auteur aérien de *Après vous…* ou de *Quand je serai petit*. On y devine quelques boutades élégantes dues à Nicolas Bedos, l'une des trois autres plumes du scénario. Seul le rythme fait parfois défaut à cette drôle d'histoire. La dernière réalisation de Graffin remonte à 2001, ceci explique peut-être cela. Mais comment résister à cette fable malicieuse, et à ces duettistes cinq étoiles ? On ne peut pas. Encore heureux ! ■ **San.B.**

De Benoît Graffin • Avec Édouard Baer, Sandrine Kiberlain, Bulle Ogier… • 1 h 33



LES SAISONS ☆☆☆

RETOUR À UNE ÉPOQUE très lointaine, quand les villes n'existaient pas, et que l'Europe n'était qu'une vaste étendue d'arbres. C'est l'histoire peu connue de ce continent que raconte *Les saisons*, de la fonte des glaciers, il y a 12 000 ans, jusqu'au XXIe siècle. Hormis au début et à la fin, ce doc s'abstient de commentaires en voix off. Jacques Perrin l'a conçu comme une balade en forêt, comme un poème visuel, où les images, sublimes, guident l'émotion. La caméra déambule au milieu des mésanges, des castors et des élans, les loups sortent les crocs pour un cuissot de sanglier. Jamais un lynx n'avait paru aussi proche. Un hymne à une nature aujourd'hui disparue, qui enchante et revigore. ■ **L.D.**

De Jacques Perrin et Jacques Cluzaud • 1 h 35

LES FILLES AU MOYEN-ÂGE ☆☆☆

IL SOUFFLE UN VENT d'air frais dans la comédie française, en ce début 2016. Hubert Viel y apporte sa touche, avec une ambition autre qu'un bon enchaînement de gags. Viel a ainsi choisi de raconter le Moyen-Âge par le prisme des femmes. Et de montrer que, contrairement aux idées reçues, il existait nombre de conquérantes, de savantes et d'héroïnes, tout sauf soumises aux hommes. Mais il le fait à la façon de jeux d'enfants. Accompagnés par l'envoûtante voix off de Michael Lonsdale, des petits garçons et filles d'aujourd'hui jouent à recréer les scènes d'hier, le tout filmé dans un sublime noir et blanc. Comme le chaînon manquant entre *Simon du désert,* de Buñuel, et *Sacré Graal*. Une curiosité. ■ **T.C.**

D'Hubert Viel • Avec Michael Lonsdale, Chann Aglat… • 1 h 28



GER - EXEMPLAIRE NUMERIQUE



TOUT EN HAUT DU MONDE ☆☆☆

UN FILM D'AVENTURE POUR TOUTES LES GÉNÉRATIONS.

L'ANIMATION FRANÇAISE ne cesse, décidément, d'offrir de délicats joyaux. Après *Avril et le monde truqué*, *Tout en haut du monde,* prix du public au dernier Festival d'Annecy, fait partie de ces nouveaux films d'aventures inspirés des récits de Jules Verne. Ici, une jeune aristocrate russe, Sacha, se met en tête de retrouver le bateau de son grand-père, un explorateur parti à la conquête du pôle Nord. La jeune femme, avec son caractère bien trempé (Christa Théret lui prête sa voix), s'avère immédiatement très attachante. Pour son premier film, Rémi Chayé a eu l'audace d'écrire une histoire qui fasse confiance à l'intelligence du spectateur. Rien n'est surexpliqué. Et les rencontres que fait la jeune fille réservent leur lot de sourires et d'émotions. Le réalisateur et ses scénaristes n'hésitent pas à montrer des scènes souvent proscrites dans les films à destination d'un jeune public, comme celle d'hommes se disputant pour de la nourriture parce que les rations sont épuisées. L'esthétique du film est, elle aussi, assez originale, tout en aplats de couleurs pastel. Les paysages sont magnifiquement rendus, notamment le grand désert blanc et ses blizzards. Les enfants, à partir de 7 ans, trouveront leur plaisir dans cette aventure, tandis que les adultes qui les accompagnent auront plaisir à profiter des aspects plus profonds. ■ **So.B.**



Belle inspiration

Pour l'esthétique de son film, Rémi Chayé s'est inspiré du magnifique *Brendan et le secret de Kells*, dont il avait été l'assistant réalisateur.

De Rémi Chayé • Avec les voix de Christa Théret, Féodor Atkine… • 1 h 20

LES PREMIERS, LES DERNIERS ☆☆

COMME SON TITRE, UN FILM QUI FINIT PAR TOURNER EN BOUCLE.

DANS LE CINÉMA de Bouli Lanners, l'errance est érigée en art de vivre. Depuis *Ultranova,* en 2005, en passant par *Eldorado,* en 2008, et *Les géants,* en 2011, ses personnages – tous, d'une façon ou d'une autre, des sortes de clochards célestes – se retrouvent sur le bord des routes, la plupart du temps à la recherche d'un endroit où se poser. Il en résulte des road-movies déglingués et poétiques, où l'espace finit par se figer dans un grand nulle part. Où sommes-nous, et quand ? *Les premiers, les derniers* suit le fil nébuleux de cette idée. Nous voici après une hypothétique apocalypse, en plein cœur de la France. Deux jeunes errants vont croiser la route d'un duo de chasseurs de prime (Dupontel-Lanners), en mission pour retrouver un téléphone portable égaré. Une fois l'univers et l'intrigue posés, le film ronronne et met le frein à main. Le moteur tourne, mais le véhicule n'avance plus. Si Bouli Lanners entend filmer la vacuité de l'existence, il se contente trop de la force supposée de ses interprètes pour parvenir à garder le spectateur en alerte. Et on reste avec cette fâcheuse impression que le temps s'étire à l'infini, jusqu'à s'évaporer complètement dans la nature. Dommage ! ■ **T.B.**

De et avec Bouli Lanners • Avec aussi Albert Dupontel, Suzanne Clément… • 1 h 45



Et aussi

La 5ème vague ☆

De J. Blakeson • 1 h 57

Adaptation du premier volet d'une trilogie pour jeunes adultes, le film met en scène une ado qui tente de survivre face à des extraterrestres. Une furieuse impression de déjà-vu et des dialogues navrants le condamnent assez rapidement. ■ **T.C.**

Dough ☆

De John Goldschmidt • 1 h 34

Il y a du charme dans cette énième variation sur l'association de deux contraires (un vieux boulanger juif et un jeune voyou musulman) en raison de l'énergie de ses interprètes. Mais le scénario manque cruellement d'originalité. ■ **So.B.**

Les délices de Tokyo ☆☆☆

De Naomi Kawase • 1 h 53

Exit les pouvoirs sensoriels de la nature, place à des petites pâtisseries. Kawase, en mode «Top chef», signe un joli mélo dans lequel une vieille dame sauve du désespoir un jeune pâtissier. Bon appétit. ■ **T.B.**

Happily Ever After ☆☆

De Tatjana Božic • 1 h 23

Pourquoi ses histoires d'amour foirent-elles ? Pour le comprendre, la cinéaste part rencontrer ses ex. Un postulat original et un montage très habile, pour un road movie qui, toutefois, oublie un peu son sujet en route. ■ **L.D.**

Version longue de ces critiques sur Studiocinelive. com

RUE DES ARCHIVES/BCA.

GER - EXEMPLAIRE NUMERIQUE



STEVE JOBS ★★★★

SORKIN-BOYLE-FASSBENDER : TRIO MAGIQUE POUR UN BIOPIC HORS NORMES.

APRÈS UN EXCELLENT DÉPART dans une combinaison de salles réduites outre-Atlantique, *Steve Jobs* s'est vautré, dès lors que le parc s'est élargi. Et donc, adieu veau, vache, cochon et chance de décrocher l'Oscar du meilleur film que la rumeur promettait à Danny Boyle, sept ans après *Slumdog Millionaire*. Depuis, les critiques enthousiastes qui avaient précédé sa sortie américaine sont devenues inaudibles. Espérons alors que sa sortie française lui permettra de nouveau d'être regardé pour ce qu'il est : un film virtuose. Quiconque a eu la malchance de voir le précédent biopic consacré au fondateur d'Apple avait pourtant de quoi craindre le pire. Rarement fadeur du scénario n'avait autant rimé avec pâleur de la mise en scène et grotesque de l'interprétation (Ashton Kutcher). Le *Steve Jobs* de Boyle en est l'exact opposé et s'impose comme l'un des biopics les plus singuliers de ces dernières années. Il est d'abord et avant tout un immense film de scénariste : Aaron Sorkin, l'homme d'*À la Maison Blanche* et de *The Social Network*. Un Sorkin qui n'a rien du Dieu vivant enfermé dans son Olympe. À chaque série, à chaque film, il remet son titre en jeu. Il trouve ici une idée, à la fois géniale et gonflée, pour raconter cet homme nombreux qu'était Jobs : le montrer uniquement dans les coulisses des lancements des produits emblématiques ayant assis sa réputation, du Macintosh en 84 à l'iMac en 98. Et dépeindre, avec la tension qui monte, le boss visionnaire comme l'homme tyrannique. Nulle trace d'hagiographie. Pas plus que de bashing. Mais un tourbillon de mots, de gestes et de sentiments qui tiennent en haleine de la première à l'ultime image. Et d'images il faut en parler, car résumer *Steve Jobs* à un simple film de scénariste serait injuste. Le rythme et la tension sont aussi donnés par la mise en scène sobre de Boyle, l'inventivité de ses cadres au cœur de ce huis clos et la fluidité de son montage. Enfin, last but not least, Michael Fassbender livre une prestation renversante dans le rôle-titre. Au lieu d'imiter Jobs, il en restitue l'essentiel : l'aura, l'intelligence, la violence, l'incapacité à nouer des rapports humains simples. Diaboliquement sympathique et angéliquement cruel. L'ambiguïté élevée au rang d'art. ■ **T.C.**

De Danny Boyle • Avec Michael Fassbender, Kate Winslet… • 1 h 21



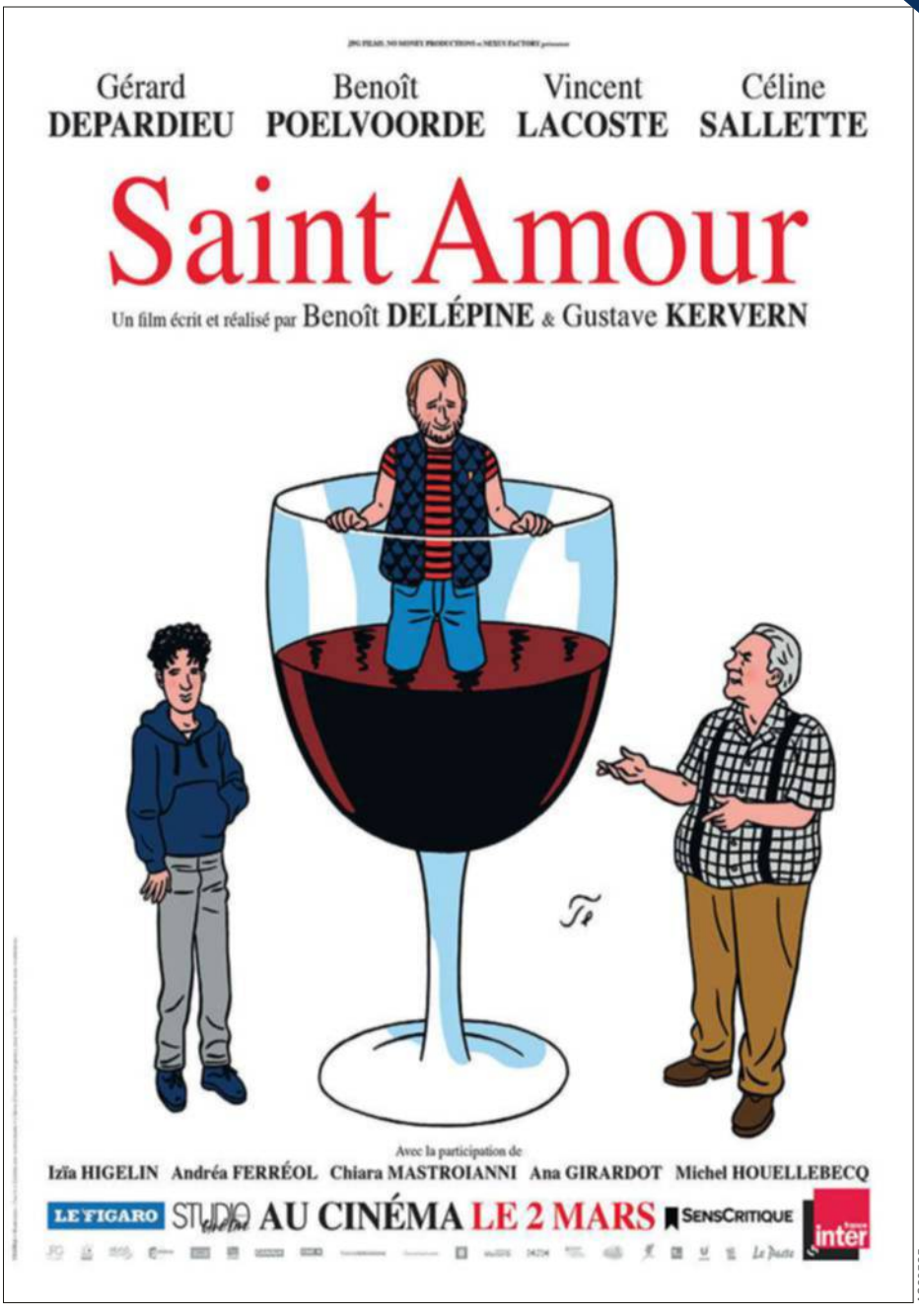
RUE DES ARCHIVES/BCA

Le premier Jobs

Avant Michael Fassbender et Ashton Kutcher, Noah Wyle, le docteur Carter de la série *Urgences*, fut le premier à jouer le personnage de Steve Jobs en 1999 dans le téléfilm *Les pirates de la Silicon Valley*, où Anthony Michael Hall *(Breakfast Club)* interprétait Bill Gates.

GER - EXEMPLAIRE NUMERIQUE

INVITATION



AG20525

400 PLACES À GAGNER

Pour participer, rendez-vous sur studiocinelive.com rubrique Jeux & Quiz, avant le 27 janvier 2016.
Vous gagnerez peut-être une invitation pour 2 personnes pour le film SAINT AMOUR,
DE GUSTAVE KERVERN ET BENOÎT DELÉPINE.

SORTIE LE 02 MARS 2016

Groupe Altice Média organise pour sa publication Studio Ciné Live n°76, du 13/01/2016 (00h01) au 27/01/2016 (23h59), un jeu gratuit et sans obligation d'achat, ouvert à toute personne résidant en France métropolitaine. Pour participer, il suffit de se connecter sur le site www.studiocinelive.com, sur la rubrique «jeu-concours» et de suivre les instructions afférentes audit jeu. Un tirage au sort, effectué le 28/01/2016, déterminera les 200 gagnants qui remporteront chacun une place pour 2 personnes pour aller voir le film «Saint Amour», de Benoît Delépine et Gustave Kervern, d'une valeur unitaire de 20€ TTC. Les frais de participation au jeu pourront être remboursés dans les conditions prévues au règlement. Le règlement complet est déposé à la SCP Simonin – Le Marec – Guerrier, huissiers de justice, 54 rue Taitbout, 75009 Paris, et est disponible sur simple demande écrite à Studio Ciné Live, jeu : «Saint Amour», 23 rue de Châteaudun, 75308 Paris Cedex 09.

GER - EXEMPLAIRE NUMERIQUE



ANOMALISA ☆☆☆

UNE ÉTONNANTE FABLE EXISTENTIELLE EN… STOP MOTION!

RIEN NE SERT d'aller pester contre le projectionniste ou d'introduire votre index dans l'oreille pour tenter de la déboucher. Ce n'est pas un problème de son. Dans *Anomalisa*, drame existentiel en stop motion, tout le monde parle avec la même voix masculine. Les hommes comme les femmes. Tout le monde sauf Michael, auteur d'un best-seller sur «l'après-vente», venu à Cincinnati pour donner une conférence. Tout le monde sauf Lisa, représentante en pâtisseries qui loge dans le même hôtel que Michael. Leur apparence physique diffère aussi de ceux qui les entourent et qui ont tous à peu près les mêmes traits. Ce parti pris gonflé, en adéquation avec son propos, confère une étrangeté au récit. *Anomalisa* ne ressemble volontairement à rien de connu, il est d'ailleurs lui-même la parabole d'une société uniformisée, dont le héros se sent autant le chantre que le prisonnier. Une société également, où chacun sourit bêtement, plus par obligation que par désir. Le minimalisme narratif de ce quasi huis clos peut déconcerter, mais il faut se laisser porter par la poésie et l'élégance de son animation. Le ton dépressif, aux accents houellebecquiens, n'empêche pas des pauses de tendresse et de sourire, la maladresse au lit de Michael et Lisa a ainsi quelque chose de poignant. Une réflexion sur l'amour, dont la naissance reste une énigme, une merveilleuse anomalie. ■ **L.D.**

De Charlie Kaufman et Duke Johnson • Avec la voix VO de David Thewlis… • 1 h 30



CHOCOLAT ☆☆☆

OMAR SY À SON MEILLEUR DANS UN RÉCIT PASSIONNANT.

S'INTÉRESSER À L'HISTOIRE de Chocolat, le premier artiste noir de la scène française pouvait faire naître bien des écueils. Le premier aurait été de faire un film brûlot contre le racisme en France à cette époque (fin XIX[e]), assez insupportable pour les spectateurs d'aujourd'hui. C'était l'option choisie par Kechiche avec *Vénus noire*. Mais pas celle de Roschdy Zem. Son *Chocolat*, c'est avant tout l'histoire d'un homme avec une certaine vanité et un goût trop prononcé pour le jeu. Ses forces et ses faiblesses en font un personnage réaliste et non un symbole victimaire. Omar Sy lui confère une épaisseur particulière. Aussi à l'aise dans les numéros de clowns que dans le drame, le comédien offre ici sa plus belle interprétation. Son duo avec James Thierrée, acrobate accompli qui régale les amateurs de ses spectacles de cirque-théâtre, fonctionne à merveille. Sur la piste, Thierrée a l'avantage de l'expérience, comme son personnage. Mais en coulisses, les deux hommes jouent une partition très subtile sur le thème de l'exploitation. Les questions posées par Roschdy Zem sur les relations dominant-dominé sont d'une actualité frappante. Le cinéaste livre son film le plus accompli en terme de mise en scène. Si *Bodybuilder* avait donné un avant-goût de son sens de l'immersion, il est, cette fois-ci, parfaitement maîtrisé. Sa caméra est au plus près de son héros. ■ **So.B.**

De Roschdy Zem • Avec Omar Sy, James Thierrée, Frédéric Pierrot, Clotilde Hesme… • 1 h 50



Roschdy Zem en 3 films

2006 *Mauvaise foi*
2011 *Omar m'a tuer*
2014 *Bodybuilder*

GER - EXEMPLAIRE NUMERIQUE

découverte



NAHID ☆☆☆

EN IRAN, LE COUPLE ET LA LOI : UN CANEVAS COMPLEXE, QU'EXPLORE UN FILM INVENTIF.

***NAHID* EST LE COUSIN** d'*Une séparation*. On y retrouve la même intensité, le même souci de la cause des femmes et la même héroïne, Sareh Bayat, qui jouait la femme de ménage dans le film d'Asgar Farhadi. Ici, elle incarne une femme divorcée que la loi iranienne a obligé à conclure un pacte diabolique : si elle veut continuer à avoir la garde de son enfant, elle ne doit pas se remarier. Mais que faire quand elle tombe amoureuse d'un type bien qui veut vivre avec elle ? Le film révèle une surprise, contenue dans le code de la loi, qui va se révéler aussi pratique que tragique pour le nouveau couple. À pas feutrés, la cinéaste, dont c'est le premier film, monte un piège incroyable avec une mise en scène qui joue avec les points de vue. C'est subtil, intense. À découvrir. ■ **So.B.**

De Ida Panahandeh • Avec Sareh Bayat… • 1 h 45



DOFUS - LIVRE 1 : JULITH ☆☆

APRÈS ÊTRE DEVENU une série télé à succès, le jeu culte *Dofus* déboule sur grand écran. Soit les mésaventures de Joris, orphelin recueilli par un Papycha, qui s'oppose à une sorcière menaçant de détruire la Cité de Bonta. De Khan, superstar du Boufbowl, aussi frimeur que bas du front, à Atcham, le méchant, un chat sans poil (sauf un, sur la langue), les personnages amènent un peu d'humour. Un manga (made in France) non dénué de trouvailles, mais dont les combats n'en finissent pas. ■ **L.D.**

D'Anthony Roux et Jean-Jacques Denis • 1 h 47



PRÉJUDICE ☆☆

«RÈGLEMENTS DE COMPTE en famille» pourrait être le sous-titre de ce premier long métrage, où l'annonce de la grossesse de sa sœur provoque la fureur de Cédric, un trentenaire (Thomas Blanchard, saisissant) atteint d'une maladie jamais nommée. Dans ce quasi-huis clos, Antoine Cuypers montre son talent à créer une tension à couper au couteau. Mais une fois les non-dits posés, *Préjudice* perd de ce mystère qui faisait sa force, pour devenir la chronique plus banale d'une famille en crise. ■ **T.C.**

D'Antoine Cuypers • Avec Nathalie Baye, Arno Hintjens… • 1 h 45

Et aussi

La terre et l'ombre ☆☆
De César Acevedo* • *1 h 37

La Caméra d'or 2015 offre des plans splendides sur des champs de canne à sucre au milieu desquels vit une famille de paysans. Un film sur le rapport à la terre dont l'aridité peut toutefois décourager. ■ **L.D.**

La chambre d'en face ☆☆☆
De Michael Noer* • *1 h 31

L'auteur du génial polar *Northwest* nous entraîne ici dans une maison de retraite, avec Lily et son mari devenu un légume. Un film superbe, à la fois cruel et tendre, sur les ravages de la vieillesse. ■ **L.D.**

La marcheuse ☆☆
De Naël Marandin* • *1 h 20

À Belleville, en plein Paris, «les marcheuses» battent le pavé pour vendre leurs charmes. On suit l'une d'entre elles, Lin, une Chinoise sans papier. Touchant, ce premier film se frotte au romanesque et se perd à vouloir trop signifier. ■ **T.B.**

Mad Love in New York ☆☆
De Ben et Josh Safdie* • *1 h 37

Ex-toxico et SDF new-yorkaise, Arielle Holmes se révèle saisissante dans son propre rôle. Adapté de son livre, ce film cousin de *Panique à Needle Park* se complaît tout de même un peu trop dans le glauque. ■ **T.C.**

Version longue de ces critiques sur Studiocinelive.com

GER - EXEMPLAIRE NUMERIQUE



LA TOUR 2 CONTRÔLE INFERNALE ☆☆☆

LE DUO RÉALISE UN NON-SENS GIRATOIRE QUI PART DANS TOUTES LES DIRECTIONS.

MIEUX VAUT FAIRE RIRE aux éclats une seule personne que d'en faire sourire cinquante. Ce précepte, Éric et Ramzy l'ont toujours appliqué, et ici plus que jamais. Dans ce préquel de *La Tour Montparnasse infernale*, centré sur deux bagagistes dont le QI doit atteindre les -120, le duo pousse l'humour gogol à son paroxysme, quitte à larguer les non-initiés. Leur audace force le respect, malgré quelques longueurs et baisses de régime. Les fans d'absurde se régaleront devant ce *58 minutes pour vivre* revisité avec irrévérence, façon *Y a-t-il un pilote* et *OSS 117*. Un méchant fâché avec la grammaire, un ersatz de Jack Lang (de vipère) enjoignant son assistante d'accoucher plus tard, une séance chez l'ophtalmo qui se barre en lunettes : les occasions de rire aux éclats ne manquent pas. ■ **L.D.**

De et avec Éric Judor • Avec aussi Ramzy Bedia… • 1 h 31



ALASKA ☆☆☆

ELLE EST FRANÇAISE, mannequin, et sort d'une audition en maillot de bain. Lui est italien, serveur dans l'hôtel où elle vient de passer ses essais. Après un coup de foudre mutuel, mille et un obstacles vont se mettre sur leur route pour les séparer, tels des amants maudits. Cupellini raconte cette passion comme une saga. Et l'ampleur élégante de sa mise en scène offre le plus beau des écrins à ses flamboyants acteurs, dont l'alchimie nourrit le charme fou de cette pépite romanesque. ■ **T.C.**

De Claudio Cupellini • Avec Astrid Bergès-Frisbey… • 2 h 05



FREE LOVE ☆☆

APRÈS *Still Alice* (sur Alzheimer), Julianne Moore se retrouve figure de proue d'un autre film militant. À travers son rôle de policière minée par un cancer, luttant pour que sa compagne puisse toucher une pension une fois qu'elle ne sera plus de ce monde, *Free Love* montre efficacement la difficulté à vivre son homosexualité dans un environnement de travail où le simple fait d'être femme est déjà cause d'inégalités. Hélas, la faiblesse de la forme finit par affaiblir l'intensité du propos. ■ **T.C.**

De Peter Sollett • Avec Julianne Moore, Ellen Page… • 1 h 44

Et aussi

Peur de rien ☆☆☆

De Danielle Arbid • 2 h

À travers les galères d'une étudiante libanaise (renversante Manal Issa), la réalisatrice brosse le portrait de la France des années 1990. Amour et politique se conjuguent dans ce film aussi enlevé qu'émouvant. ■ **L.D.**

Le trésor ☆☆☆

De Corneliu Porumboiu • 1 h 30

Le réalisateur de *12 h 08 à l'Est de Bucarest* signe une allégorie sur la quête du passé perdu d'un pays qui n'en a pas fini avec le démon du communisme. Une satire amère, d'un irrésistible humour noir. ■ **T.C.**

À une heure incertaine ☆

De Carlos Saboga • 1 h 15

Ce film ne dépasse jamais le stade d'un jeu de cache-cache vite éventé, avec des personnages superficiels. Seule l'atmosphère malsaine, nourrie de jalousie perverse et de séduction incestueuse, est réussie. ■ **V.T.**

Peace to Us in Our Dreams ☆☆

De Sharunas Bartas • 1 h 47

Le réalisateur filme sa fille dans ce film – trop long – très autobiographique (on y aperçoit son ex-épouse, Katerina Golubeva, qui s'est suicidée en 2011), où une famille peine à trouver l'harmonie au cœur d'une nature magnifiée par la mise en scène. ■ **T.C.**

Version longue de ces critiques sur Studiocinelive.com

GER - EXEMPLAIRE NUMERIQUE

coup de cœur



HOMELAND : IRAK ANNÉE ZÉRO ☆☆☆☆

UN DOCUMENT EXCEPTIONNEL QUI OFFRE UN ŒIL NEUF SUR CE PAYS RAVAGÉ PAR LES GUERRES.

NE VOUS LAISSEZ PAS REFROIDIR par les 5 h 30 affichées : ce doc est une pièce essentielle pour raconter l'Irak des années 2000. C'est la menace imminente d'une seconde Guerre du Golfe qui a incité ce cinéaste, installé en France depuis quinze ans, à rentrer dans son pays natal en 2002. Son but ? Filmer cette terre qu'il aime tant, mais surtout les siens, avant que la Grande Faucheuse ne fasse son œuvre. Dans la première partie, avant le déclenchement du conflit, Fahdel pose sa caméra au cœur de sa famille et filme son quotidien, celui d'un pays qui attend la guerre. Mais où la vie continue, engendrant des situations surréalistes, comme ces étudiants pestant contre un conflit qui risque de les obliger à passer leurs examens s'il tarde à venir. Avec ce doc sciemment plus impressionniste que journalistique, le réalisateur dévoile un Irak qu'aucun reportage n'a montré, sans voix off, avec une fluidité de montage renversante. Dans la seconde partie, située après la chute de Saddam Hussein, il choisit de donner la part belle à la rue. Car soudain, les langues se délient. On ose raconter la terreur vécue sous le Raïs, mais aussi la crainte que d'autres arrestations arbitraires ne se produisent. Jusqu'à son ultime image, la mort ne cesse d'ailleurs de roder dans ce film d'intérêt public. Un grand moment de cinéma. ■ **T.C.**



Caméra cachée

Tournant sans autorisation, Fahdel a demandé à Sami Kaftan, star en Iran, de l'accompagner afin de faire croire qu'il le filmait pour la télé officielle.

D'Abbas Fahdel • 5 h 34

S. ULERI/GALLO IMAGES/GETTY IMAGES.

LES INNOCENTES ☆☆☆

ANNE FONTAINE RÉUSSIT SON PREMIER DRAME HISTORIQUE.

IMPOSSIBLE D'ENFERMER Anne Fontaine dans un seul type de cinéma. Après le drame intime (*Nettoyage à sec),* la tragédie familiale *(Comment j'ai tué mon père),* le biopic *(Coco avant Chanel)* ou la comédie *(Gemma Bovery),* elle signe son premier drame historique, inspiré par le viol de vingt-cinq religieuses par des soldats soviétiques dans un couvent polonais, en 1945. Tous ses films ont cependant un point commun : ces chocs permanents entre raison et passion, moralité et immoralité. Elle persiste et signe, en filmant ici une athée, interne de la Croix Rouge, qui vient au secours de ces croyantes, confrontées à de multiples dilemmes autour de leur foi. Doivent-elles avorter ? Comment continuer à croire après une épreuve aussi monstrueuse ? Pour autant, *Les innocentes* n'a rien d'un film théorique. Sa mise en scène maîtrisée crée un sentiment claustrophobe qui nous plonge dans la tête de ces sœurs. On pense à *Ida* ou *The Magdalene Sisters,* ombres d'autant plus écrasantes qu'en privilégiant un climat d'une certaine froideur, le film peine à susciter une réelle émotion. Comme par peur de basculer dans le lacrymal. Un mal pour un bien, qu'on retrouve dans l'interprétation sans faille de Lou de Laâge. ■ **T.C.**

D'Anne Fontaine • Avec Lou de Laâge, Vincent Macaigne, Agata Buzek… • 1 h 40



Et aussi

Sleeping Giant ☆☆☆
D'Andrew Cividino • 1 h 29 • 17 février

Cet excellent teen-movie canadien tire sa force du cadre dans lequel il s'inscrit : une station balnéaire a priori banale, au bord du lac Supérieur. Ici, les tensions sont aussi puissantes que la roche qui entoure les trois personnages principaux. ■ **T.B.**

El clan ☆☆
De Pablo Trapero • 1 h 48

Les activités criminelles – kidnappings et meurtres – d'une famille dysfonctionnelle, filmées avec une indéniable efficacité, mais dont le récit reste superficiel et anecdotique. ■ **V.T.**

Dégradé ☆☆
De Tarzan et Arab Nasser • 1 h 23

Ingénieuse idée que de dénoncer l'absurdité de la situation à Gaza à travers le regard de treize femmes coincées dans un institut de beauté. Le film, touchant, truculent, n'évite néanmoins pas les stéréotypes. ■ **L.D.**

Chair de poule - le film ☆☆☆
De Rob Letterman • 1 h 44

Le mystérieux voisin d'un ado se révèle être l'auteur de la série de livres horrifiques *Chair de poule.* Dans la lignée de *Ma nuit au musée,* ce divertissement regorge d'idées et de monstres invraisemblables. ■ **L.D.**

Version longue de ces critiques sur Studiocinelive. com

GER - EXEMPLAIRE NUMERIQUE



JE NE SUIS PAS UN SALAUD ☆☆☆

TOUT EN PERDITION, NICOLAS DUVAUCHELLE LIVRE UNE INTERPRÉTATION SAISISSANTE.

VOILÀ DÉJÀ SEPT ANS qu'Emmanuel Finkiel *(Voyages)* n'avait pas signé de fiction pour le cinéma. Et on perçoit cette rareté dans sa manière de peaufiner son récit et de faire monter la tension. Un trentenaire, victime d'une violente agression, désigne comme coupable un innocent croisé quelques jours plus tôt. Un mensonge sur un coup de tête, dont il ne mesure pas d'emblée les conséquences, mais qui va le rapprocher de la mère de son enfant, dont il s'était éloigné à regret. Nicolas Duvauchelle incarne, avec un mélange troublant de rage et de fébrilité, cet homme pris au piège de son propre mensonge et qui se détruit de l'intérieur. Dommage que la conclusion, grandiloquente, vienne contredire la puissance toute simple de ce portrait tragique. ■ **T.C.**

D'Emmanuel Finkiel • Avec N. Duvauchelle… • 1 h 51 • 24 fév.



LA VACHE ☆

QUE DE BONS SENTIMENTS dans cette fable, où l'Algérien Fatah traverse la France avec sa vache jusqu'au salon de l'agriculture ! Tout le monde il est gentil avec ce brave benêt, les aristos comme les fermiers. La comédie nage dans la caricature et le folklore de pacotille, c'est du cinéma périmé. Rendez-nous *La vache et le prisonnier*, merci. Si le film exalte lourdement solidarité et tolérance, sa sincérité parvient vaguement à émouvoir sur la toute fin. Meuh vaut tard que jamais. ■ **L.D.**

De Mohamed Hamidi • Avec F. Bouyahmed… • 1 h 30 • 17 fév.



CE SENTIMENT DE L'ÉTÉ ☆☆

REPÉRÉ DEPUIS UN MOMENT *(Montparnasse, Memory Lane…)*, Mikhaël Hers explore avec finesse la part indicible des rapports humains. Après un début fort, très fort – la mort d'une jeune femme –, le film va s'intéresser à ceux qui restent : le petit ami, la sœur… La caméra d'Hers encercle les âmes et les corps, sans paraître y toucher. C'est beau, simple. Pourquoi alors ce goût d'inachevé ? Peut-être parce que la grâce tant louée se transforme peu à peu en préciosité. Frustrant. ■ **T.B.**

De Mikhaël Hers • Avec A. Danielsen Lie… • 1 h 46 • 17 fév.

Et aussi

Un jour avec, un jour sans ☆☆

D'Hong Sang-soo
• 2 h 01 • 17 février

Un cinéaste en quête d'amour, l'ivresse comme seul moyen d'échapper à la réalité et un récit-miroir qui joue avec le spectateur : on retrouve ce qui fait le cinéma d'Hong Sang-soo. ■ **T.C.**

Crache cœur ☆☆

De Julia Kowalski
• 1 h 20 • 17 février

En France, un immigré polonais tente de renouer avec son fils ado qu'il ne connaît pas. Sur un terrain rebattu (la quête du père…), la réalisatrice use d'une mise en scène sobre et touche souvent juste. ■ **T.B.**

L'homme qui répare les femmes ☆☆

De Thierry Michel
• 1 h 52 • 17 février

Thierry Michel *(Katanga Business)* met en lumière le travail du Dr Mukwabe, médecin belge qui a consacré sa vie à soigner les femmes victimes de viol au Congo. Un doc édifiant, peuplé de scènes dures à supporter. ■ **So.B.**

No Home Movie ☆☆☆

De Chantal Akerman
• 1 h 55 • 24 février

Je tu il elle, Jeanne Dielman… Chantal Akerman, décédée cette année, aura inventé le cinéma de l'intime. Cet ultime regard filme sa mère qui s'en va peu à peu, et transfigure le réel en morceaux de poésie bruts. ■ **T.B.**

Version longue de ces critiques sur Studiocinelive.com

OFFRE RÉSERVÉE À NOS LECTEURS

LES TRÉSORS DU BURLESQUE : 43 CHEFS-D'ŒUVRE



- 6 DVD totalisant 43 films cultes + un livre de 100 pages.
- Chaque DVD se présente dans un élégant boitier.

Voici un programme qui outre les cinéphiles, ravira les petits et les grands : **tartes à la crème, bagarres, acrobaties, courses-poursuites, catastrophes, jolies écervelées, fiers-à bras, gendarmes et voleurs**… Ils sont tous au rendez-vous dans le formidable festival que nous vous proposons.

Ces « **histoires sans paroles** », comme on les appelait naguère, exploitent tous les ressorts du comique de situation. **Ce sont des gags inusables**, qui continuent de faire rire les plus blasés pourvu qu'ils aient gardé en eux leur part d'enfance.

Les chefs-d'œuvre rassemblés pour vous dans ce coffret inédit sont dus aux plus grands artistes du burlesque : **Laurel et Hardy, Buster Keaton Mack Sennett, Charlie Chaplin, Harold Lloyd, Laurel et Hardy, Buster Keaton**… vous trouverez de nombreuses perles et raretés dont vous découvrirez les secrets en lisant le livre de 100 pages **abondamment illustrées**, qui accompagne cette anthologie de 6 DVD.

Plus simple et plus rapide, commandez directement sur www.lexpress.fr/burlesque

BON DE COMMANDE

A renvoyer accompagné de votre règlement sous enveloppe à l'adresse suivante : **L'EXPRESS BOUTIQUE**, 4 rue de Mouchy 60438 Noailles Cedex

SHL/PLISCL76

MA COMMANDE

Nom du produit	Référence	Prix unitaire	Quantité	Prix Total
Coffret les « Trésors du burlesque »	BURLESQZ1	39,90€	.....	.....€
			Frais de port	3,50€
			TOTAL À PAYER	.....€

MON RÈGLEMENT

Ci-joint mon règlement de .....€ par :

❑ chèque à l'ordre de Groupe Altice Media

❑ carte bancaire N° |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_|

Expire fin : |_|_| |_|_| Clé* |_|_|_| * Les 3 derniers chiffres figurant au dos de votre carte bancaire.

Date et signature obligatoires :

|_|_| |_|_| |_|_|

MES COORDONNÉES

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

.....

Code postal : |_|_|_|_|_|

Ville : .....

Tél. : .....

E-mail : ..... @ .....

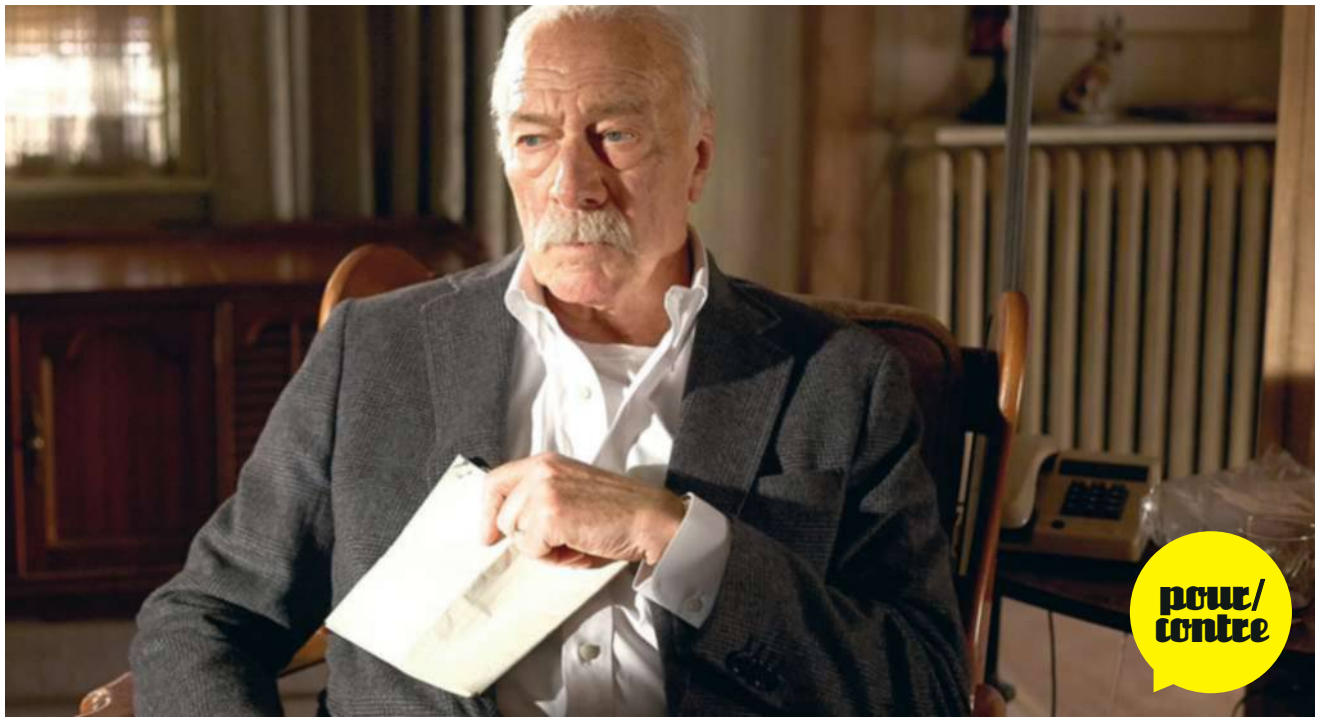
J'accepte de recevoir les informations de L'Express Boutique ❑ Oui ❑ Non
et de ses partenaires ❑ Oui ❑ Non

Offre valable jusqu'au 31/03/2016, dans la limite des stocks disponibles. Conformément à la loi «Informatique et Libertés» du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification des données que vous avez transmises, en adressant un courrier à Groupe Altice Media. Elles pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ❑

A5220508

GROUPE ALTICE MEDIA, AU CAPITAL DE 47 150 040 € - SIÈGE SOCIAL : 29, RUE DE CHATEAUDUN 75308 PARIS CEDEX 09 - RCS 552 018 681 PARIS

GER - EXEMPLAIRE NUMERIQUE



REMEMBER

ATOM EGOYAN SIGNE UN FILM DE VENGEANCE. RIDICULE OU PASSIONNANT ? C'EST SELON.

Thomas Baurez ★★★★ VS **Éric Libiot** ★

T.B. : APRÈS DES ANNÉES de déceptions cinématographiques *(Chloé, La vérité nue, Captives…)*, le Canadien Atom Egoyan revient à son meilleur. Pour raconter l'improbable trajectoire d'un rescapé des camps nazis qui, dans l'Amérique d'aujourd'hui, entend se faire justice lui-même et zigouiller son tortionnaire, il use d'une mise en scène simple et tranchante. Le premier degré affiché n'est évidemment qu'un leurre pour mieux nous perdre…

E.L. : APRÈS DES ANNÉES de déceptions cinématographiques *(Chloé, La vérité nue, Captives…)*, le Canadien Atom Egoyan continue de décevoir. Pour mieux nous perdre, dis-tu ? Mais nous perdre où ? Le film avance et Zev, le héros, enchaîne les rencontres. Un coup, ici, un coup, bonjour, bonsoir, et au suivant. Enferré dans son vrai faux suspens – mais qui est donc ce tortionnaire ? –, Egoyan est incapable de faire, en creux, le portrait de l'Amérique par le biais de ceux que Zev croise sur son chemin. Et puis, franchement : s'attend-on à autre chose que de voir la dernière rencontre être la bonne ? Sinon, c'est un court métrage. Remarque…

T.B. : LE FILM NE TIRE PAS sa force de son suspense. Ou pas que. On pressent d'emblée que tout va se jouer ailleurs. Cet ailleurs, c'est le monde vu à travers les yeux d'un dément. Zev ne sait plus si le monde qui l'entoure est bien le sien. À chaque nouvelle rencontre, Zev s'enfonce un peu plus. Les sons et les images se brouillent dans sa tête alors qu'autour de lui tout respire la bonne santé et la normalité. L'esthétique du film, trop lumineuse et sans tâche pour être honnête, présente une Amérique peuplée de fantômes.

E.L. : MON CHER, tu fais de l'a posteriori critique. Maladie curable, certes, mais à laquelle il faut faire attention. Voilà typiquement le genre de film qui se lit, voire s'analyse, une fois le mot fin inscrit au générique. L'esprit brouillé de Zev est dû au whisky qu'il boit à un moment donné. Oui, il perd la mémoire mais rien, pendant le film, ne dit que «sa» réalité est flottante. Seul le retournement final – non, je ne le dévoilerai pas, mais ce n'est pas l'envie qui me manque – te permet de rebrousser chemin pour comprendre le scénario. Tu le comprends, d'accord, mais c'est trop tard. Il n'y a plus de plaisir.

T.B. : L'A POSTERIORI N'EMPÊCHE PAS le plaisir, au contraire, il l'alimente. Ici, quelque chose cloche dès le départ, comme dans un Lynch… On passe son temps à repérer des indices, l'oreille coupée sur la pelouse de *Blue Velvet*. La mémoire défaillante du héros se perçoit d'emblée comme une anomalie que devra rectifier le spectateur pour voir et entendre correctement. C'est stimulant. Et puis, plus prosaïquement, *Remember* est surtout un film de vengeance très efficace…

E.L. : CHEZ EGOYAN, un truc cloche parce que Zev perd simplement la mémoire ; chez Lynch, un truc cloche parce qu'il y a une oreille coupée sur la pelouse. Cette seule phrase suffit à éclairer la différence entre l'un et l'autre. Banalement banal, ici, véritablement intriguant, là. L'art de Lynch consiste à empoisonner son récit, la technique d'Egoyan à filmer pépère sans jamais dérouter le spectateur. Je préfère largement l'un des deux, je ne pense pas avoir besoin de préciser lequel. ■

N.B. : La sortie du film est reportée au 23 mars.

D'Atom Egoyan • Avec Christopher Plummer, Martin Landau, Bruno Ganz… • 1 h 35

PATTAYA ☆☆

CE FILM FOUT FINALEMENT MOINS LA PATATE QUE PRÉVU.

ATTENTION, TRUC DE OUF. C'est une rafale ininterrompue de gags – douze à la seconde – que balance Gastambide durant le premier quart d'heure. La rencontre de Francky avec sa meuf, leurs câlins canapé, les beignes qu'elle lui met au fast food : c'est un coup à faire péter les zygos. Hélas, si, avec l'auteur des *Kaïra,* barre d'immeuble = barre de rire, l'inspiration semble s'estomper dès qu'il s'éloigne de sa banlieue. Direction la Thaïlande pour Francky et son pote Krïmo. Pour prendre l'avion gratos, ils ont inscrit le nain de leur cité à un championnat de boxe thaï pour nain, tout en lui faisant croire qu'ils l'emmenaient à la Mecque. Les galères commencent, des mafieux veulent en faire de la pâté pour chat, il y a des poursuites, un gros singe kidnappé. Toute cette folie, les guests comme Ramzy ou Gad Elmaleh en gourou pour nain, n'empêchent pas le film de piétiner. Il aurait fallu un scénario carré, des gags moins franchouillards que ceux avec des travelos asiatiques. Dans sa volonté de comédie exotique, *Pattaya* ressemble à du Francis Veber potache, la rigueur et le rythme en moins. Déception de ouf, donc, dans le sens où on plaçait la barre haut. Reste des répliques mémorables et un trio d'acteurs déchaînés. ■ **L.D.**

De et avec Franck Gastambide • Avec aussi M. Bentalha, A. Toubali… • 1 h 37 • 24 fév



Et aussi

Merci patron ! ☆☆

De F. Ruffin • 1 h 30 • 24 fév

Un journaliste se lance dans une croisade contre Bernard Arnault pour aider un couple criblé de dettes, viré d'une des filiales de LVMH. Un combat de David contre Goliath joyeusement acide à défaut d'être cinématographique. ■ **T.C.**

L'élan ☆

D'É. Labroue • 1 h 22 • 24 fév

Un élan perturbe la quiétude d'un village, où débarque Bernard Montiel (dans son propre rôle). Cette fable ovniesque lorgne vers Dupieux ou *Max et les maximonstres,* mais ressemble à un mauvais sketch étiré. ■ **L.D.**

Beira-mar ☆

De F. Matzembacher et M. Reolon • 1 h 23 • 17 fév

Les deux cinéastes cochent toutes les cases du film indépendant et prennent leur temps pour finalement ne pas faire grand-chose d'un joli sujet sur l'amitié entre deux jeunes en quête de repères. ■ **V.T.**

Dans ma tête un rond-point ☆☆☆

De H. Ferhani • 1 h 40 • 24 fév

Ce doc zoome, non pas sur un abattoir d'Alger, mais sur ceux qui y travaillent. Et il parle avant tout d'amour, de rêves brisés et d'une jeunesse sans avenir. Cruel, poétique et saisissant. ■ **L.D.**

Version longue de ces critiques sur Studiocinelive.com

LA COMÉDIE IDÉALE POUR LA SAINT VALENTIN

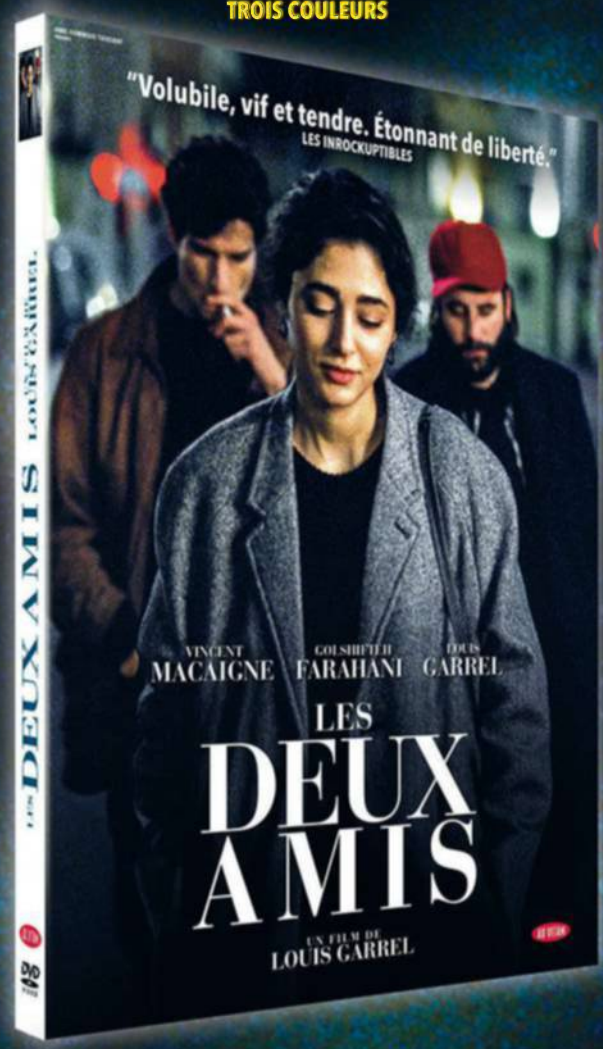
"Une actrice éblouissante !"
★★★ STUDIO CINE LIVE

"Réjouissant !"
LE MONDE

"Charmeur et charmant !"
TÉLÉRAMA

"Ce trio est irrésistible."
CAUSETTE

"Ultra-romantique !"
TROIS COULEURS



EN DVD ET VOD
LE 3 FÉVRIER 2016

AD VITAM STUDIOCINELIVE arte Télérama TF1 VIDEO

GER - EXEMPLAIRE NUMERIQUE



THE REVENANT ☆☆☆☆

DICAPRIO AU MEILLEUR DE SON TALENT. UN DES PLUS GRANDS FILMS DE L'ANNÉE. OUI, DÉJÀ…

DU PAPIER À L'ÉCRAN, du désir à la concrétisation, il y a parfois un gouffre de frustration et de déception. Pas cette fois. Merci, les gars. Rarement une bande annonce n'avait suscité autant d'espoir, rarement un film n'avait été aussi attendu. Carton plein et réussite totale. Une expérience de cinéma comme on en vit peu. Un film à la fois élégiaque, sanglant, épuisant, d'une beauté et d'une force démesurée. 2 h 31 d'immersion, de neige et de violence, de cri de bête et de suspens. On pourra chipoter sur quelques longueurs, d'accord. Mais que les râleurs aillent au diable.

The Revenant, c'est lui, Hugh Glass. Leonardo DiCaprio pour les intimes. Et au diable, il y est vraiment. Laissé pour mort par ses camarades de chasse – une bande de trappeurs – il affronte la neige, le grizzli, la faim, le froid, les Indiens et n'a qu'une seule obsession : survivre pour se venger de celui qui l'abandonné. Une trame de «survival» transcendée par le romanesque de l'entreprise, la mise en scène d'Iñarritu et la performance de DiCaprio – auquel il serait bon, cette fois, de filer l'Oscar qu'il mérite depuis si longtemps.

On sait Iñarritu adepte de courses folles et des entreprises hors norme. Ses *Amours chiennes* brillaient par un récit polyphonique maîtrisé, *21 grammes* est confondant de génie, *Babel, Biutiful* et *Birdman* se la pétaient un peu mais avaient une gueule certaine. Le gars est talentueux, n'a pas les pieds dans les mêmes moufles, et sait affronter la critique à force d'aborder des scénarios taille extra-large. Ce *Revenant* est à la fois hors norme et modeste. Hors-norme par le souffle épique qui s'en dégage – une première séquence d'anthologie –, modeste par sa simplicité dramatique – un type tente de survivre, point (ou presque). Cette opposition, quasi paradoxale, donne au film toute sa force. Ça déborde et ça avance droit. La neige tombe, il n'y a rien à bouffer, la nuit s'annonce glaciale et Hugh Glass ne tient pas une forme olympique. Dans la salle aussi, il fait froid. On est en 1823 et ce voyage à travers les grandes plaines des États-Unis s'annonce inoubliable. ■ **E.L.**

D'Alejandro G. Iñarritu • Avec Leonardo DiCaprio, Tom Hardy, Domhnall Gleeson… • 2 h 31



Duo

Deux (jeunes) comédiens font des merveilles dans le film : Domhnall Gleeson, vu mieux rasé et plus frais dans *Il était temps,* de Richard Curtis avec Rachel McAdams, et Will Poulter, regard têtu et trogne d'ado, vu dans *Le Labyrinthe, 1, 2,* et bientôt *3.*



TEMPÊTE ☆☆☆

UN RÉCIT PARTICULIÈREMENT POIGNANT, GRÂCE À L'HARMONIE PARFAITE ENTRE RÉALITÉ ET FICTION.

FICTION OU DOCUMENTAIRE ? Samuel Collardey ne choisit pas et réussit ici à marier brillamment les deux dans *Tempête,* primé à la Mostra de Venise, où l'on retrouve la puissance brute de ses débuts (l'excellent *L'apprenti* sur le monde paysan, Prix Louis Delluc 2008) qu'il avait perdue avec *Comme un lion,* où la fiction (un jeune Sénégalais rêvant de devenir une star du foot en France) avait justement trop pris le pas sur la réalité. Son troisième long métrage met en lumière un marin pêcheur divorcé qui tente, tant bien que mal, de concilier son travail exigeant et l'éducation de ses deux enfants. Jusqu'au jour où la grossesse inattendue de sa fille adolescente va l'entraîner dans une spirale infernale d'un point de vue professionnel et aux portes d'une existence de SDF. Une histoire que ses «personnages» ont réellement vécue et que Collardey leur fait donc rejouer avec, ici et là, quelques ajustements scénaristiques. Le résultat se révèle particulièrement poignant. Tant sur le fond du récit – qui parle avec force de lutte des classes et d'ascenseur social en panne – que sur sa forme, où Collardey magnifie celles et ceux qu'il a réunis devant sa caméra par l'emploi du 35 mm et du scope. C'est d'ailleurs là que se niche sans doute le secret de la réussite de ses films : dans cette empathie pour ceux qu'ils filment sans jamais verser dans l'apitoiement condescendant. ■ **T.C.**



Double compétence

Parallèlement à ses réalisations, Samuel Collardey a également signé la lumière d'*Adieu Gary* et *J'aime regarder les filles.*

De Samuel Collardey • Avec Dominique Leborne, Matteo Leborne… • 1 h 24

PROD DB/LES FILMS DE PIERRE/MAIA CINEMA

SALON DU TRAVAIL
& MOBILITÉ PROFESSIONNELLE
22 / 23 janvier 2016
Grande Halle de la Villette Paris
de 10H à 18H



100 000 EMPLOIS À POURVOIR ? J'ARRIVE !
VENEZ RENCONTRER DES EXPERTS POUR CONCRETISER VOTRE PROJET
6 VILLAGES
☑ JE CHERCHE UN JOB
☐ JE ME FORME
☐ J'ENTREPRENDS
☐ JE BOUGE EN FRANCE
☐ J'OSE LE MONDE
☐ JE DÉCOUVRE L'EMPLOI PUBLIC
RÉALISÉE PAR QUATRE VENTS – PHOTOS : YVES DERVOYELLE. AG23060
Soyez acteur de votre vie professionnelle
TÉLÉCHARGEZ VOTRE BADGE GRATUIT SUR SALONDUTRAVAIL.FR
Organisé par L'EXPRESS

GER - EXEMPLAIRE NUMERIQUE

LA GUERRE DES ÉTOILES

POUR. CONTRE. BIEN AU CONTRAIRE. NOTRE AVIS SUR LES FILMS DU MOIS.

30 Films étoilés ou pas



	SANDRA BENEDETTI	THOMAS BAUREZ	SOPHIE BENAMON	THIERRY CHEZE	LAURENT DJIAN	ERIC LIBIOT	VÉRONIQUE TROUILLET	VOS ÉTOILES
Anomalisa de Charlie Kaufman et Duke Johnson p. 102		★★★★	★★	★★★★	★★★		★★	
Bang Gang d'Eva Husson p. 92		★		★★	★★	★		
Carol de Todd Haynes p. 89	★★★★★	★★★★	★★★	★★★★★	★★	★★★★★	★★★	
Ce sentiment de l'été de Mikhaël Hers p. 106		★★		★★★	★★			
Les chevaliers blancs de Joachim Lafosse p. 94		★★		★★	★★	★★		
Chocolat de Roschdy Zem p. 102		★★★	★★★	★★★	★★			
La 5e vague de J. Blakeson p. 99				★	★		★★	
Creed, l'héritage de Rocky Balboa de Ryan Coogler p. 92				ø	★★★	ø	★	
Encore heureux de Benoît Graffin p. 98	★★★	★★	★★	★★★	★★★	★★	★★★	
Et ta sœur de Marion Vernoux p. 93			★★★	★★	★★	★★	★★	
Les filles au Moyen-Âge d'Hubert Viel p. 98		★★★		★★★				
Le garçon et la bête de Mamoru Hosoda p. 92				★★★	★★★	★★★		
Gaz de France de Benoît Forgeard p. 93		★★★		★★★	★		★	
Je ne suis pas un salaud d'Emmanuel Finkiel p. 106		★		★★★				
Legend de Brian Helgeland p. 94				★	★★		★★	
Nahid d'Ida Panahandeh p. 103		★★★	★★★	★★★★	★★	★★★	★★	
Pattaya de Franck Gastambide p. 109				★	★★			
Préjudice d'Antoine Cuypers p. 103				★★	★★	★★	★	
Les premiers, les derniers de Bouli Lanners p. 99		★★	★	★★	★★	★★★★		
45 ans d'Andrew Haigh p. 96		★★★	★★	★★★★	★★★	★★★	★★	
Remember d'Atom Egoyan p. 108		★★★★		★★★		★	★★	
Les saisons de Jacques Perrin et Jacques Cluzaud p. 98			★★	★★★	★★★			
Spotlight de Tom McCarthy p. 96		★★★	★★★	★★	★★	★★★	★★★★	
Steve Jobs de Danny Boyle p. 100		★★★★	★★★★	★★★★	★★★★	★★★	★★	
Tempête de Samuel Collardey p. 111				★★★	★★★	★★★		
The Danish Girl de Tom Hooper p. 95		★★	★★	★★★	★★★		★★★★	
The Revenant d'Alejandro González Inárritu p. 110		★★	★★★★	★★★	★★★★	★★★★	★★★	
La tour 2 contrôle infernale d'Éric Judor p. 104		★★★★	★	★★★★	★★★			
Tout en haut du monde de Rémi Chayé p. 99			★★★	★★★	★★★		★★★	
La vache de Mohamed Hamidi p. 106				★	★			

TOUJOURS À L'AFFICHE

Les huit salopards de Quentin Tarantino *sur le web*	★★	★★★★★		★★★★	★★★	★		
Joy de David O'Russell *sur le web*				★★	★★★	★★★		
Mistress America de Noah Baumbach *SCL 75*			★★	★★★	★	★★★	★★★	
Le nouveau de Rudi Rosenberg *SCL 75*		★★★	★★★	★★★★	★★★★	★★★★		
Star Wars : Le réveil de la Force de J.J. Abrams *sur le web*		★★★		★★★	★★★★		★★	

★★★★★ CHEF-D'ŒUVRE ★★★★ À VOIR ABSOLUMENT ★★★ BON FILM ★★ PAS MAL ★ BOF ø ON ÉVITE

MICHAEL CAMBOUR - T. DUDOIT/L'EXPRESS

GER - EXEMPLAIRE NUMERIQUE

DANS LES SECRETS DU VATICAN

L'incroyable histoire des papes



AG20452

Un numéro exceptionnel, 212 pages !

En vente chez votre marchand de journaux



en quête

DU SON PLEIN LES YEUX

NIKO TAVERNISE/2015 HBO.



PROD DB/P. SCHIRALDI/HBO.

Le producteur de disques Richie Finestra (Bobby Cannavale), dans *Vinyl*.

VINYL, LA NOUVELLE CRÉATION DE HBO, RACONTE L'APOGÉE DE LA POP AU DÉBUT DES ANNÉES 1970. L'OCCASION D'EXAMINER LE RÔLE DE LA MUSIQUE DANS LES SÉRIES.

✖ PAR PIERRE SERISIER

Sexe, coke et rock'n'roll ! Avec sa nouvelle série *Vinyl,* HBO ausculte les «seventies», ces années censément bénies où tout était possible. L'opération est ambitieuse, et la chaîne câblée a de nouveau fait appel à Martin Scorsese et Terence Winter, déjà associés dans *Boardwalk Empire,* un récit de gangsters dans les années 1920 à Atlantic City, et, plus récemment, dans *Le loup de Wall Street.* Les deux hommes, qui affectionnent les turbulences et les excès de l'histoire américaine, sont ici accompagnés de Mick Jagger. Le chanteur des Rolling Stones, qui a vécu cette époque de l'intérieur, intervient en qualité de producteur.

Vinyl, disponible en France le 15 février sur OCS, raconte les aventures de Richie Finestra (Bobby Cannavale), patron d'un label musical qui tente, au début des années 1970, de reprendre sa place sur la scène new-yorkaise en dirigeant un groupe – inspiré par la formation punk des New York Dolls. La période est mythique. Si autant de bons albums ont été enregistrés, c'est, en fait, parce que les directeurs des maisons de disque n'y connaissaient rien ! Comme le note Pacôme Thiellement – auteur de *Pop Yoga* (Éditions Sonatine), et passionné par les cultures populaires –, la musique fonctionne comme un marqueur temporel très fort : «Cette période est passionnante parce que la pop est à son âge d'or. Mais c'est aussi pendant ces années 1970 que va s'opérer le changement des genres musicaux.» En clair, le déclin du rock est déjà perceptible et un basculement irréversible est en passe de se produire : le tout-commercial est en germe et il menace la création des artistes. Les patrons des maisons de disques se convertissent peu à peu aux concepts fumeux du marketing. MTV devient une machine à vendre des galettes sans saveur, et les clips remplacent les concerts. Dix ans plus tard, on n'écoute plus la musique, on regarde des images.

UN ÉLÉMENT INDISPENSABLE

HBO a entretenu avec soin le mystère autour de cette nouvelle production, distillant les informations au compte-gouttes. «Prendre un écrivain ou un musicien comme héros d'un film n'est pas très intéressant parce qu'il est très difficile de mettre en scène le processus créatif», explique Pacôme Thiellement. Ce qui est le plus captivant dans la pop musique, c'est la dimension imaginaire.» La musique a toujours fonctionné comme un exceptionnel



Antoine Batiste (Wendell Pierce), tromboniste fauché dans *Treme*.

GER - EXEMPLAIRE NUMERIQUE



Rachel Berry (Lea Michele) et Kurt Hummel (Chris Colfer), les stars en puissance de *Glee.*

«CE QUI EST LE PLUS CAPTIVANT DANS LA POP MUSIQUE, C'EST LA DIMENSION IMAGINAIRE.»

PACÔME THIELLEMENT

instrument d'exploration, indispensable pour toute fiction qui nourrit l'ambition de dessiner une fresque sociale. Ainsi, *Treme,* série qui se déroule à La Nouvelle-Orléans après le passage de l'ouragan Katrina, est originale parce qu'elle montre une ville. Si la musique est omniprésente, ce n'est pourtant pas elle le sujet principal. «Dans *Treme,* la musique est d'abord une arme politique qui rassemble les gens, qui les fait se rencontrer et agir», note Ariane Hudelet, maître de conférence à l'université de Paris VII et auteur de plusieurs études sur l'œuvre du producteur David Simon. *Treme* s'inscrit dans l'histoire de la musique noire américaine, phénomène hautement politique.»

UNE DIMENSION SUPPLÉMENTAIRE

La force de la musique tient à son exceptionnel pouvoir d'évocation, qui peut parfois se révéler aussi efficace que celui de l'image. La musique permet à l'imagination de voyager presque sans entrave. C'est sur cette puissance évocatrice que reposait, par exemple, la série policière *Cold Case.* Chaque affaire non résolue était l'occasion d'un voyage dans le passé accompagné par un tube de l'époque qui habillait la reconstitution visuelle (décors, vêtements ou objets). La musique est précieuse pour reconstituer une atmosphère. «Dans la série *True Blood,* le compositeur Nathan Barr a mis au point un «son sale» afin de renforcer cette impression d'une Louisiane marécageuse, empreinte d'une forme de violence brute et d'un monde de petits Blancs. La musique devait avoir une odeur. Elle constitue une réelle valeur ajoutée», explique Cécile Carayol, spécialiste de la musique à l'image et coauteure de *Musiques de séries télévisées* (Presses universitaires de Rouen). Selon elle, la musique, en jouant sur la nostalgie, accroît la richesse de la narration car elle permet au spectateur de convoquer des images qui ne sont pas présentes à l'écran ou des sentiments qui ne sont pas nécessairement exprimés par les personnages. Dans le film *La ligne rouge,* de Terrence Malick, la bande originale est, pour le public, un point d'entrée dans les émotions éprouvées par les soldats engagés dans la bataille de Guadalcanal, dans le Pacifique, en 1942.

«On peut arriver à structurer un récit autour des rythmes musicaux, précise Ariane Hudelet. Ainsi, dans *Treme,* la musique apporte une sorte de fluidité dans les lignes de narration, c'est elle qui aide à passer d'une histoire secondaire à l'autre. Cela permet de tisser des liens entre les différents protagonistes, un peu comme cela peut être le cas dans le cinéma de John Cassavetes.» Enfin, la musique peut être employée comme une passerelle entre des œuvres différentes, éloignées dans le temps. Le célèbre thème musical de *X-Files* – la série revient pour six épisodes, fin janvier – est un hommage direct à la suite de notes utilisées par les extraterrestres dans le film *Rencontres du troisième type,* de Steven Spielberg (1977). Ce thème fut composé à l'aide d'un theremin, un instrument électronique inventé dans les années 1930, que l'on entend aussi dans *Mars Attacks !*

Parce qu'elle se perpétue par la reprise, le remix et l'adaptation, la musique a façonné la culture américaine et favorisé cette émergence du tout-commercial. Ainsi, *Glee,* autre série musicale, qui raconte la création et la vie d'une chorale de lycée, constitue l'une des formes les plus abouties de cette pratique, la série étant devenue une machine à recycler des tubes dans tous les genres musicaux. «Tout grand art est forcément populaire, soutient Pacôme Thiellement. L'art commercial n'est qu'une construction artificielle.» La question de la création artistique est d'ailleurs au cœur de la période que propose d'explorer *Vinyl,* avec la place de plus en plus envahissante prise par l'image. Autrement dit, par la transformation de l'artiste en une marque, plus facile à vendre. On en est encore un peu là, non ? ■

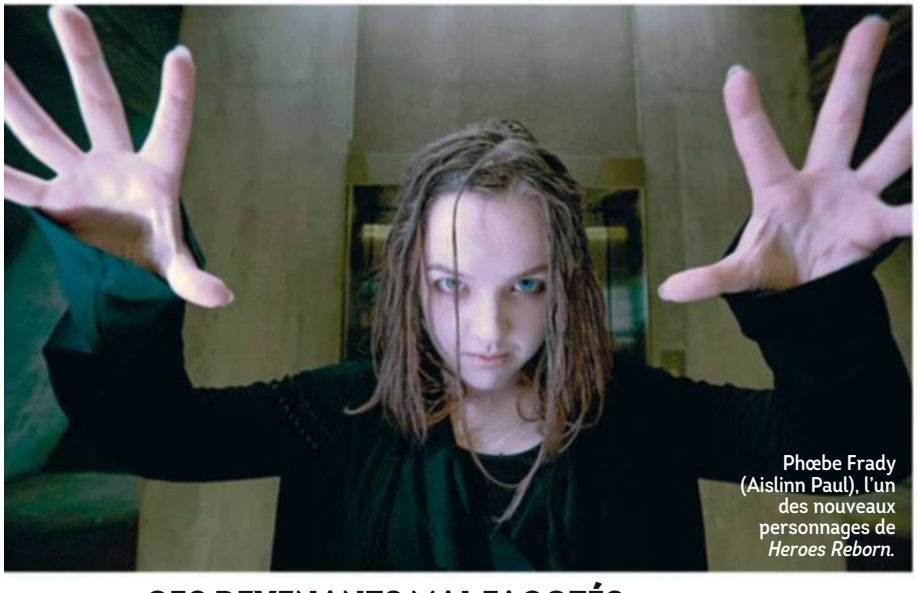
RUE DES ARCHIVES/BCA.

GER - EXEMPLAIRE NUMERIQUE

LE BILLET D'HUMEUR



DE PIERRE SERISIER



Phœbe Frady (Aislinn Paul), l'un des nouveaux personnages de *Heroes Reborn.*

CES REVENANTS MAL FAGOTÉS, ON N'EN A PLUS BESOIN. ON EST PASSÉ À AUTRE CHOSE.

→ *X-FILES* REVIENT, le 24 janvier, pour une mini-série en six épisodes. C'est le retour de Fox «la vérité est ailleurs» Mulder, et de Dana «je souris quand je me brûle» Scully. On a beau chercher, on ne comprend pas l'intérêt de ressusciter une histoire disparue en 2002. En plus, Mulder et Scully se sont déjà embrassés. Chris Carter entend-il chatouiller notre nostalgie ? Peut-être. Cherche-t-il à exploiter cette culture geek qui repose sur la régression ? Certainement. Car rien n'est plus régressif que la résurrection d'un truc qu'on a aimé dans sa jeunesse.

S'il n'y avait que *X-Files*, cela irait encore. Mais, cette fois, on fait face à une épidémie. En septembre, on a eu droit à *Heroes Reborn.* Le titre est aussi maladroit que ce qui se cache derrière : on reprend un peu les mêmes personnages et on recommence la même tambouille foutraque. Pour les prochains mois, on nous promet les «reboots» de *Prison Break, Gilmore Girls* et *Twin Peaks.* Et la liste n'est sans doute pas close.
Bien sûr, le phénomène n'est pas nouveau. Il a toujours existé. Il fait même partie intégrante de la culture américaine, fondée sur la reprise, la réinterprétation, la renaissance. Mais pour que ça fonctionne, il faut des personnages forts, mythologiques. Des Sherlock Holmes, des Dracula, ou des vrais superhéros. Pas des produits de supermarché estampillés FBI. Ces revenants-là, mal fagotés, on n'en a plus besoin. On est passé à autre chose. On a grandi. On a fait notre deuil de David Fisher, Walter White et Tony Soprano. On sait qu'ils ne reviendront pas. On les a pleurés. Cela fait du bien de pleurer. Et on a compris que toutes les séries devaient avoir une fin. Surtout les meilleures. ■

NEWS

LES «DIX JOURS DE SUNDANCE»

SUNDANCE CHANNEL PROPOSE UNE SÉLECTION DES FILMS DU FESTIVAL, À SAVOURER CHEZ SOI.

→ ADEPTE DE L'ADAGE «on n'est jamais mieux servi que par soi-même», la chaîne créée par Robert Redford met à l'honneur des films présentés au festival… créé par Robert Redford. À l'occasion de l'édition 2016 de la manifestation, Sundance Channel propose, du 22 au 31 janvier, 2016, tous les soirs à 22 heures, les «Dix jours de Sundance». Il s'agit des temps forts et des exclusivités du festival, ainsi qu'une sélection de dix films ou documentaires remarqués lors des éditions précédentes, pour certains inédits en France. À voir notamment, *Le profil Amina* (22 janvier), un documentaire canadien de Sophie Deraspe sur une jeune fille gay à Damas, et *Glassland* (31 janvier), un drame irlandais de Gerard Barrett, avec Toni Collette en mère qui se complaît dans l'alcoolisme. ■ **V.T.**

Sur Sundance Channel • Du 22 au 31 janvier



Jack Reynor et Toni Collette, dans *Glassland.*

NBC UNIVERSAL MEDIA, LLC. - SUNDANCE FESTIVAL.

GER - EXEMPLAIRE NUMERIQUE

BANC D'ESSAI

☆☆☆☆ FÉLICITATIONS DU JURY ☆☆☆ REÇU AVEC MENTION ☆☆ DOIT FAIRE SES PREUVES ☆ RECALÉ

BOUQUET VARIÉ POUR SATISFAIRE TOUTES LES ENVIES DE CE DÉBUT D'ANNÉE, AVEC DU COME-BACK D'ICÔNES DU FANTASTIQUE, DE LA ROM-COM, DU POLICIER, DU SOCIAL ET MÊME DU MÉLO.



X-FILES : AUX FRONTIÈRES DU RÉEL

LES AFFAIRES NON CLASSÉES SONT ROUVERTES

SANS ÊTRE SPECTACULAIRE, le retour du tandem Fox Mulder et Dana Scully fera tout de même plaisir aux X-philes nostalgiques, après sept ans d'absence et le décevant film *X Files - Régénération*. Le générique de la série est intact (et fait sourire), tout comme l'alchimie entre David Duchovny et Gillian Anderson. Les deux acteurs retrouvent leurs personnages comme s'ils les avaient quittés la veille. Quelques rides en plus. Dans le monde d'aujourd'hui, post-11 Septembre et post-Snowden, Scully, désormais moins sceptique, travaille dans un hôpital. Le toujours sarcastique Mulder, lui, déprime. Elle est devenue cynique, il est un peu plus paranoïaque. Tous deux sont rappelés par leur ancien patron, Walter Skinner, pour enquêter sur les allégations d'un adepte des théories conspirationnistes. Quelques déductions de Mulder et quelques observations scientifiques de Scully plus tard, les voilà qui mettent au jour un nouveau complot extraterrestre. Le terrain de cette saison 10 est connu, mais révèle quand même quelques bonnes surprises. Le showrunner Chris Carter a cependant indiqué que seuls les épisodes 1 et 6 couvriront le nouveau complot qui reste lié à la mythologie de la série. Les épisodes 2 à 5 raconteront des histoires unitaires avec monstres surnaturels et des phénomènes paranormaux comme les fans les aiment. Ce sont donc ces épisodes-là qui détermineront si cette saison est vraiment utile. ■ **V.T.**

☆☆☆
Sur M6, prochainement



MEURTRE AU PIED DU VOLCAN

L'USINE NORDIQUE

LA COMPARAISON entre un meuble Ikea et un polar nordique est facile et tentante. Fabriqués à la chaîne, les deux produits inondent le marché avec leur nom imprononçable, leur style épuré et immédiatement identifiable, leur coût de fabrication raisonnable et leur qualité, il faut bien l'avouer, plus que correcte. Cette dernière livraison islandaise ne déroge pas à la règle. Runarsson, un détective dépressif et taciturne, doit enquêter sur la mort d'un homme d'affaires sur la péninsule de Snæfellsnes. Il va tirer le fil d'un imbroglio judiciaire où se mêlent un trafic de drogue tentaculaire, une bande de Hell's Angels ultra-violente et un conglomérat financier aux abois. Plaisante sans être indispensable, cette mini-série de quatre épisodes, aux paysages volcaniques à couper le souffle, se laisse regarder. ■ **I.H.-L.**

☆☆
Sur Arte, à partir du 14 janvier

2016 FOX AND ITS RELATED ENTITIES - VIORIR SIGUROSSON.

GER - EXEMPLAIRE NUMERIQUE

TREPALIUM ESCLAVES DU TRAVAIL



DANS UN FUTUR PROCHE, l'univers urbain est divisé par un mur. D'un côté, 80 % de sans-emploi croupissent dans une zone de non-droit. De l'autre, 20 % d'actifs survivent dans une société orwellienne. Le gouvernement décide d'apaiser les tensions sociales et demande aux actifs d'accueillir chez eux un chômeur. C'est l'occasion pour Ruben Garcia, un ambitieux ingénieur, de tirer profit de la situation… Comment cette idée, si intelligente, originale et actuelle, a-t-elle pu engendrer une trame narrative aussi prévisible ? Le mystère demeure. Les enjeux de la série, eux, s'effilochent, la tension s'adoucit, et la fin tombe à l'eau. Comme quoi, un bon concept ne fait pas un bon feuilleton. D'autant qu'avec ses superbes références – *Fahrenheit 451,* et surtout *Bienvenue à Gattaca* –, cette série d'anticipation française avait tout pour convaincre. Vraiment regrettable. ■ **I.H.-L.**

☆
Sur Arte, à partir du 4 février

AU CŒUR DE L'HIVER FROID INTÉRIEUR



LA FINLANDE n'est pas en Scandinavie. Ses habitants ne partagent pas une histoire politique commune, contrairement à leurs voisins danois, suédois et norvégiens, qui ont commercé et se sont fait la guerre depuis l'ère des Vikings. Leur langue n'a pas les mêmes racines. Et leur culture, surtout, est très différente. La preuve avec ce feuilleton formidable, à mille lieues des rouages parfaitement rodés de l'industrie des séries scandinaves. Ces trois épisodes mettent en scène des femmes de générations différentes. La première, la soixantaine, perd son mari atteint de la maladie d'Alzheimer. La deuxième, une ado, se cherche en boîte de nuit et finit par trouver la passion amoureuse dans les bras de son prof. Et la dernière, la fille de celui-ci, va comprendre du haut de ses six ans que son père est infidèle. C'est lent, infiniment délicat et d'une beauté remarquable. ■ **I.H.-L.**

☆☆
Sur Arte, à partir du 4 février

LOVE JE T'AIME, MOI NON PLUS



AVEC SA NOUVELLE SÉRIE, Judd Apatow *(Crazy Amy)* – créateur, showrunner et producteur – distille de la fraîcheur dans des situations pourtant conventionnelles et navigue entre une douce sensibilité et une honnêteté crue. Sa comédie, résolument romantique et moderne, raconte les aléas amoureux de Mickey et Gus. Elle, jeune femme délurée, ne mâche pas ses mots, lui, jeune homme ordinaire, a le cœur sur la main. Tous deux cherchent évidemment l'âme sœur. Ou, en tout cas, quelqu'un avec qui faire un bout de chemin. La connivence entre les deux acteurs, Gillian Jacobs et Paul Rust, est immédiatement évidente, et leurs personnages deviennent vite attachants, alors qu'ils découvrent le fossé qui sépare les rêves de la réalité. Si l'humour n'est pas toujours subtil, la série déploie une certaine tendresse qui fait mouche. ■ **V.T.**

☆☆☆
Sur Netflix, en février

FORTITUDE DU SANG SUR LA BANQUISE

ENTRE LA NORVÈGE et le Pôle Nord, Fortitude est une petite ville ancrée sur un glacier, dans une région où vivent plus d'ours polaires que d'êtres humains. Les moribonds sont expulsés car le permafrost ne permet pas d'enterrer les cadavres. Les vivants ont l'obligation d'avoir un toit et un boulot pour prévenir la pauvreté et les crimes. Ils vont pourtant expérimenter leur premier meurtre. L'enquête, menée par un Stanley Tucci très pince-sans-rire, révélera secrets, corruptions, infidélités et autres péchés plus ou moins mortels. Avec la découverte d'une carcasse de mammouth ou



la disparition d'un enfant, ce whodunit va passer du polar psychologique au thriller fantastique. La tension monte, nourrie par les menaces naturelles de cet environnement isolé et par les personnages tous plus troublants les uns que les autres. «Fortitude» signifie «force d'âme», en anglais. Rien ne dit si cette âme est bienfaisante ou maléfique. ■ **V.T.**

☆☆☆
Sur Canal+Séries, à partir du 30 janvier, à 20 h 50

KELJA/J.C. LOTHER - R. KÄYTTÖOIKEUS/YLE KUVAPALVELU - RUE DES ARCHIVES/BCA - SKY VISION/TIGER ASPECT PRODUCTION/FIFTY FATHOMS PRODUCTION.



interview

WOLF HALL
LES LOUPS SONT LÂCHÉS

LA NOUVELLE – ET BRILLANTE – SÉRIE HISTORIQUE BRITANNIQUE QUE DIFFUSE ARTE RETRACE L'ASCENSION DE THOMAS CROMWELL, DANS L'ANGLETERRE DU XVIE SIÈCLE. L'HISTORIEN BERNARD COTTRET, SPÉCIALISTE DES TUDOR, LA DÉCRYPTE.

✖ PAR VÉRONIQUE TROUILLET

Que pensez-vous de cette série, sur le plan de la reconstitution historique ?
Bernard Cottret : Elle est à la fois subtile et complexe. D'une très haute tenue, et très référencée. Si les éléments historiques connus sont respectés, Hilary Mantel, l'auteur des romans dont la série est une adaptation, fait œuvre d'imagination, car on est tout de même dans la fiction. Elle a visiblement inventé quelques faits mais elle brode sur une trame parfaitement crédible. Les grandes lignes de la relation entre Cromwell et Henry VIII sont vraies. Il existe des références, et notamment des correspondances diplomatiques précises sur ces personnages. Les détails ajoutés restent plausibles.

Quel sens donnez-vous au titre, *Wolf Hall* ?
Le château aux loups. C'est le château des Seymour, une famille qui va s'imposer au XVIe siècle contre la famille Boleyn. À cette époque, il existe une rivalité permanente entre les parvenus. Il ne faut pas oublier que tous le sont, y compris les Tudor. On s'attend à voir des sociétés aristocratiques, c'est-à-dire fondées sur le lignage, mais on découvre que la légitimité de tous est approximative. Henry VII a conquis son royaume en 1485 parce qu'il a gagné une bataille décisive et défait la dynastie des York. Il y a une volonté de réussite considérable, avec des personnages aux origines relativement obscures, et prêts à s'entretuer. Cette image des loups est la métaphore des parvenus en lutte pour leur ascension sociale. La série est intelligente, car elle explique le mythe des Tudor. Ils ont su être là au bon moment, au bon endroit. Ils se sont placés, et ont placé toute leur famille. Les Anglais ont l'obsession du réalisme politique, et n'hésitent pas à dire ce genre de choses. Les grandes familles honorables ? Sont-elles vraiment si honorables et si grandes que cela ? Cette série est d'une radicalité totale.

Ces petits arrangements avec la réalité historique ne vous dérangent-t-ils pas ?
Non, quand la fiction est très fidèle à l'histoire et qu'elle remplit des vides de façon vraisemblable. Dans ce registre, les Anglais sont très bons, car ils sont nourris



Thomas Cromwell (Mark Rylance), l'homme de l'ombre du roi.

du théâtre de Shakespeare. Une partie de ses pièces ressemblent à des séries, comme *Jules César*, *Henry IV*, *Henry V* et *Henry VI*. Vous pouvez les lire comme vous regardez une série télé. En France, il faudra le théâtre romantique avec Victor Hugo pour avoir quelque chose d'équivalent.

Quel est l'intérêt des séries historiques ?

Elles sont déterminantes, car beaucoup de gens viennent à l'histoire grâce à elles. La fiction permet sa vulgarisation, dans le bon sens du terme. Elle la rend accessible. Les séries possèdent également une esthétique importante. La qualité des images de *Wolf Hall* et le jeu des acteurs sont extraordinaires. Si vous n'êtes que dans l'exactitude historique mais que vous n'avez pas le plaisir des yeux, vous vous ennuyez. ■

En partenariat avec arte



Anne Boleyn (Claire Foy), ou la passion du pouvoir.



Thomas Cromwell et les pairs du royaume.



Anne Boleyn et le Roi Henry VIII (Damian Lewis).



L'esthétique très travaillée participe au réalisme de la série.

WOLF HALL
LE SAVOIR-FAIRE BRITANNIQUE

AUTOUR DE *Wolf Hall*, il n'y aura pas débat. Pas ici, en tout cas. Cette série est une telle réussite qu'elle force le respect et l'admiration du critique le plus récalcitrant. D'abord, il y a ce sujet, d'une richesse inouïe : Thomas Cromwell. Un avocat d'origine modeste, fils de forgeron, qui devint, grâce à son intelligence et à son sens de la stratégie, l'éminence grise du roi Henry VIII (1509-1547). Il acquit un poids politique et social tel que c'est lui, finalement, l'homme qui fit basculer l'Église d'Angleterre dans la réforme protestante. Il y a ensuite la puissance d'une écriture magistrale. Cette adaptation détaillée et rigoureuse du roman historique de Hilary Mantel dresse le portrait d'un homme dont la psychologie ambivalente se devine entre les lignes d'un scénario essentiellement politique. Cromwell, incarné par l'immense Mark Rylance, est loyal mais opportuniste, austère mais blagueur, éloquent mais coincé… Un personnage rare, et absolument passionnant. Et, last but not least, la mise en scène de Peter Kosminsky saisit magnifiquement, entre ombre et lumière, le quotidien du XVI[e] siècle, dans ces châteaux éclairés à la bougie. *Wolf Hall* est à la fois un pur divertissement, un grand moment de théâtre et un cours d'histoire palpitant. Well done. ■ **I.H.-L.**

Sur Arte • Jeudi 21 et 28 janvier, à 20 h 55

COMPANY PICTURES/PLAYGROUND ENTERTAINMENT FOR BBC.

GER - EXEMPLAIRE NUMERIQUE



BLUNT TALK

UN PRÉSENTATEUR DE JT VEDETTE PERD LES PÉDALES DANS L'UNIVERS TRÈS POLICÉ DE LA TÉLÉVISION AMÉRICAINE. COMÉDIE DE GÉNIE OU POTACHERIE AFFLIGEANTE ?

VÉRONIQUE TROUILLET ☆ **VS** **IGOR HANSEN-LOVE** ☆☆☆

I.H.-L. : ÉTANT CONVAINCU que l'autodérision est bien la seule chose qui puisse réellement sauver le monde, je ne peux que crier au génie. Les tribulations de ce journaliste anglais exilé aux États-Unis, se moquant de tout, à commencer par sa propre libido détraquée et sa vieillesse décrépie, me font hurler de rire. Dans un monde où le politiquement correct et l'esprit de sérieux sont les fossoyeurs de notre folie, et donc de notre humanité, Walter Blunt me redonne de l'espoir.

V.T. : CE PERSONNAGE aux névroses exacerbées me fait plutôt pitié. Pour une fois que Patrick Stewart se lâche dans la comédie, ce n'est pas beau à voir. L'humour des Anglais est habituellement subtil. Ici, il ne puise que dans la potacherie américaine salace et scatologique. Je veux bien de l'autodérision et de la folie, mais pas quand tout reste en dessous de la ceinture.

I.H.-L. : MAIS POURQUOI ? Il peut se passer des choses très intéressantes sous la ceinture ! Par ailleurs, cette potacherie assumée et réjouissante n'est pas le seul ressort comique de *Blunt Talk*. La confrontation du puritanisme américain et du snobisme britannique est traitée avec finesse. On y retrouve d'ailleurs la patte de Jonathan Ames *(Bored to Death)*, le créateur de la série, qui s'amuse à concilier l'inconciliable : Shakespeare et la misère sexuelle, l'héroïsme et l'apitoiement sur soi, la psychanalyse et l'aventure. J'aime ce mélange des genres.

V.T. : J'Y VOIS PLUTÔT de la lourdeur et du mauvais goût. Tenter d'associer des thèmes aussi dissemblables est louable mais au final, Ames n'en fait pas grand-chose. Il prend également un présentateur de JT comme personnage principal, mais sa satire des médias américains, et du journalisme en général, est d'une pauvreté à pleurer. Il noie tout ce qui aurait pu avoir un intérêt dans un ensemble de gags prévisibles exécutés par des protagonistes qui ne sont réellement définis que par une seule caractéristique. Le seul personnage un peu développé – et sur lequel il semble donc tout miser – est Walter Blunt, mais je sens d'avance que son évolution sera très limitée. La seule chose qui m'amuse est la romance entre Blunt et son majordome Harry. Cette relation humanise aussi Blunt et pourrait le rendre attachant.

I.H.-L. : VOILÀ, JE SENS QUE tu es déjà en train de changer d'avis… La vulgarité, correctement mise en scène, peut être délicieuse. Nul besoin d'y chercher de la finesse psychologique ou une critique approfondie des médias américains. C'est une comédie burlesque. Détends-toi.

V.T. : FINALEMENT, le titre de cette série est bien trouvé. Le terme «blunt» fonctionne à tout point de vue. Il peut tout autant caractériser l'humour «émoussé» de cette comédie que le côté assommant d'un objet «contondant». ■

Saison 1 • Actuellement sur OCS City

2015 SONY PICTURES TELEVISION INC.

GER - EXEMPLAIRE NUMERIQUE

5 choses à savoir sur

DOWNTON ABBEY

LA SÉRIE TIRE SA (BELLE) RÉVÉRENCE AVEC CETTE SAISON 6. SIX ANNÉES DE SOUVENIRS, ET DE MOMENTS INOUBLIABLES POUR TOUS. MAIS EST-CE VRAIMENT LA FIN ?

✖ PAR VÉRONIQUE TROUILLET

1 VOILÀ, C'EST FINI

LE SHOWRUNNER Julian Fellowes (scénariste, entre autres, sur la récente adaptation de *Romeo & Juliette*), envisageait, jusqu'ici, d'achever la série avec la saison 5. «Mais plus cette fin approchait, et plus nous réalisions que les différentes intrigues avaient besoin d'une conclusion plus satisfaisante. Nous avions donc besoin d'une sixième saison. Vous voulez quitter une fête quand tout le monde regrette de vous voir partir, et non attendre qu'ils soient contents de se débarrasser de vous ?»

2 UN FILM ? POURQUOI PAS

LES RUMEURS d'une adaptation ciné vont bon train, et Julian Fellowes lui-même avoue être tenté. «L'idée pourrait être amusante. Nous pourrions trouver un nouvel épanouissement autre que celui que nous connaissons en télévision avec sa narration épisodique et hebdomadaire. Nous aurions alors le temps de raconter une histoire totalement différente. Mais pour cela, il faudrait que les acteurs acceptent de revenir, et que NBC soit d'accord pour le faire. Nous verrons bien. En tout cas, ce qui est sûr, c'est la fin de la série à la télévision.»

3 L'EFFET DOWNTON ABBEY

IL EST BIEN RÉEL. Depuis le début de la diffusion de la série, en 2011, les écoles de formation de majordomes, en Angleterre, ont vu les inscriptions à leurs cours décupler. Dans le même temps, les offres d'emploi dans ce domaine, proposées par de très riches Britanniques, ont doublé. Sur la période de diffusion de la saison 1, les ventes de sherry, breuvage préféré des Crawley, ont augmenté de 15 %, et celles de la marque de lingerie de luxe Lucile, dessous préférés des Crawley, de 48 % !

4 UN VOYAGE DANS LE TEMPS

MAGGIE SMITH (qui incarne Violet Crawley) tournait une scène dans une clairière, par beau temps. Alors que le ciel était d'un bleu immaculé, dénué de toute traînée de condensation de réacteur d'avion, et qu'aucun bruit de moteur ne se faisait entendre alentour, l'actrice avoue s'être retrouvée comme transportée au début du XX[e] siècle, en réalisant qu'à l'époque, «ce devait être comme ça.»

5 UN PETIT SOUVENIR POUR LA ROUTE

AUCUN ACTEUR de la série n'a pris un accessoire comme souvenir. Ou, en tout cas, aucun n'ose l'avouer. Sauf Hugh Bonneville : «J'ai piqué une lettre. J'ai toujours aimé l'art du détail apporté par l'équipe déco sur la série. Les lettres et les télégrammes, que nous recevions au petit-déjeuner, par exemple, étaient magnifiques, écrits avec précision et en accord avec la scène que nous tournions. J'ai pris une lettre envoyée par Henry Talbot, le personnage joué par Matthew Goode, nous invitant à un événement. Elle est maintenant dans un album.» ■

DOWNTON ABBEY Saison 6 • DVD • Universal • 2 février



PROD DB/ITV/CARNIVAL FILMS.

VIDÉOCLUB

PAR THOMAS BAUREZ



revu et corrigé

LE TOUT NOUVEAU TESTAMENT



AVEC SA RELECTURE TRÈS PERSONNELLE DES ÉVANGILES, LE BELGE JACO VAN DORMAEL A ENTHOUSIASMÉ OU AGACÉ. LE CINÉASTE A ACCEPTÉ L'ÉPREUVE DE LA FLAGELLATION.

Pour le Belge Jaco van Dormael, Dieu loge à Bruxelles, a les traits de Benoît Poelvoorde, se balade en robe de chambre, et n'est pas franchement sympathique. Salué à La Quinzaine des réalisateurs, à Cannes, ce *Tout nouveau testament* signe le retour sur grand écran de Jaco van Dormael, six ans après l'échec de *Mister Nobody*. Le cinéaste renaît donc de ses cendres et il fallait bien un appui divin pour ce miracle. Avec près de 800 000 entrées en France et un rayonnement international (nomination aux Golden Globes…), cette comédie iconoclaste est donc un beau succès. Joint par téléphone depuis Mons, en Belgique, van Dormael est en pleine répétition de son spectacle *Kiss and Cry*, sorte de mise en scène live qui mêle théâtre et cinéma. Pendant la pause, le cinéaste accepte de se frotter à la verve pas toujours docile de la critique française qui, telle la mer rouge à l'arrivée de Moïse, s'est séparée en deux.

L'EXPRESS **«Le film s'annonçait surprenant, le voilà prévisible – Ea descend sur terre chercher six autres apôtres. L'intrigue se transforme alors en six petits sketchs parfumés au bonheur et ensevelis sous le rose bonbon.» Éric Libiot**

J'aime jouer avec les structures narratives. Celle de *Mister Nobody*, par exemple, était en arborescence et pas en entonnoir, à l'image de la plupart des films avec un début, un milieu et une fin. Comme si le temps s'était soudain arrêté. Pour *Le tout nouveau testament*, je recherchais la même chose. La seconde partie est effectivement découpée en sketchs. La dynamique du récit ne vient pas de la progression d'une action précise et le spectateur n'est pas dans l'attente de l'après. Les sketchs permettent de recentrer l'attention sur un moment et un espace particuliers. Je voulais que chacun de ces moments aient un goût précis. Le message que la fille de Dieu délivre au monde, c'est : «Le bonheur, c'est maintenant, car il n'y aura pas forcément de lendemain !» C'est dans l'esprit de Jules Renard, qui écrit dans son *Journal :* «Si on bâtissait la maison du bonheur, la plus grande pièce serait la salle d'attente.» Quant au «rose bonbon», je ne le vois pas comme un reproche. C'est peut-être cul-cul le rose bonbon, mais j'adore ça.

PREMIERE **«Contre vents et marées, van Dormael, que l'on pensait cramé après le four stratosphérique de *Mister Nobody*, continue donc de pratiquer un cinéma "idiot" au sens dostoïevskien : angélique, pur et chargé.» Gaël Golhen**

Mister Nobody reste mon film préféré. C'est ma plus grande réussite artistique, mais aussi mon plus grand échec commercial. Je n'ai pas imaginé l'écriture du *Tout nouveau testament* en réaction, même si je le pensais plus accessible. Il faut croire que non, puisque personne ne voulait le produire. Je m'en suis donc chargé moi-même et j'ai gagné en liberté. À la base, il y avait l'envie de se marrer. Avec Thomas Gunzig, le coscénariste du film, nous nous sommes assis dans un jardin et nous avons cherché à faire rire. L'idée de Dieu qui habite Bruxelles est née presque naturellement, puis les choses se sont enchaînées. Le travail à deux, c'est joyeux. Dans mes films précédents, la comédie était sous-jacente, c'était des histoires tristes avec des moments drôles. Le petit caillou qui fait mal dans la chaussure ! Ici, la comédie prend toute la place. Le film est volontairement idiot, comme le dit ce critique.

la Croix **«Seulement voilà : il y a toujours chez ce cinéaste généreux, débordant d'imagination, un petit côté excessif, un goût immodéré du foisonnement, qui l'amènent à se perdre et empêchent le spectateur de se laisser tout à fait convaincre.» Arnaud Schwartz.**

Ce foisonnement, ça vient d'un mec – moi en l'occurrence – qui ne sait pas faire de choix. Dans mes films, il y a toujours trois débuts, trois fins… J'aime quand c'est trop. Et pas seulement dans un film, à table aussi ! En réalisant *Le tout nouveau testament*, je me demandais sans cesse : «Comment faire avec un média très explicatif pour parler de l'expérience d'être en vie ?» Être en vie, c'est formidable mais ça n'a pas vraiment de sens, même si la religion et le cinéma tentent de nous faire croire le contraire. Je me bats contre ce rationalisme.

20 minutes **«Jaco van Dormael a toujours pris le point de vue des enfants. Même son Dieu odieux est un grand gamin qui s'amuse comme un petit fou à faire le malheur de l'espèce humaine.» Caroline Vié**

Les enfants sont des rebelles même s'ils ne le savent pas. Les individus qui ne sont pas encore entrés dans un moule, qui n'ont pas appris à correspondre à ce que l'on attend d'eux, me plaisent. Tous mes personnages adultes sont des enfants dont le corps a grandi. Je revendique une certaine naïveté. La naïveté est proche de la bienveillance et j'imagine mes films avec ses yeux-là. Qu'est-ce qu'un cinéaste, sinon quelqu'un qui n'a pas encore choisi ce qu'il voudrait faire quand il sera grand ? Un film, c'est un grand jouet. ■

DVD/Blu-ray • De Jaco van Dormael • Avec Benoît Poelvoorde, Yolande Moreau, Catherine Deneuve… • Le Pacte • Sortie : 13 janvier

PROD DB/CIMAX FILMS

GER - EXEMPLAIRE NUMERIQUE





TOURNÉ APRÈS *LES YEUX SANS VISAGE*, CE THRILLER SURNATUREL EST À L'IMAGE DE SON AUTEUR, GEORGES FRANJU : UN SECRET – JUSQU'ICI – TROP BIEN GARDÉ.

3 RAISONS DE (RE)VOIR... *PLEINS FEUX SUR L'ASSASSIN*

FRANJU, CET ILLUSTRE MÉCONNU

LE NOM DE GEORGES FRANJU (1912-1987) est beaucoup moins connu que deux de ses plus belles créations : la Cinémathèque française, avec son ami Henri Langlois, en 1934, et *Les yeux sans visage,* réalisé en 1960, film d'épouvante avec une Edith Scob refigurée. Si le surnaturel horrifique a fait école, notamment au Japon, le film reste une incongruité artistique en France. Proche des surréalistes, Franju se contrefout du naturalisme. Pour lui, l'image sur l'écran est toujours plus réaliste que la vie. *Pleins feux sur l'assassin,* tourné en 1961 dans la foulée des *Yeux sans visage*, se déroule dans un magnifique château breton, où l'illusion et le trompe-l'œil menacent à chaque instant d'engloutir ses occupants. Merveilleusement inquiétant.

LES VISAGES DE L'ASSASSIN

LE SCÉNARIO de *Pleins feux sur l'assassin* est signé par le duo d'écrivains Boileau et Narcejac. Ces deux-là se sont donné pour ambition, au début des années cinquante, de réinventer le polar en manipulant la psychologie de leurs personnages. Leur prose sera adaptée au cinéma par Henri-Georges Clouzot *(Les diaboliques)* ou Alfred Hitchcock *(Sueurs froides)*. Franju les engage comme coscénaristes sur *Les yeux sans visage,* avant de leur laisser le champ libre pour *Pleins feux sur l'assassin*. Ce thriller barré débute par la disparition un brin malicieuse d'un comte (Pierre Brasseur, emphatique), dans un recoin de son château. Dès lors, ses héritiers, dont le tout jeunot Jean-Louis Trintignant, vont tout faire pour retrouver son corps – et ainsi empocher le pactole.

MOTS D'AUTEUR

LE TRAVAIL DE RESTAURATION de cette édition de *Pleins feux sur l'assassin* est d'une beauté remarquable. Le noir et blanc immaculé de l'image est en parfait décalage avec la monstruosité sous-jacente de cette famille aux portes de la folie. Dans les bonus, on trouve Georges Franju, alors en plein tournage, posté devant les portes de l'imposant château XV[e] siècle, qui raconte : «C'est une histoire rude mais attirante. *Les yeux sans visage* était un film de terreur, celui-ci est un film d'atmosphère. Le mystère qui s'en dégage sera, je l'espère, sur le plan esthétique, insolite (…) C'est l'attente – donc le mystère – qui est poétique, pas l'action.» Tout un programme. ■

DVD/Blu-ray • De Georges Franju • Avec Pierre Brasseur, Pascale Audret... • Gaumont • 24 février

1961 GAUMONT - VISUEL DU DVD NON CONTRACTUEL.

GER - EXEMPLAIRE NUMERIQUE



LES DEUX AMIS

LE FILM QUI DONNE ENVIE D'AIMER

CELLES ET CEUX qui seraient agacés par la figure romantique et la beauté ténébreuse de Louis Garrel auraient tort de ne pas pousser la porte de ces *Deux amis*. Outre que ce film sur une amitié masculine mise à l'épreuve des jeux de la séduction est très bien, Louis Garrel s'amuse habilement de sa personne, en usant des clichés qui lui sont généralement accolés. Les réfractaires à la cause Garrel pourraient donc bien basculer dans le camp des copains. En bonus, il affirme : «Mes protagonistes sont au bord de la société, ils ne sont pas intégrés, n'ont pas de désir de promotion, de plan de carrière. Leur promotion, c'est de se faire aimer !» Beau comme du Musset. Le fantôme de l'enfant du siècle plane sur ce film inspiré du propre aveu de son auteur, des *Caprices de Marianne*. Romantique un jour ■

DVD • De et avec Louis Garrel • Ad Vitam • Sortie : 3 février

LA ISLA MINIMA

LE FILM QUI RÉVÈLE LES ARTIFICES DE LA BEAUTÉ

AU CINÉMA, rien n'est tout à fait vrai. À commencer par la beauté. En regardant les bonus de ce thriller espagnol – l'une de sensations de l'année ! –, on mesure à quel point son réalisateur a poussé loin l'artifice. Ainsi, les superbes paysages de l'Andalousie vus du ciel, façon Yann Arthus-Bertrand, sont entièrement retravaillés à la palette graphique, tout comme les façades des bâtiments et l'horizon envoûtant des marais. Ceci dévoilé, on basculera sur le module dédié à la direction artistique, où des croquis traduisent la précision avec laquelle Alberto Rodriguez a pensé son film. On ne serait pas surpris de voir le cinéaste s'exporter à Hollywood pour marcher sur les plates-bandes de David Fincher. En effet, cette enquête sur le meurtre de deux ados dans l'Espagne n'est pas sans rappeler un certain *Seven*. ■



DVD/Blu-ray • Le Pacte • Disponible

PROD DB/LES FILMS DES TOURNELLES/ARTE FRANCE CINÉMA - JULIO VERGNE

LE FILM QUI DÉTONNE

NI LE CIEL, NI LA TERRE



Révélé à la Semaine de la Critique, le premier long de ce jeune artiste plasticien est un ovni. On y suit des soldats français en Afghanistan. Vrai faux film de guerre aux confins du fantastique, *Ni le ciel ni la terre* détonne et étonne. ■

DVD • Diaphana • Sortie : 2 février

LE FILM QUI LORGNE DU CÔTÉ MALICK

LES CHANSONS QUE MES FRÈRES M'ONT APPRISES



Chloé Zhao, née en Chine, vit aux États-Unis depuis dix ans. Son premier long parle du déracinement d'un jeune Indien d'Amérique qui s'apprête à quitter sa réserve du Dakota. Beau comme du Malick première époque. ■

DVD • Diaphana • Sortie : 27 janvier

LE FILM QUI PALME D'OR

DHEEPAN



Audiard enfin palmé, mais écorné. Une partie de la critique a boudé ce drame musclé autour du parcours d'un réfugié tamoul dans une banlieue française. Un clivage qui sied bien à ce film qui tire sa force de son ambiguïté supposée. ■

DVD/Blu-ray • UGC • Sortie : 20 janvier





RUE DES ARCHIVES/DCA

L'espoir du cinéma américain d'après-guerre fut, aussi, son plus beau gâchis. Grand frère de Brando et James Dean, déchiré par ses tourments intimes, le héros d'*Une place au soleil* vécut, en miroir à son talent et à sa beauté, une lente agonie. ✖ PAR OLIVIER RAJCHMAN

MONTGOMERY CLIFT

UNE PLACE EN ENFER

Le brouillard s'est emparé de la ville. Sur les hauteurs de Beverly Hills, Elizabeth Taylor et Michael Wilding, pourtant au bord de la rupture, ont maintenu leur soirée. Mais tout sonne faux. Leur couple comme les invités. Rock Hudson vient avec l'épouse qu'Universal lui impose, Montgomery Clift affiche un sourire de façade qui ne doit qu'à la présence de Liz. Ensemble, ils tournent *L'arbre de vie*, resucée d'*Autant en emporte le vent,* dont Clift pressent, à raison, qu'il sera son pire navet.

La fête, cette nuit-là, tient ses promesses ; elle est mortelle et empruntée. À minuit, chacun reprend sa voiture pour regagner son foyer. Cent mètres à peine après avoir quitté la propriété, le partenaire d'Elizabeth s'écrase contre un pylône, à la faveur d'une manœuvre qui doit autant au brouillard qu'aux tranquillisants dont il abuse. Accourue aussitôt et faisant fi du pantin défiguré qu'est devenu son ami, Taylor sauve Monty, en retirant ses dents arrachées qui menacent de l'étouffer, et en le protégeant des paparazzis arrivés là comme par magie. Après ce 12 mai 1956, plus rien ne fut comme avant. Professeur de Clift à l'Actors Studio, Robert Lewis peut même affirmer qu'«à ce moment, débuta le plus long suicide de l'histoire de Hollywood». Mais le destin d'Edward Montgomery Clift n'a-t-il pas été scellé peu de temps après sa naissance, dans le Nebraska, en 1920 ?

Fils de Bill Clift, vice-président d'une banque d'Omaha, le garçon est surtout l'enfant de sa mère. Ethel abandonne, tôt, son époux pour entamer un long périple en Europe, sa progéniture à ses côtés. Monty souffre de ce déracinement. Il passe pourtant son enfance dans de somptueuses demeures entre l'Allemagne et la France, recevant des leçons d'équitation, de tennis et de musique. Tenu à l'écart des gamins de son âge, Monty s'en plaint parfois, avant de vivre auprès d'Ethel ses premières émotions artistiques.

La crise de 1929, en affectant les finances de Bill Clift, oblige la mère et l'enfant à rentrer aux États-Unis. L'adolescent a 13 ans lorsqu'il s'inscrit dans une troupe de comédiens amateurs. Il découvre la scène avec plaisir. Au point qu'ayant déménagé avec les siens dans le Connecticut, son père le recommande au directeur d'un théâtre réputé. Après un essai, Monty est retenu pour une pièce qui doit se jouer à Broadway. «Ce qui était remarquable, c'était l'admiration qu'il avait pour les gens avec lesquels il travaillait, se rappelle sa partenaire, Geraldine Kay. Il absorbait tout, comme une éponge. Et son charme était irrésistible.»

Une ombre, pourtant, vient entacher ce soleil levant. En coulisses, Ethel Clift veille constamment. Empêchant Monty de se lier aux autres membres de la compagnie. Ce qui n'empêche pas le jeune homme de 15 ans de progresser, suscitant, pour son rôle de père précoce dans *Dame Nature,* l'enthousiasme des critiques. Aussi, lorsqu'Alfred Lunt et Lynn Fontanne, couple phare des planches new-yorkaises, le sollicitent pour une pièce politique, Clift n'hésite pas à les rejoindre. Acteur par essence névrosé, Monty éprouve alors ses limites. Et commence à ressentir sa dualité. «D'une part, témoigne son ami d'enfance Ned Smith, il était très sensible et restait des heures à lire. D'autre part, il aurait voulu être plus sportif, plus viril.» Comment, alors, révéler sa différence dans l'Amérique puritaine et hypocrite des années 1940 ?

UN MAL-ÊTRE PROFONDÉMENT ANCRÉ

Montgomery Clift a 20 ans lorsqu'il quitte le domicile familial et connaît ses premières expériences sexuelles. «Il voulait devenir un grand acteur, et l'homosexualité était alors dangereuse pour faire carrière, révèle l'un de ses amis de la troupe, Billy Le Massena. Mais Monty avait une moralité stricte et cacher son orientation lui était pénible. Cela ne devait qu'empirer par la suite.» Ainsi avance-t-il masqué, jouant, pour la galerie et ses proches, la comédie du beau ténébreux. Au point d'attirer l'attention des studios hollywoodiens.

Mais Clift préfère continuer à perfectionner son jeu. Émaillées de silences, traversées de fulgurances, ses interprétations sont le fruit de préparations proches

GER - EXEMPLAIRE NUMERIQUE

1920
→ Naissance de Montgomery Clift à Omaha, Nebraska. Il passe une enfance luxueuse mais étouffante en Europe.

1935
→ Âgé de 15 ans, il fait ses débuts à Broadway et, pendant dix ans, se construit une réputation de grand comédien.

1948
→ Avec la sortie de *La rivière rouge* et des *Anges marqués*, il fait des débuts fracassants au cinéma.

1956
→ Un grave accident de voiture accélère son processus d'autodestruction, et le marginalise à Hollywood.



POUR EN SAVOIR PLUS

La loi du silence, chez Warner, en Blu-ray et DVD, le 20 janvier.
Montgomery Clift : portrait d'un rebelle, par Patricia Bosworth (Mercure de France).

de la macération. Certains parlent de masochisme. D'autres d'autodestruction. Le perfectionnisme hautain de Monty finit, en outre, par agacer. Aussi, l'offre de jouer en 1946 dans *La rivière rouge* arrive au bon moment. Transplanté dans le désert d'Arizona, le frêle interprète de Broadway paraît décalé. Avant de soulever des montagnes. En trois semaines, Clift devient un vrai cow-boy, s'attirant le respect de John Wayne.

La sortie du film, en 1948, coïncide avec deux autres tournages. Ses incarnations d'un soldat adoptant un orphelin de guerre, dans *Les anges marqués,* et d'un séducteur arriviste, dans *L'héritière,* le consacrent idole populaire. Traqué jusqu'à son appartement par des ados hystériques, Monty voit sa vie lui échapper. Afin de brouiller les pistes, il se compose une image de marlou à la Brando, loin du garçon cultivé et délicat qu'il est. À l'époque, Clift entretient une liaison avec un New-Yorkais passionné de théâtre. Mais il a d'autres aventures. Avec de jeunes actrices et, surtout, des hommes. Bientôt, les femmes disparaissent de son paysage sentimental.

La relation qu'il cultive avec Elizabeth Taylor lors du tournage, en 1949, d'*Une place au soleil* relance les spéculations. Mais c'est leur complicité, non dénuée d'ambiguïté, que filme, en plans serrés, Georges Stevens, sur les accords sublimes de Franz Waxman.

En outsider d'une société bien-pensante qui l'exclut, Clift est à son apogée. Il n'a cependant pas l'instinct de ce qui serait bon pour lui, et rejette quelques-uns des plus beaux rôles de la décennie, du gigolo de *Boulevard du crépuscule* au fils perdu du monumental *À l'est d'Eden*. Il lui faut attendre 1953 et *Tant qu'il y aura des hommes*, pour retrouver le succès. Mais à quel prix ! Avec ce personnage de major inflexible et brimé, Monty s'investit sans compter. S'initiant des semaines entières au clairon et à la boxe. «Clift s'était tellement acharné lorsque le tournage a commencé, témoigne l'épouse du réalisateur Fred Zinnemann, qu'il était à bout de force.» Hors champ, il drague Burt Lancaster et se saoule avec Frank Sinatra.

ENTRE DÉCHÉANCE ET FULGURANCES

Pour quel résultat ? Replié sur de petits cercles d'amis, faisant de mauvais choix au théâtre, Monty est de plus en plus dépendant de l'alcool. Lui qui buvait pour affronter un succès qui le dépassait est devenu, à la longue, un ivrogne. La boisson, mélangée à des analgésiques censés combattre ses coliques, le détruit progressivement.

C'est dans ces circonstances que survient l'accident. Alors qu'il est défiguré, les meilleurs chirurgiens de Hollywood lui refaçonnent un visage. Qui n'est qu'un masque de plus. Reprenant le chemin des studios et de *L'arbre de vie*, l'acteur ne se fait guère d'illusions. «Ses yeux semblaient morts, se souvient le chef opérateur Bob Surtees ; ils étaient injectés de sang.» Absorbant trop de médicaments pour calmer ses douleurs, constamment ivre, il se transforme en une loque, que les compagnies ne veulent plus assurer. Clift, en retour, se sent abandonné. Aussi accepte-t-il, avec gratitude, de partager l'affiche avec Marlon Brando dans *Le bal des maudits*, ou de retrouver sa chère Elizabeth Taylor, sous la direction de Mankiewicz, dans *Soudain l'été dernier*. Sa création, presque entièrement concentrée dans son regard, est d'une grande intensité. Encore faut-il, qu'embrumé d'alcool, il ne travaille pas plus de deux heures par jour. Elia Kazan obtient, lui, qu'il reste sobre lors du tournage du *Fleuve sauvage*. Tenant la rampe, Monty enchaîne avec le rôle du cow-boy fatigué des *Désaxés*. Marilyn Monroe dresse alors ce triste constat : «Il est le seul être qui soit encore plus perdu que moi.»



PROD DB/MONTEROY PRODUCTIONS - PROD DB/PARAMOUNT - PROD DB/WARNER BROS.

«MONTY AVAIT UNE MORALITÉ STRICTE ET

1948 *La rivière rouge*



1949 *L'héritière*



1953 *La loi du silence*

GER - EXEMPLAIRE NUMERIQUE

1966

Décès, à 45 ans, de Monty Clift, dans son appartement new-yorkais. Il devait jouer dans *Reflets dans un œil d'or*, avec Liz Taylor.

FILMOGRAPHIE SÉLECTIVE

1948 *Les anges marqués* (Zinnemann), *La rivière rouge* (Hawks) **1949** *L'héritière* (Wyler) **1951** *Une place au soleil* (Stevens) **1953** *La loi du silence* (Hitchcock), *Tant qu'il y aura des hommes* (Zinnemann) **1956** *L'arbre de vie* (Dmytryk) **1957** *Le bal des maudits* (Dmytryk) **1959** *Soudain l'été dernier* (Mankiewicz) **1960** *Le fleuve sauvage* (Kazan) **1961** *Les désaxés* (Huston) **1962** *Freud, passions secrètes* (Huston).



Montgomery Clift, Marilyn Monroe et Clarke Gable, sur le tournage des *Désaxés* (1961).

PROD DB/COLUMBIA - PROD DB/MGM - PROD DB/20TH CENTURY FOX - PROD DB/UNITED ARTISTS - PROD DB/UNIVERSAL.

Ébloui par sa composition, John Huston lui demande de jouer Freud dans sa prochaine production. Mais le tournage, qui s'étale sur plusieurs mois, est un chemin de croix. Hyperthyroïdien, opéré pour une cataracte, reclus dans son appartement, séparé de Jean, son ultime compagnon, Clift attend un dernier rôle ou la mort. Liz Taylor se bat, une nouvelle fois, pour qu'il soit son partenaire de *Reflets dans un œil d'or*. Mais Monty a le tort d'accepter, dans l'intervalle, un mauvais film d'espionnage avec lequel il sombre corps et âme. La conscience qu'il a de cet ultime échec achève de le démoraliser. Il s'éteint seul chez lui, à New York, lors d'une nuit de juillet 1966, victime d'une crise cardiaque. Quelques années plus tôt, pressentant le drame, Deborah Kerr s'était interrogée, sans trouver de réponse : «Ne semble-t-il pas inventer sans cesse une nouvelle façon de jouer, tout en sensibilité et en non-dit ? Mais quels démons le poussent autant vers la destruction ?» ■

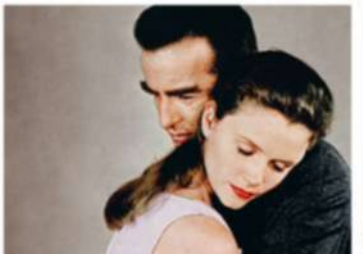
CACHER SON ORIENTATION LUI ÉTAIT PÉNIBLE.» BILLY LE MASSENA



1953 *Tant qu'il y aura des hommes*



1957 *L'arbre de vie*



1960 *Le fleuve sauvage*



1962 *Freud, passions secrètes*

GER - EXEMPLAIRE NUMERIQUE

FLASH-BACK



GER - EXEMPLAIRE NUMERIQUE

1976

Des petites Anglaises en fleur, une geisha castratrice, un chauffeur de taxi en colère, une orgie sadique, un vieux fusil toujours rutilant, un géant rendu à la mer… Retour sur l'année 1976, au cinéma. Comme si c'était hier.

PAR THOMAS BAUREZ



PROD DB/COLUMBIA/ITALO JUDEA.

Robert De Niro, dans *Taxi Driver*, de Martin Scorsese.

Jean Gabin est mort en début de semaine. À force de dire que les légendes sont éternelles, certains avaient fini par le croire. En ce vendredi 19 novembre, au large de Brest, le temps aussi est triste. Malgré la bourrasque et la houle, la famille du défunt se tient droite, sur le navire de guerre spécialement affrété par la Marine Nationale. Alain Delon est là. La mine grave. Forcément grave. Les cendres de Pépé le Moko sont dispersées en mer, selon ses propres vœux. Le jour ne se lèvera plus pour la gueule d'amour. 72 ans, c'est forcément trop tôt. Deux jours auparavant, au Père-Lachaise, à Paris, les obsèques ont failli virer au pugilat. Tout le monde veut être sur la photo. Dans la foule, une petite dame, un béret sur la tête, prend le micro d'un reporter télé qu'on ne lui tend pourtant pas : «Je viens du Lot-et-Garonne, Monsieur, de Villeneuve-sur-Lot… Alors, voyez, il faut aimer quelqu'un pour…» Avec Gabin, c'est un peu le père de la Nation qui disparaît, un patriarche à la crinière blanche, devenu un monument, avec ce que cela suppose de grandeur et de décadence. Dans ses derniers films, sa gouaille et ses manières emphatiques prêtent à sourire. Le reste du temps, il fait surtout la gueule.

HORS CHAMP D'HONNEUR

Le 3 avril, au Palais des Congrès, par exemple. Première cérémonie des César, et dernière apparition publique de l'acteur. Beaucoup, en coulisses, se moquent de ce raout calqué sur les Oscars américains. Les organisateurs, sentant les vents contraires, ont la bonne idée de placer le Jeannot en figure de proue. C'est *Le vieux fusil,* de Robert Enrico, avec Romy Schneider et Philippe Noiret, qui rafle presque toute la mise, sous des tonnerres d'applaudissements calculés. Le premier César de l'histoire, lui, est attribué à Jean Rochefort, 46 ans, pour son second rôle dans *Que la fête commence,* de Bertrand Tavernier. Tout un programme.

En coulisse, la bête humaine attend. Il regarde le show à une distance raisonnable. Les honneurs fabriqués, il n'aime pas beaucoup. Rochefort, lui, a le sourire qui dépasse de sa moustache. Grisé par la victoire, le lauréat ose une tape dans le dos de la légende. Gabin se retourne et toise l'importun. «Ah, c'est toi, Rochefort ! Si ç'avait été un journaliste, je lui aurais collé une mandale.» Un ange passe. Rochefort rejoint illico sa place dans l'arène. Gabin se remet en position, et reluque peut-être la sculpturale Diana Ross, tout en paillettes rouges, peaufiner des vocalises qui seront de toutes façons recrachées en play-back sur la scène. Rideau. Retour sur la rade de Brest.

EN ATTENDANT MALRAUX

Alors que les cendres de Gabin rejoignent les profondeurs, beaucoup se disent que l'année fut bien triste. Et encore, elle n'est pas encore tout à fait terminée. André Malraux, sur son lit de l'hôpital Henri-Mondor de Créteil, serait, paraît-il, au plus mal. Dans les rédactions, les nécros sont prêtes. Malraux, le résistant, l'auteur de *La condition humaine*, le ministre des Affaires culturelles du Général de Gaulle, qui a fait entrer en grandes pompes Jean Moulin au Panthéon. Malraux, qui a très tôt affirmé que le cinéma est «un art et une industrie», dans un texte devenu fameux, *Esquisse d'une psychologie du cinéma*.

En attendant, les cinéphiles ont du mal à croire que *L'innocent*, sorti huit mois auparavant, sera le dernier film de l'Italien Luchino Visconti. La séquence où ce père, dans un acte de jalousie désespéré, laisse entrer le froid dans la chambre du fils pour le tuer, est pourtant bien l'ultime geste du maestro. Visconti rejoint son crépuscule des Dieux. Depuis sa villa de Bervely Hills, l'Allemand Fritz Lang également. Celui dont Godard dit, «le cinéma, c'est lui !», laisse derrière lui de nombreux chefs-d'œuvre *(Metropolis, M le maudit, L'ange des maudits…),* mais aussi ses zones d'ombres. Était-il, par exemple, responsable de la mort de sa première femme, son veuvage lui permettant de convoler librement avec la démoniaque Thea von Harbou ? Certains l'affirment aujourd'hui. La thèse a, au moins, le mérite d'éclairer une œuvre tourmentée et rongée par le thème de la culpabilité. 1976 laisse donc couler son flot de larmes et de doutes. Heureusement, il n'y a pas que la mort, dans la vie. Il y a le cul, aussi. Et sur ce terrain-là,



Les amants terribles de *L'empire des sens*, de Nagisa Oshima.

IL N'Y A PAS QUE LA MORT, DANS LA VIE. IL Y A LE CUL, AUSSI.

DANS CE DOMAINE, LA MOISSON 1976 S'AVÈRE PARTICULIÈREMENT BONNE.

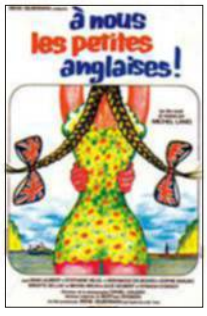
personne n'a à se plaindre. La moisson a été particulièrement bonne.

Tout a commencé juste après la dinde et les cotillons. Le 7 janvier, exactement, avec un autre Lang. Michel – beaucoup moins illustre que Fritz – offre aux spectateurs un séjour linguistique très nature. *À nous les petites Anglaises* raconte comment deux petits puceaux français partent se déniaiser de l'autre côté de la Manche. Les progrès des deux garçons sont si fulgurants qu'ils écornent le mythe selon lequel les Français seraient nuls en langue. Près de 6 millions de spectateurs préfèrent s'en assurer par eux-mêmes et se déplacent pour voir si l'effeuillage est fait dans les règles. Même l'hebdomadaire catholique, *Le pèlerin*, donne son onction : «Il serait hypocrite de faire la fine bouche, et si les jeunes sont plus hardis que leurs aînés, joignant souvent le geste à la parole, ils ont quand même du cœur.» Amen.

EN MAI, FAIT CE QU'IL TE PLAÎT

Mais c'est au mois de mai que les choses dégénèrent et prennent un tour vraiment… bizarre. Au Festival de Cannes, lieu bien connu de stupre et de fornication, les distributeurs français de *Salo ou les 120 journées de Sodome*, de feu Pier Paolo Pasolini, profitent du lustre de la Croisette pour lancer le film dans les salles de France. Cette adaptation du roman sulfureux du Marquis de Sade, transposé dans l'Italie fasciste, érige la soumission en art de vivre. Dans sa très respectable chronique cinéma, François Chalais, choqué et à deux doigts de vomir à l'antenne sur sa veste blanc crème, en détaille toutefois le menu : «Que l'on m'excuse mais ce ne sont ici que festins malodorants servis dans des pots de chambre, orgies de













PROD DB/ARGOS FILMS - PROD DB : UNIVERSAL/ZANUCK BROWN-POLARIS/HAWK FILMS -WARNER BROS-LA GUEVILLE/GAUMONT-FANTASY FILMS-RUE DES ARCHIVES/RDA.

GER - EXEMPLAIRE NUMERIQUE

langues coupées, yeux crevés, flagellations de fillettes réduites à l'état de chiennes mendiant à quatre pattes une infecte bouillie, qui se révélera par la suite truffée de clous»… Le journaliste reprend à peine son souffle pour préciser, un brin pervers : «…On imagine ce que cela peut donner après un certain nombres de mastications !» Tandis que la majorité se bouche le nez, Roland Barthe et Simone de Beauvoir vantent le jusqu'au-boutisme de l'artiste dans cette dénonciation sans concession du fascisme et, plus globalement, de la société de consommation. Quant à Pasolini, sauvagement assassiné moins d'un an plus tôt dans un terrain vague de la banlieue romaine, il compte sûrement les points, entouré d'anges prépubères.



DE QUOI FAIRE TOURNER LES TÊTES

À Cannes, les plus téméraires assistent aussi à une émasculation pratiquée par une maîtresse affamée. *L'empire des sens,* de Nagisa Oshima, inspiré de faits réels survenus au Japon en 1936, crée une belle pagaille parmi les festivaliers. Une actrice américaine de 14 ans vient à leur secours et les aide à retrouver leur calme, en léchant innocemment autant que goulûment une glace, devant un mur de photographes. Dans *Taxi Driver,* qui s'apprête à obtenir la Palme d'or, la jeune et jolie Jodie Foster joue en effet une prostituée, que Robert De Niro tente d'extirper du trottoir. Décidément, tout n'est que perversion, en ce bas monde.

En 1976, on a aussi ri *(L'aile ou la cuisse, Un éléphant ça trompe énormément…),* on a eu peur *(Les dents de la mer, King Kong…),* vu des chefs-d'œuvre *(Barry Lindon, Une femme sous influence, Les hommes du président, Vol au-dessous d'un nid de coucou…)* et un peu dormi *(Son nom de Venise dans Calcutta désert…).* Espérons que l'année prochaine soit aussi riche. Certains parlent déjà d'un film de science-fiction révolutionnaire, avec un méchant tout noir et des épées lumineuses multicolores, qui devrait casser la baraque. À voir. En attendant, le vaisseau de la Marine Nationale, lui, rentre à quai. Gabin dans les eaux, une page du cinéma se tourne définitivement. ■



Salo ou les 120 journées de Sodome, de Pier Paolo Pasolini.

MARCEL DOLE/RUE DES ARCHIVES - PROD DB/PEA/ARTISTES ASSOCIÉS - RUE DES ARCHIVES/PVDE/MARY EVANS.

1976 CETTE ANNÉE-LÀ…



21 JANVIER
Premier vol commercial du Concorde.

1er AVRIL
Création de la société Apple, en Californie.

12 MAI
Saint-Étienne échoue en finale de la Coupe d'Europe des Club Champions, à cause des fameux «poteaux carrés».

19 MAI
Premier tirage du Loto, au théâtre de l'Empire.

16 JUILLET
Albert Spaggiari effectue «le casse du siècle», à la Société Générale de Nice.



9 SEPTEMBRE
Mort de Mao Zedong, premier président de la République Populaire de Chine.



18 NOVEMBRE
Mort du photographe américain Man Ray.





YOANN JARTON/LES FILMS DES TOURNELLES

CARTE POSTALE DU… TOUR DE FRANCE DE RACHID DJAÏDANI

Chaque mois, une image du second film de Rachid Djaïdani commentée par l'un de ses protagonistes. Ce mois-ci, l'un de ses deux interprètes principaux, Sadek.

✖ PROPOS RECUEILLIS PAR THIERRY CHEZE

TOUR DE FRANCE met en scène un singulier voyage à travers notre pays, réunissant un ancien maçon (Gérard Depardieu) et un rappeur parisien. Un rôle tenu par Sadek, lui-même rappeur, révélé en 2012 par l'album *La légende de Johnny Niuum*. Il raconte comment il a vécu sa première expérience d'acteur.

«Je n'avais jamais imaginé faire du cinéma. Je dois ma présence sur *Tour de France* à Clément Dumoulin, qui s'occupe de la B.O. Il m'avait contacté pour y poser l'un de mes morceaux et, sur place, Rachid m'a proposé de faire des essais qui se sont donc révélés concluants. Son scénario m'a tout de suite plu, car il traite du rôle du rap dans la société française et de la manière, dont il est perçu par les Français de souche. Ma préparation à ce film a surtout été physique, avec un coach, pour tenir la distance face au rythme intense d'un tournage. Mais je n'ai pas pris de cours. Sur le plateau, j'apprenais le texte trente minutes avant chaque scène et je me laissais guider par les instructions de Rachid. On a eu une relation intense tous les deux. C'est un homme de convictions qui ne lâche rien. Aussi doux qu'acharné au travail. Du coup, rien ne m'a paru vraiment compliqué. Mais je le dois aussi à Gérard. Un monument qui dégage une telle humanité que j'ai eu la sensation de me retrouver face aux amis de mon père, garagiste à Aubervilliers ! Il m'a énormément appris sur l'aspect technique d'un plateau en me replaçant par rapport à la caméra. Il a compris comment il fallait agir avec moi : me rentrer dedans !» ■

À suivre… Prochain épisode : Rachid Djaïdani par Gérard Depardieu.

GER - EXEMPLAIRE NUMERIQUE



L'IMAGE FÉTICHE DE... ROSE BYRNE

✖ PAR THIERRY CHEZE

Tout le monde a des souvenirs de cinéma, mais les professionnels de la profession sans doute davantage. Chaque mois, *Studio Ciné Live* vous en présente un. Aujourd'hui, une photo commentée par l'Australienne Rose Byrne, la désopilante héroïne de *Mes meilleures amies*, du premier grand moment de sa carrière. Un rôle d'aveugle couronné du prix d'interprétation à la Mostra de Venise en 2000, alors qu'elle avait tout juste 20 ans.

«The Goddess of 1967 fut le tout premier rôle principal qu'on m'a confié sur grand écran, à la fin des années 90. Un moment qu'aucun comédien ne peut évidemment oublier. Mais encore moins quand ce premier pas se fait sous l'égide d'une réalisatrice comme Clara Law. Travailler sous sa direction reste l'une des expériences les plus difficiles et les plus riches que j'ai eu la chance de vivre. Filmé par Dion Bebee, le futur directeur de la photo de *Collateral,* le désert australien ne m'avait jamais paru aussi sublimé sur grand écran et la DS vintage des années 60 qui accompagnait les aventures de nos personnages brillait de mille feux. Quand je repense à ce tournage, à cette époque, à ces moments, je me souviens combien j'étais à la fois terrorisée et intrépide. Comme seule, sans doute, une gamine de 20 ans peut l'être.» ■

BBQ DFY/AURIMAGES



OFFRE SPÉCIALE ABONNEMENT

1 AN
10 NUMÉROS

+

UN DVD SURPRISE
sélectionné par la rédaction

VOS AVANTAGES :

- Votre magazine chez vous le jour de sa sortie
- Un tarif privilégié : 40 % moins cher qu'en kiosque
- La garantie "satisfait ou remboursé"
- L'assurance de ne manquer aucun numéro

POUR VOUS :

35 €

SEULEMENT
AU LIEU DE ~~60,99 €~~

STUDIO MAGAZINE Ciné Live

BULLETIN D'ABONNEMENT

À RETOURNER SOUS ENVELOPPE AFFRANCHIE À STUDIO CINÉ LIVE :
SERVICE ABONNEMENTS - 4 RUE DE MOUCHY 60438 NOAILLES CEDEX

SCP76

Oui, je m'abonne à **STUDIO CINÉ LIVE** pour 1 an (10 N[os]) au prix de 35 € au lieu de ~~60,99 €~~, et je reçois en **CADEAU** un DVD surprise.

☐ M ☐ Mme ☐ Mlle

Nom : Prénom :

Adresse :

Code postal : Ville :

E-mail :

J'accepte de recevoir les informations de STUDIO CINÉ LIVE ☐ OUI ☐ NON
et de ses partenaires ☐ OUI ☐ NON

Ci-joint :
☐ Chèque bancaire à l'ordre de : Groupe ALTICE MEDIA
☐ Carte Bancaire

N° ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐

Expire fin ☐☐ ☐☐ Cryptogramme* ☐☐☐

*3 derniers chiffres situés au dos de votre CB

DATE ET SIGNATURE OBLIGATOIRES

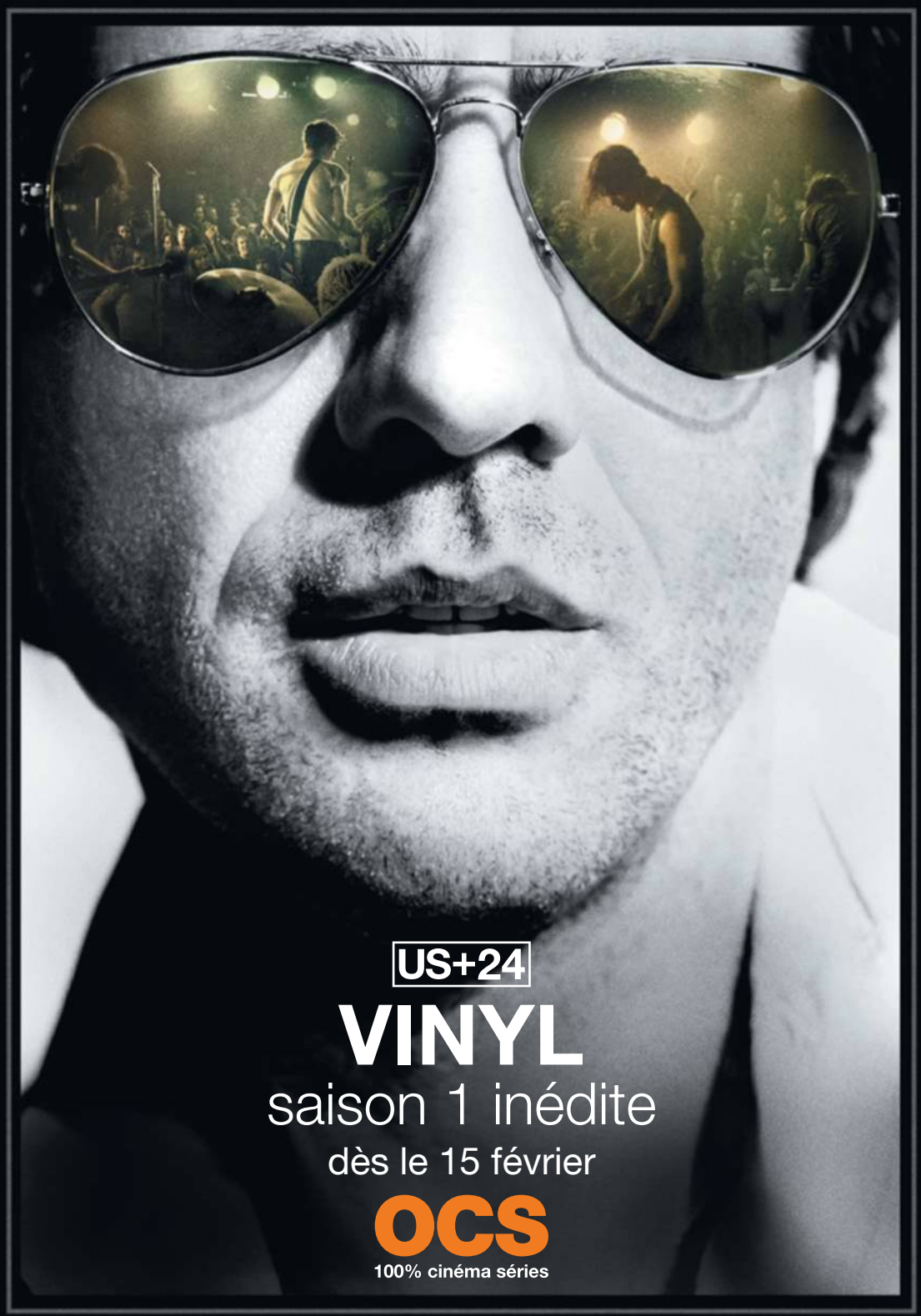
PLUS SIMPLE ET PLUS RAPIDE, ABONNEZ-VOUS DIRECTEMENT SUR HTTP://WWW.LEXPRESS.FR/ABONNEMENT/SCPW76

* Offre valable jusqu'au 31/03/16 uniquement en France métropolitaine, pour un premier abonnement et dans la limite des stocks disponibles. Pour l'étranger et les DOM-TOM, nous consulter. Vous pouvez acquérir chaque numéro de STUDIO CINÉ LIVE au prix unitaire de 3,90 € et le DVD suprise au prix public de 19,99 €. Conformément à la loi «Informatique et libertés» du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification des données que vous avez transmises, en adressant un courrier à STUDIO CINE LIVE. Les informations requises sont nécessaires à STUDIO CINE LIVE pour la mise en place de votre abonnement. Elles pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐

AG20522

GROUPE ALTICE MEDIA SA AU CAPITAL DE 47 150 040 € - SIÈGE SOCIAL : 29, RUE DE CHÂTEAUDUN - 75308 PARIS CEDEX 09 - RCS 552 018 681 PARIS

LA SÉRIE ÉVÉNEMENT DES PRODUCTEURS EXÉCUTIFS MARTIN SCORSESE ET MICK JAGGER



sur CANALSAT orange SFR numericable bouygues free fransat PlayStation RÉGLO télévision Vialis

www.ocs.fr

Option soumise à conditions, disponible en France métropolitaine, pour les abonnés Canalsat, internet-TV d'Orange, box de SFR, Numericable, Bbox de Bouygues Telecom, Freebox, Fransat, PlayStation®3 et PlayStation®4, Réglo TV et Vialis. Tarifs et conditions selon distributeur. © 2015 Home Box Office, Inc. All rights reserved. HBO® and all related programs are the property of Home Box Office, Inc.